

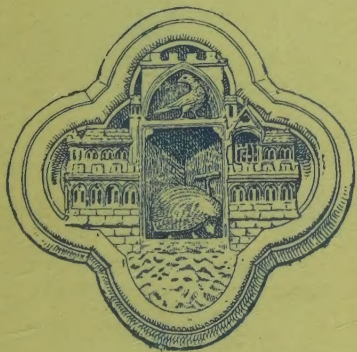
F840

RESERVE

LES GRANDS ÉVÉNEMENTS
LITTÉRAIRES

PHILIPPE VAN TIEGHEM

LA
NOUVELLE
HÉLOÏSE
DE J.-J. ROUSSEAU



Société Française d'Éditions Littéraires et Techniques
EDGAR MALFÈRE, ÉDITEUR
12, Rue Hautefeuille, PARIS (6°)



F 840
V36n

29793

DATE DUE

[illegible]



Digitized by the Internet Archive
in 2025

9

LES GRANDS ÉVÉNEMENTS LITTÉRAIRES

Collection nouvelle d'histoire littéraire publiée sous la direction de
MM. ANTOINE ALBALAT, HENRI D'ALMÉRAS
ANDRÉ BELLESSORT, JOSEPH LE GRAS
ALPHONSE SÉCHÉ

PREMIÈRE SÉRIE (Parue)

Henri d'ALMÉRAS.....	<i>Le Tartuffe</i> de Molière.
Ed. BENOIT-LÉVY.....	<i>Les Misérables</i> de Victor Hugo.
Jules BERTAUT.....	<i>Le Père Goriot</i> de Balzac.
René DUMESNIL.....	<i>La Publication de Madame Bovary.</i>
Félix GAIFFE.....	<i>Le Mariage de Figaro.</i>
Louis GUIMBAUD.....	<i>Les Orientales</i> de Victor Hugo.
Joseph LE GRAS.....	<i>Diderot et l'Encyclopédie.</i>
Henry LYONNET.....	<i>Le Cid</i> , de Corneille.
Comtesse J. DE PANGE.....	<i>De l'Allemagne</i> , de M ^{me} de Staël.
Alphonse SÉCHÉ.....	<i>La Vie des Fleurs du Mal.</i>
Louis THUASNE.....	<i>Le Roman de la Rose.</i>
Paul VULLIAUD.....	<i>Les Paroles d'un Croyant.</i>

DEUXIÈME SÉRIE (1929).

Antoine ALBALAT.....	<i>L'Art Poétique</i> , de Boileau.
Henri d'ALMÉRAS.....	<i>Les Trois Mousquetaires.</i>
Maurice ALLEM.....	<i>Volupté</i> , de Sainte-Beuve.
Albert AUTIN.....	<i>L'Institution chrétienne</i> , de Calvin.
Georges BEAUME.....	<i>Les Lettres de mon Moulin.</i>
René BRAY.....	<i>Les Fables</i> , de La Fontaine.
Raymond CLAUZEL.....	<i>Sagesse</i> , de Verlaine.
Yves LE FEBVRE.....	<i>Le Génie du Christianisme.</i>
Ph. VAN TIEGHEM.....	<i>La Nouvelle Héloïse.</i>
Maurice MAGENDIE.....	<i>L'Astrée.</i>
Georges MONGRÉDIEN.....	<i>Athalie.</i>
A. AUGUSTIN-THIERRY.....	<i>Récits des Temps Mérovingiens.</i>

Chaque volume..... 9 fr.

Abonnement à la série de douze volumes..... 100 fr.

(L'abonnement donne droit à l'édition originale)

LA
NOUVELLE HÉLOÏSE
DE
JEAN-JACQUES ROUSSEAU

LES GRANDS ÉVÉNEMENTS LITTÉRAIRES

PHILIPPE VAN TIEGHEM

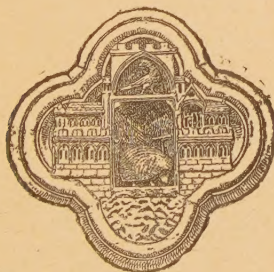
LA

NOUVELLE HÉLOÏSE

DE

JEAN-JACQUES ROUSSEAU

AVEC UN INDEX DE TOUS LES NOMS CITÉS



SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET TECHNIQUES

EDGAR MALFÈRE, ÉDITEUR

12, RUE HAUTEFEUILLE, PARIS (VI^e)

MCMXXIX

F
840
V 36 n

29793

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE

100 exemplaires sur pur fil numérotés de 1 à 100.

AVANT-PROPOS

Quiconque s'occupe de la Nouvelle Héloïse contracte une lourde dette vis-à-vis de M. Daniel Mornet, professeur à la Sorbonne, dont l'édition de ce roman dans la collection des Grands Ecrivains et les nombreuses études consacrées à l'auteur et à son œuvre doivent être constamment consultées.

A plus forte raison l'auteur de ce petit livre consacré à l'histoire de la Nouvelle Héloïse, à son succès et à son influence, ne peut-il qu'avouer combien il doit à M. Daniel Mornet, sans les travaux de qui ce modeste ouvrage lui-même eût été impossible à réaliser, particulièrement en ce qui concerne les chapitres V à VII.

Les Romans de Voltaire se vendent toujours. La Nouvelle Héloïse, elle, n'est plus un roman à succès. Parmi les gens cultivés, mais non spécialistes, de notre temps, combien l'ont lue ? Assez peu, j'imagine. Cependant, au hasard des conversations à propos de ce travail, j'ai pu m'apercevoir qu'au fond d'eux-mêmes, bien des lecteurs, et non des moindres, gardaient le souvenir d'un ancien enthousiasme ; que d'autres ne pouvaient ouvrir le roman sans continuer leur lecture ; que beaucoup devaient constater que, malgré

tant de raisons de vieillir, le roman restait attachant, grâce à la chaleur toujours brûlante du style, à la passion toujours vivante de certaines lettres, à la présence continue de la personnalité de Rousseau. Mais le livre n'est plus lisible que pour ceux à qui une culture suffisante permet de n'être pas choqués par le démodé de nombreux passages.

CHAPITRE I

ROUSSEAU EN 1756

Avril 1756, au moment de Pâques. Vingt-huit ans presque jour pour jour depuis qu'en ce même temps de l'année il était tombé en extase devant le sourire de Madame de Warens dans la petite rue d'Annecy. Rousseau croit et veut maintenant commencer une nouvelle vie. Ce qu'il cherchait en vain depuis 1750, depuis le premier *Discours*, il l'a trouvé et il va enfin pouvoir mettre en harmonie ses principes et sa vie.

Madame d'Épinay a fait réparer pour lui et proprement meubler une maison de jardinier, l'Ermitage, à l'orée de la forêt de Montmorency : un rez-de-chaussée un peu surélevé, un étage, quatre fenêtres de façade, et sur la gauche, en avancée, prenant jour de trois côtés, une pièce carrée. Des arbres, mais non point à étouffer la maison ; derrière, des pentes douces : bois et prés ; un toit de tuiles rondes ; du soleil, de l'air, de la solitude.

C'est là que Rousseau vient s'installer le 9 avril. Il a quarante-quatre ans. Il a souffert, de l'obscurité d'abord, puis, quand la gloire est venue, après le pre-

mier *Discours*, après le *Devin du village* (oct. 1752) de voir cette même gloire dont les premières fumées enivrent les cerveaux les plus solides, en contradiction si absolue avec les principes auxquels il la doit ; il a souffert surtout de soi, de cette humeur âpre et malaisée, qui ne lui permet d'être heureux que contre quelqu'un ou quelque chose ; son caractère encore incapable de calme et de sérénité, demeurera longtemps incompatible avec son idéal fait précisément de calme et de sérénité.

Mais enfin, tous les espoirs sont maintenant permis. Madame d'Épinay vient d'aller le chercher rue de Grenelle dans son carrosse, avec Thérèse et la mère Le Vasseur ; ses bagages suivent. Il s'installe ; les ouvriers sont encore là. Qu'importe ? Thérèse va ranger tout leur petit ménage ; lui s'en ira au-dehors. Le début du printemps a été pluvieux. Quelle odeur délicieuse monte des prés et des bois, ou rien que des buis du petit jardin !

Où en est-il, cet homme de quarante ans qui prend un plaisir d'enfant ou de vieillard à découvrir les détours d'un paradis ou d'un asile nouveau, et, il le voudrait bien, définitif ? Une vie nouvelle va commencer ? Qu'a donc été celle qui précède immédiatement ? Où en est le Rousseau des sentiments, de la pensée, de la gloire ? A quel point sommes-nous de cette courbe tumultueuse qui le portait tantôt, par l'extase, jusqu'à son Dieu, tantôt, par la violence des sentiments confus, jusqu'à l'angoisse de la bête traquée ? Pourquoi ce soupir, ou plutôt ce cri de soulagement, lorsqu'il écrit, le 12 avril, à M^{me} d'Épinay : « ... je viens de passer les trois jours les plus tranquilles et les plus doux de ma vie » ?

Il était arrivé à Paris en 1741, à l'automne, avec quinze louis en poche, inconnu de la gent littéraire, sans protecteurs, sans l'appui naturel de parents, même éloignés, ni de relations de famille, sans amis déjà arrivés, sans milieu où il trouvât une place marquée d'avance. Il n'avait pas non plus ce bagoût, cette facilité naturelle dans l'éclosion des pensées, cette ardeur pressante dans les sentiments qui ouvrent le cœur, la bourse et la maison des femmes. Il apportait au contraire un esprit lent et volontiers oisif, un cœur lourd de souvenirs et d'une ardeur si rude et si secrète qu'elle le contraignait au mutisme gauche plus qu'elle ne lui permettait un marivaudage plaisant. Avec cela une figure non pétillante, mais lumineuse d'intelligence, des yeux bruns éclatants, un « air » qu'on ne saurait oublier, je ne sais quoi de tendre, de sensuel, de parfaitement noble dans le visage.

Que venait-il faire à Paris ? Il ne le savait trop lui-même ; une éducation décousue et fort fragmentaire ne le rendait bon à rien, mais lui avait donné une teinture de tout. Beaucoup de lectures romanesques, à la base ; la tradition plutarquienne solidement implantée dans le cœur, et qui devait le rester jusqu'à son dernier jour ; un peu de latin ; de l'italien, par la force des circonstances ; des sciences surtout, mathématiques, physique, chimie, étudiées avec cet acharnement qu'il a toujours mis à tous ses travaux intellectuels ; de la musique enfin, dont il espérait de l'argent pour vivre, de la gloire et des occasions d'aimer, pour être heureux.

Il avait été successivement clerc de procureur, apprenti graveur, laquais, séminariste, chanteur de maîtrise, interprète au service d'un archimandrite

escroc, gouverneur d'enfant dans une famille riche à Paris, copiste de musique à Lyon, employé au cadastre à Chambéry, professeur de chant, fermier amateur et aide chimiste aux Charmettes, précepteur chez M. de Mably, à Lyon encore. Mais cet homme est plein de contradictions ; il a passé sa vie à dire que son idéal était de vivre en quelque amène province d'un métier simple et plaisant ; et il a tout fait pour sortir de cet état médiocre qui s'offrait à lui naturellement. Cet état eût en effet répondu à son caractère véritable, et sa raison, quand elle demeurait claire, y reconnaissait le cadre naturel d'une vie philosophique. Mais son cœur ardent, nourri de Plutarque, son imagination voluptueuse, ce besoin de recevoir des preuves éclatantes de sa valeur qui harcèle un esprit inquiet, tout cela lui rendit la gloire plus nécessaire que le pain, plus nécessaire assurément que le bonheur.

Quelle gloire ? D'après ce qu'il nous a dit bien souvent, d'après sa constante pratique, nous le pouvons bien clairement comprendre. Ni la gloire de l'argent, ni celle du pouvoir, mais la gloire dans ce qu'elle a de plus pur et de plus vain, *fama*, la place qu'on tient dans l'imagination d'autrui, cet écho qu'éveille la moindre de nos paroles et chacun de nos gestes, en chacun de ceux qui forment le public ; cette gloire qui, plus que l'argent, le pouvoir, ou les bonnes manières, peut diriger vers nous le cœur des femmes et nous réchauffer de leur amour ; qui transforme nos insuffisances en mérites, nous fait triompher vivants, et vivre encore après la vie.

Pour conquérir cette gloire, Rousseau apportait dans sa malle trois armes, trois ouvrages ; l'un de musique : le *Système de notation musicale* ; les autres de littérature :

la *Muse Allobroge*, recueil de divers écrits en prose et en vers, et la comédie de *Narcisse*. Aucune de ces œuvres ne lui donna ce qu'il attendait. Mais il avait eu soin de se pourvoir auprès de M^{me} de Warens, auprès de M. de Mably et de ses frères, l'abbé de Mably et l'abbé de Condillac, qui se trouvaient justement à Lyon lors de son passage, de diverses recommandations pour la bonne société de Paris. Il peut donner des leçons de composition, tout en s'occupant activement de faire connaître à l'Académie des Sciences son projet de notation musicale. Grâce à ses visites aux commissaires qu'on avait délégués à l'examen de son projet, et à d'autres académiciens ou gens en vue qu'il voulait intéresser à ses idées, il finit bientôt, nous dit-il, par connaître « ce qu'il y avait à Paris de plus distingué dans la littérature ». Son projet fut repoussé, mais non pas sans éloges ; il conserva au moins les relations avantageuses ; il eût pu s'en faire un appui utile, mais son incurable nonchalance quand un objet précis n'occupait pas sa pensée, lui fit préférer l'oisiveté obscure et heureuse. Il présenta cependant sa comédie de *Narcisse* à Marivaux ; elle lui plut, il la retoucha ; ce fut tout. Il en voulut appeler au public de son échec devant l'Académie des Sciences et composa une belle *Dissertation sur la musique moderne* (1743). Mais aussitôt l'ouvrage imprimé, il s'en désintéresse.

Venu pour conquérir la gloire, ayant eu fort rapidement les entrées qui pouvaient l'y conduire, il ne se soucie nullement d'utiliser ses relations ; il avait encore un peu d'argent, il va au théâtre aussi souvent que possible, il apprend par cœur des poètes sous les ombrages du Luxembourg, il va jouer aux échecs, il cultive son

amitié naissante mais tout de suite intime avec Diderot. Rousseau est dans ce contraste entre une activité farouche, une contention d'esprit intense, par crises et, aussitôt après, ces clairières de délicieuse paresse. Plus le moindre grand projet. Paris, au lieu de l'exciter, le charme. Peut-être envisage-t-il une vie comme celle que tant d'hommes d'esprit y mènent : un gagne-pain, n'importe lequel, et le plus de temps possible pour le spectacle, la conversation, la lecture, les promenades dans les rues.

Ce fut le P. Castel qui vint le secouer. Il a parlé de lui chez des femmes riches, intelligentes et cultivées ; qu'il aille les voir. Il prit sur sa paresse de s'y rendre enfin. Il lut des vers, fit pleurer ses hôtes, et leur plut. Le voilà introduit chez M^{me} Dupin, qui reçoit tout Paris. Il est tombé amoureux fou de la dame ; il n'ose le lui dire, il le lui écrit ; elle lui répond oralement avec une indulgente froideur ; le voilà précepteur temporaire de M. de Chenonceaux, le fils de sa protectrice. Il se lie avec Francueil, le beau-fils : chimie, musique. Il se rapproche et quitte l'affreux hôtel Saint-Quentin pour la rue Verdelet, à deux pas de la rue Plâtrière. Une très grave fluxion de poitrine le prend au lendemain d'une soirée où il avait entendu un opéra de Royer. Dans son délire, il compose. Guéri, il se met sérieusement à l'œuvre et projette « dans un ballet héroïque trois sujets différents en trois actes détachés, chacun dans un différent caractère de musique, et prenant pour chaque sujet les amours d'un poète ; j'intitulai cet opéra *Les Muses galantes*. » Il se met fiévreusement au travail, éperonné par une inspiration subite.

Mais sa destinée change : en juin 1743, le voilà parti

pour Venise comme secrétaire d'ambassade ; il va rejoindre M. de Montaigu. Métier peu astreignant , qui lui permet de continuer à Venise la douce vie de musique et de société qu'il menait à Paris ; mais cette fois sa conscience est plus tranquille : il a un métier ; il fait figure ; il est quelqu'un. Malheureusement, M. de Montaigu le juge sur son emploi, non sur son esprit. Il rompt d'une manière éclatante avec l'ambassadeur, part le 22 août 1744, et arrive à Paris dans les premiers jours d'octobre, sans être avancé d'un pas dans la société, sans avoir une idée plus précise de ce que pourra devenir sa vie. Il a cependant fait à Venise une relation longtemps précieuse à son cœur et à son esprit : d'Altona. Ce noble espagnol, de dix ans plus jeune que Rousseau, grand voyageur, fort pieux, lui fut, à la fin de son séjour et après son retour, une sorte de directeur de conscience fort respecté.

Le revoilà dans le même milieu qu'il avait quitté dix-huit mois plus tôt. Il crie à l'injustice du sort qu'on lui a fait subir à Venise ; tout le monde l'approuve. Il réclame justice : plus personne. Il se tait, découragé, et rentre en lui-même. Certes l'aventure de Venise ne lui a pas donné la gloire. Mais elle constitue cette première expérience de soi qui révèle l'homme à lui-même et en l'absence de laquelle il ne sera qu'un enfant. Elle lui a donné le sentiment de la responsabilité ; il ne peut plus désormais être n'importe qui ; il va travailler, il va se faire connaître, il va utiliser au mieux des facultés certaines et des relations précieuses. Il retourne s'enfermer à l'hôtel Saint-Quentin pour travailler et ne reparaitre dans le monde qu'une grande œuvre à la main ; cette œuvre, ce sera *Les Muses galantes*.

La contradiction est à la base de la vie de Rousseau (non certes de sa pensée !). Il se lie avec une servante de l'hôtel ; elle devient sa maîtresse ; il ne la quittera plus ; par elle et par sa famille surtout, il aura toujours un pied dans les nauséabondes intrigues de cuisine et d'office, au moment même où il travaille enfin à conquérir le plus beau monde qui soit.

En trois mois il achève son opéra ; il en fait jouer des fragments chez La Popelinière ; Richelieu, que l'œuvre et l'auteur intéressent, la fait exécuter en entier, avec grand orchestre, chez l'Intendant des Menus, aux frais du Roi. Une représentation solennelle à la Cour semblait imminente. Il fallait plaire aux protecteurs ; Richelieu lui demande comme un service de remanier les *Fêtes de Ramire* de Voltaire et Rameau. Il accepte ; il se donne bien du mal ; mais on étouffe sa collaboration. Il présente *Narcisse* aux Italiens ; on accepte la pièce, mais on ne la joue pas. Il propose ses *Muses galantes* à l'Opéra ; on les accepte, et on les joue ; mais il les trouve imparfaites ; il sent autour de son œuvre de sourdes hostilités ; il la retire. Dégouté, il renonce au théâtre, il renonce à la gloire ; mais il s'est approché plus près du but, cette fois. (Été 47).

Il est tout heureux de s'attacher aux Dupin et de se lier plus intimement avec Francueil. Il les suit à Chenonceaux. Il est auteur et musicien de salon. Il trouve la vie bonne, puisqu'il ne lui demande plus que du plaisir, du plus fin d'ailleurs et du meilleur goût. Rentré à Paris, au sortir des fêtes délicates de Chenonceaux, il trouve Thérèse enceinte. Alors commence la lamentable histoire de ces enfants non certes abandonnés

ou exposés, mais déposés ¹. Rousseau n'a plus rien à offrir au public, aucune œuvre d'aucun genre sur quoi asseoir la gloire ; y a-t-il renoncé ? Non, sans doute, au fond de son cœur ; assurément dans la pratique de sa vie ; il vit en effet au jour le jour, accueillant les relations flatteuses ou charmantes de la bonne société (M^{me} d'Épinay), consacrant de plus en plus de temps à l'amitié de Diderot. Son esprit est actif. La conversation n'est futile ni dans les salons qu'il fréquente ni au milieu des premiers « philosophes » ses amis ; il semble prendre un plaisir de dilettante au jeu des idées nouvelles. Les partage-t-il ? Elles l'intéressent ; il semble un peu en dehors, musicien fourvoyé chez les gens de lettres, cœur tendre et ardent plongé dans un milieu brillamment intellectuel et frivole à la fois. Mais on ne voit pas du tout, à trente-sept ans, par où il pourra « percer », s'il doit jamais « percer ».

La lumière se fait en lui tout d'un coup. Un sujet de discours d'académie de province lui tombe sous les yeux, lui monte à la tête. Quel beau développement à faire ! Que d'éloquence à utiliser en prenant le sujet par son côté paradoxal ; quel jeu excitant et enivrant que de polir des phrases sonores et définitives contre la science et la civilisation dont on lui rebattait les oreilles depuis bientôt dix ans... les vieux Romains... l'Égypte,

1. C'est jouer sur les mots, dit M. Ritter (Annales J.-J. Rousseau, XI, 56). Non : Rousseau a toujours violemment protesté contre les assertions de Voltaire (*Sentiment des Citoyens*) ou de Tronchin (Lettre de Tronchin à son fils du 17-8-1766) lorsqu'ils l'accusent d'avoir *exposé* ses enfants. Lui-même a toujours parfaitement reconnu au contraire les avoir *déposés* ou fait *déposer* aux *Enfant-Trouvés* (Cf. lettre à M^{me} de Francueil du 20-4-1751).

la Grèce, Rome, notre siècle... l'humanité pure et rude opposée au monde... la vertu « science sublime des âmes simples » mise sur le trône, à la place de la science et de son appareil orgueilleux. « O vertu... tes principes ne sont-ils pas gravés dans tous les cœurs ? et ne suffit-il pas pour apprendre tes lois de rentrer en soi-même et d'écouter la voix de sa conscience dans le silence des passions ? Voilà la véritable philosophie, sachons nous en contenter ; et, sans envier la gloire de ces hommes célèbres qui s'immortalisent dans la république des lettres, tâchons de mettre entre eux et nous cette distinction glorieuse qu'on remarquait jadis entre deux grands peuples ; que l'un savait bien dire, et l'autre bien faire. »

Quand cet exercice d'éloquence, conçu dans un moment d'extase, parfait avec toutes les ressources de l'école, fut achevé, Rousseau l'envoya sans y plus penser et sans en rien espérer. Pourtant, comme il arrive d'ordinaire, l'expression créa la pensée, le rôle déteignit sur l'acteur, l'écrit influença l'auteur. C'est ce qui devait arriver à Chateaubriand en 1800. Quand le *Discours sur les sciences et les arts* parut, en 1750, le succès, qui fut grand, le surprit, mais ne le trouva pas dépourvu : l'attitude était déjà prise : le rôle était déjà appris. Du jour au lendemain il devint célèbre dans le milieu où il n'était connu que comme un original intéressant. Pourra-t-il profiter de sa gloire ? Il se doit d'y renoncer : nouvelle contradiction imposée par les circonstances. Il doit quitter ce monde qu'il a si fort goûté, du jour où le monde vient à lui. Il change de costume, renonce à la dorure, prétend vivre en copiant de la musique.

Mais on n'échappe pas à la gloire, ou bien il y faut le cœur désabusé du vieillard et ne point l'avoir aimée à la passion dans sa jeunesse. On critique son discours ; il répond. On joue à Fontainebleau en octobre 1752 son nouvel opéra, *Le Devin du village*, devant le Roi. Il assiste à la représentation et frémit de joie et d'orgueil en voyant les femmes pleurer et les hommes applaudir. Mais il est venu avec sa grande barbe de sauvage, sa perruque mal peignée, évite de se faire présenter au Roi, et s'en retourne au plus vite dans sa tanière. On le joue à l'Opéra et il gagne de l'argent, beaucoup pour lui ; le Théâtre-Français donne *Narcisse*. Un autre aurait cédé aux caresses du public. Rousseau est trop réfléchi et trop clairvoyant. Il n'a pas la souplesse de Voltaire pour miser sur tous les tableaux à la fois. Sa véritable voie n'est pas dans le succès de cour ou de boulevard ; il n'a pas l'étoffe d'un homme à en tirer profit ou bonheur. Ce succès est l'ombre, et la véritable proie, c'est le rôle qui lui est apparu sous le chêne de Vincennes, en lisant *le Mercure*.

Refusant donc la gloire peu solide que Paris offre à ceux qui l'ont distrait un soir, il va en chercher ailleurs une plus substantielle et qui lui puisse donner, du premier coup, le premier rang. Genève n'avait pas été insensible à la gloire si brusque qui venait d'éclairer l'enfant prodigue. Quoique nous n'ayons aucun texte précis *invitant* Rousseau à Genève, ou même lui faisant part des dispositions flatteuses de ses concitoyens à son égard, il m'étonnerait bien que Rousseau eût décidé ce voyage sans une occasion particulière.

Il avait écrit l'année d'avant (1753), et il venait d'envoyer à l'Académie de Dijon, son *Discours sur l'origine*

de l'*Inégalité*... Il y avait développé en un style moins éloquent, mais plus persuasif, les conséquences de l'idée du premier *Discours*. Sans prétendre que l'état de l'humanité antérieur à toute inégalité pût jamais revenir, si même il avait existé, sa théorie le conduisait à louer, dans l'état présent, un gouvernement aux principes fort semblables à ceux de Genève. A Chambéry, il rédigea cette longue et pompeuse dédicace aux « Magnifiques, très honorés et souverains Seigneurs » qui présidaient aux destinées de sa patrie. Son séjour dura quatre mois (fin juin-début octobre 1754). Il fut fêté. Il redevint calviniste, et par suite citoyen. Il fit en huit jours un voyage autour du lac, par un temps splendide, et resta spécialement frappé des sites autour de Vevey, dont il devait faire bientôt le cadre de la *Nouvelle Héloïse*. Converti à la cause de la démocratie par son ami Lenieps exilé à Paris, il vit toutes les entorses que le gouvernement aristocratique alors au pouvoir faisait subir à la vraie nature de la constitution genevoise.

Quand il partit, on le supplia de revenir s'installer dans sa ville natale. Il ne promit rien, mais à son retour publia son *Discours sur l'Inégalité*, précédé de la noble dédicace (1755). On le remercia poliment, sans plus. Rousseau comprit qu'il ne pouvait jouer le rôle d'arbitre politique dans sa patrie, et il n'y voulait revenir que le premier.

Son second *Discours* avait mieux assis sa gloire ; par l'audace de ses idées, c'était un philosophe ; toutes ses amitiés littéraires étaient dans le groupe de l'*Encyclopédie*. Mais son humeur instable et ce quelque chose de secret qu'il semblait toujours garder au fond de son cœur, et qui n'était autre que Dieu, cette ardeur con

centrée dans l'expression des pensées, cette volonté de sauvegarder sa personnalité et de ne s'affilier à aucune coterie, le plaçaient bien à part, comme Voltaire était à part, dans sa toute-puissance intellectuelle et son indépendance de grand seigneur.

Lui-même, le rêveur, était plus clairvoyant que les autres, ou, du moins, attachait plus d'importance à ce qu'il comprenait de la société. Dans le goût indéniable qu'on montrait pour lui, il avait fait la part de la vanité et celle de la curiosité ; dans l'amitié d'un Diderot, il est choqué par le rudolement protecteur de l'homme sain vis-à-vis du malade ; dans les flatteries de ses concitoyens, il a senti qu'on fêtait plus en lui la gloire parisienne qu'on n'admirait et n'approuvait ses plus chères idées.

C'est pourquoi, quand il accepta l'invitation de M^{me} d'Épinay, il posa d'abord ses conditions : il ne se sentait pas l'obligé de son hôtesse, et ne se lierait point par des liens de société ni de conscience qui risquassent d'entraver la précieuse liberté qu'il venait précisément rechercher.

Il n'avait encore donné au public que deux ouvrages de médiocre importance : ce n'était pas sa mesure. Diderot s'attelait à l'*Encyclopédie* ; Voltaire, son maître encore, remplissait le monde de ses écrits ; lui-même n'était connu que dans un groupe restreint et sa gloire naissante était à la merci de rivalités de salon ou des coterie de Genève. Il venait s'installer, la tête pleine de projets grandioses, dans une ardeur intellectuelle qu'il n'avait jamais connue, tout gonflé de choses à dire. Il sentait chaque jour mieux l'infinie richesse du rôle qu'il avait pris, de ce rôle si bien choisi dans la logique fonda-

mentale de son être. Il voulait s'entourer de paix pour travailler et ne rentrer dans Paris que porté par la gloire durable et profonde d'ouvrages vastes et dignes de son puissant esprit.

CHAPITRE II

LA COMPOSITION DE LA NOUVELLE HÉLOÏSE

Quand Rousseau vint s'installer à l'Ermitage, il avait six projets à réaliser :

1^o les *Institutions politiques*. Il mûrissait ce vaste ouvrage depuis cinq ans ; il en avait déjà rédigé de nombreuses parties ; une seule devait être mise au point et paraître, celle qui concernait le *Contrat social*. Le reste fut détruit par l'auteur en 1759.

2^o l'*Extrait des ouvrages de M. l'abbé de Saint-Pierre*, compilation entreprise à la demande de M^{me} Dupin sur les volumineux manuscrits du chimérique abbé ; une seule partie vit le jour : l'extrait sur la *Paix perpétuelle*.

3^o la *Morale sensitive ou le matérialisme du sage*, essai philosophique où Condillac devait s'allier à Clarke ; essai beaucoup plus près de l'*Encyclopédie* que ne devaient être ses autres ouvrages, et qui fut à peine esquissé.

4^o l'*Emile*, où il ne devait pas tant utiliser son expérience variée de précepteur que construire, sur les

bases désormais précises de sa philosophie, une théorie de l'homme.

5^o le *Dictionnaire de Musique*, qui ne devait paraître qu'en 1767, mais où il songeait dès maintenant à grouper les articles qu'il avait envoyés à l'Encyclopédie, à dire son mot sur les polémiques qui divisaient le monde musical, à prouver enfin aux spécialistes qu'il n'était pas seulement un amateur heureux.

6^e *La Nouvelle Héloïse*.

Tous les autres projets étaient fils de sa volonté et de son intelligence ; ce roman devait être la délectation de son cœur, un écho de sa vie secrète, une image peinte à loisir de ses rêves les plus intimes. Délaissant d'abord les sévères constructions qu'il envisageait, il se jeta en plein rêve et s'abandonna au délire du cœur et de l'imagination. Le printemps commençait à peine ; il y avait encore de la neige dans les creux ; il partit tout de suite découvrir les environs en longues promenades où la saison nouvelle lui montait à la tête. Son cœur qui ne vivait que d'aimer et qui n'avait jamais eu que des commencements d'aventure, mêlant les figures passées au printemps qui l'entourait, se complut longuement à ces rêveries vagues qui sont l'enchantement des imaginatifs. Il n'a pour Thérèse qu'une amitié mêlée de pitié ; mais il ne veut pas la faire souffrir en lui donnant une trop éclatante et vivante rivale ; ses rêves, se dit-il avec un raisonnement de casuiste, ne lui volent rien de ce qu'il lui doit ; en tout cas ils la font moins souffrir.

Il a quarante-cinq ans. Son cœur est plus ardent que jamais. L'amour n'a jamais été défloré pour lui par

l'habitude quotidienne ni par la lassitude des éternels recommencements ; il en garde une image aussi pure, aussi dépouillée, aussi idéale que celle que s'en peut former un adolescent au cœur noble. A la chaleur naturelle de ses sentiments s'ajoute maintenant le poids d'un passé dont il élague tous les détails mesquins pour n'en garder que des images de printemps, d'aurore, de douceur, de délicatesse et de sincérité. S'ajoutent aussi la crainte de ne pouvoir connaître désormais dans la réalité « la plénitude » des plaisirs dont son cœur était avide, le désir d'offrir à quelqu'un enfin de réel cette « exquise faculté » d'aimer dont la nature l'avait gratifié. Et cet état d'ardeur et d'énervement lui « faisait verser des larmes qu'il aimait à laisser couler. » Mais le « berger extravagant » qu'il se sent redevenir ne s'en va pas à travers la campagne chercher quelqu'un à aimer, ni parmi ses relations faire hommage à quelque belle dame de ses tardifs soupirs. Alors ?

« Que fis-je en cette occasion ? Déjà mon lecteur l'a deviné, pour peu qu'il m'ait suivi jusqu'ici. L'impossibilité d'atteindre aux êtres réels me jeta dans le pays des chimères, et ne voyant rien d'existant qui fût digne de mon délire, je le nourris dans un monde idéal, que mon imagination créatrice eut bientôt peuplé d'êtres selon mon cœur. Jamais cette ressource ne vint plus à propos, et ne se trouva si féconde. Dans mes continuelles extases, je m'enivrais à torrens des plus délicieux sentiments qui jamais soient entrés dans un cœur d'homme. Oubliant tout à fait la race humaine, je me fis des sociétés de créatures parfaites, aussi célestes par leurs vertus que par leurs beautés, d'amis

sûrs, tendres, fidèles, tels que je n'en trouvai jamais ici-bas. Je pris un tel goût à planer ainsi dans l'empyrée, au milieu des objets charmants dont je m'étais entouré, que j'y passais les heures, les jours sans compter... »

Ce passage fameux décrit l'état exact de Rousseau lorsqu'il conçut son roman. Je dis conçut, car on ne rédige dans pas cet état de transe, et Rousseau moins que personne. Il vécut dans ce mirage tout l'été de 1756 ; mais il était trop artiste pour ne pas couler dans des mots définitifs et des phrases harmonieuses les paroles que pouvaient échanger les êtres d'amour qu'il créait. Il en résulta, autour d'une intrigue encore fort vague, des ébauches de lettres qu'il relia ensuite entre elles par d'autres afin qu'elles formassent un tout, et que pendant l'hiver il se plut à transcrire avec un soin extrême « employant pour cela le plus beau papier doré, de la poudre d'azur et d'argent pour sécher l'écriture de la nonpareille bleue pour coudre ses cahiers... », C'était un plaisir qu'il se donnait à lui-même, et une forme seulement un peu plus tangible offerte à ses rêves, car il était encore fort incertain que cette correspondance amoureuse pût jamais être imprimée. M^{me} de Genlis nous raconte en effet : « Il nous parla beaucoup de la manière dont il avait composé la *Nouvelle Héloïse*. Il nous dit qu'il écrivait toutes les lettres de *Julie* sur du joli petit papier à lettres et à vignette ; qu'ensuite il les pliait en billets et les relisait en se promenant, avec autant de délices que s'il les eût reçues d'une maîtresse adorée. »

Un gros obstacle en effet semblait lui interdire la publication d'un roman aussi purement sentimental, aussi voluptueusement tendre que cette ébauche. Il

avait, à la face de Paris, qui en riait, pris l'attitude d'un « ours » et son exil, car son isolement avait aux yeux de la tribu holbachique la hauteur méprisante d'un exil volontaire, pouvait s'excuser sur la tranquillité nécessaire aux grands ouvrages de l'esprit, mais deviendrait ridicule si on y pouvait voir le désir du faux sage de cacher ses rêveries érotiques. D'autre part ses premiers ouvrages, sa conduite et ses paroles révélaient un homme qui se défie des ouvrages de l'esprit et de l'atmosphère de passion où les lettres font vivre les lecteurs. De tous les ouvrages, le roman n'est-il pas le plus dangereux, surtout quand il ne prend même pas soin d'instruire le lecteur et de justifier la peinture de l'amour par celle des malheurs qui en sont la suite naturelle ?... Ainsi, au début de l'hiver 1756-7, Rousseau gardait par devers lui un manuscrit contenant les lettres de deux amants, fruit de ses rêveries du printemps et de l'été précédents. Il ne montra d'abord à personne cette œuvre, si ce n'est à Thérèse et à sa mère, à qui il en faisait lecture à la veillée ; l'une pleurait beaucoup, l'autre « se contentait, dans les moments de silence, de répéter toujours : Monsieur, cela est bien beau. »

Peut-être juge-t-il l'œuvre terminée, satisfait de retrouver dans ces pages brûlantes les divines émotions d'un cœur solitaire.

A quoi correspond ce manuscrit dans la *Nouvelle Héloïse* complète ? A la première et à la seconde partie à peu près. Sans doute l'auteur, ayant ensuite l'idée de continuer l'histoire et d'en faire un vrai roman, a-t-il introduit bien des changements de détail ; mais l'intrigue telle qu'il la conçoit d'abord est des plus simples : dans un cadre idyllique, une histoire d'amour toute pure.

Le cadre ne s'imposa pas tout de suite à son imagination. Il pensa d'abord aux Iles Borromées qu'il avait visitées en revenant de Venise ; mais la nature lui parut là-bas trop habilement travaillée ; sans doute comprit-il aussi qu'il faut une plus constante intimité avec un paysage si l'on veut en faire non seulement une toile de fond mais un des personnages du drame. Un autre site enchanteur, moins fameux alors, mais plus connu de lui, s'imposa bientôt : Vevey et ses environs. M^{me} de Warens y était née et l'avait habité longtemps ; lui même, Jean-Jacques, y était allé de Lausanne du temps où il donnait des leçons de musique, et cette excursion l'avait ravi. Tout récemment il en avait à nouveau rempli ses yeux, lors de son voyage autour du lac avec ses amis De Luc. Il connaissait bien les lieux, les gens, les choses. Il lui parut qu'aucun des lieux qu'il avait visités dans ses voyages à pied, ni de ceux où s'étaient écoulés les moments les plus doux de sa jeunesse, ne pourrait joindre à un charme si prenant une si intime atmosphère, la gaieté riante d'une nature heureuse à la mélancolie que les Alpes toutes proches versent autour d'elles.

L'héroïne ? Cette vague Idée de la Femme que ce fut d'abord se précisa peu à peu et s'enrichit des souvenirs de son cœur reconnaissant. Les cheveux cendrés de M^{me} de Warens et ce quelque chose de plantureux dont elle lui a donné le goût et qu'il tint ensuite pour essentiel ; ce mélange de gaieté légère et de sérieux, de tendresse et de sérénité, d'ardeur et de correction, qui permet l'attrait des sens, l'entraînement du cœur et l'approbation de la conscience la plus haute, ne l'avait-il pas trouvé déjà chez M^{me} Bazile ou chez Suzanne

Serre, avec moins de passion toutefois ? Julie, c'est son idéal, mais un idéal nourri de vagues souvenirs. Claire, la cousine-confidente, qui tient souvent les fils de l'intrigue, a un caractère plus effacé et dicté plutôt par son rôle que par le rêve de l'auteur. Cependant, en demi-teinte, elle a de grandes ressemblances avec Julie ; elle est brune, elle est plus calme et sensée, mais c'est bien un reflet du type unique de femme que Rousseau s'est forgé maintenant.

Saint-Preux ressemble étrangement à Rousseau ; précepteur roturier au service d'une famille noble, il tombe amoureux de son élève, mais s'en fait aimer avec autant de passion qu'il aime lui-même ; il n'est point timide ni gauche ; plus cultivé que Rousseau n'était à vingt ans, d'une nature plus une, il est moins pétri de contradictions ; certes il s'emporte, il doute, il éclate en cris de colère et de douleur ; il est néanmoins un Rousseau idéalisé, un Rousseau dépourvu du caractère maladif de Jean-Jacques.

Si Rousseau a choisi de présenter les passions de ses héros dans un roman par lettres, ce n'est pas, j'imagine, qu'il se défiât de ses talents de narrateur. L'homme qui a écrit ce modèle presque parfait de narration que sont les *Confessions* ne pouvait pas hésiter à raconter. D'autre part j'avoue goûter surtout dans sa correspondance, en dehors de l'intérêt documentaire, les billets les plus courts ou les lettres les plus familières aux amis les plus humbles. Souvent ailleurs ses lettres sentent l'huile ; il vise à l'esprit, à la formule ; l'amabilité est gauche et le caractère artificiel de l'expression masque constamment la sincérité des sentiments. Rousseau nous a dit combien la moindre lettre lui donnait du travail ; son

jugement, assez sûr lorsqu'il portait sur les ressources de son talent, n'avait pas dû lui cacher la différence entre telle lettre de M^{me} d'Épinay ou de Voltaire et telle des siennes.

Plusieurs raisons ont pu toutefois lever ces obstacles et lui faire choisir la forme épistolaire. Tout d'abord il pouvait ne se présenter que comme l'éditeur d'une correspondance. En second lieu, le roman tel qu'il l'envisageait étant fort dépouillé d'aventures, et d'un intérêt uniquement psychologique, la correspondance met plus directement et avec plus de vraisemblance sous les yeux du lecteur le détail des passions et leurs nuances les plus fugitives. Enfin le roman par lettres était à la mode depuis longtemps, et des modèles assez fameux pouvaient inciter Rousseau à user de ce stratagème. Il avait lu les *Lettres portugaises*, les *Lettres péruviennes*, bien d'autres sans doute, surtout *Clarisse Harlowe* et les autres romans de Richardson.

Une fois trouvés le genre, le cadre, les personnages et leurs sentiments, le mode d'exposition, le rêveur est satisfait : il s'est créé un monde où il peut oublier le nôtre, mais le livre n'est pas fait ; il faut une intrigue. Elle sera aussi simple que possible, puisque les passions doivent tenir la plus grande place ; assez souple et lâche aussi pour que les impressions, les souvenirs personnels, les discussions, les idées, puissent trouver à s'exprimer. Certes Rousseau n'envisage pas encore, par un paradoxe, qui causa une bonne part du succès contemporain, mais qui aujourd'hui rend la lecture de la *Nouvelle Héloïse* malaisée pour beaucoup, de faire de ce roman la Somme de toute sa vie intellectuelle, morale et sentimentale. Il sent bien cependant, déjà, qu'il a beaucoup de choses

à dire et de souvenirs à faire revivre qui pourraient trouver place dans un roman d'une manière moins choquante que dans tel des ouvrages philosophiques qu'il envisage.

Horace recommandait de jeter le lecteur *in medias res*. C'est ce que fait Rousseau et le début de son roman a quelque chose de brusque, d'éclatant et de passionné. Dès la première lettre de Saint-Preux, le ton est monté à une hauteur qu'il ne semble guère pouvoir dépasser et qui se soutiendra presque constamment jusqu'à la fin. Saint-Preux déclare donc son amour en un bref billet ; pas de réponse... Il revient plusieurs fois à la charge, mais ne s'attire qu'un billet dédaigneux. Il va donc partir ; on lui répond de faire plus. Se tuer ? Un billet affolé prévient son geste ; une lettre plus longue vient aussitôt le compléter par l'aveu des plus tendres sentiments. La réponse de Saint-Preux est délirante d'une joie pure où la passion la plus ardente est mêlée à la plus vertueuse adoration.

Il faut un confident pour une tragédie ; il en faut dans le roman par lettres, puisque le lecteur ne peut connaître les sentiments des personnages que lorsque ceux-ci s'adressent à d'autres, et dans bien des cas la circonstance veut qu'on s'adrese à des tiers plutôt qu'à l'objet aimé. La confidente, ce sera Claire, la cousine et l'amie d'enfance de Julie d'Etange. Julie lui laisse entendre ce qui se passe en elle ; Claire craint de deviner.

Mais Saint-Preux n'est pas satisfait. La passion qui l'anime est trop violente et la lutte qu'il soutient contre soi pour se forcer à la sagesse, il veut y renoncer. Pourquoi changer quelque chose ? répond la jeune fille. Ne sommes-nous pas heureux ainsi, avec la certitude

de nos cœurs et la paix de nos consciences ? Le précepteur va essayer de rester sage et de ne pas demander plus ; mais dans un bosquet, devant Claire qui les accompagne, Julie accorde à son ami un baiser passionné qui les bouleverse tous deux.

C'en est trop ; Saint-Preux doit s'éloigner un peu ; il voyage dans le Valais tout proche ; ses lettres gémissent sur les tortures de l'absence. La séparation va d'ailleurs devenir plus nécessaire encore : le père de Julie ne veut pas d'un précepteur qui n'accepte pas de gages et dont il se trouverait ainsi l'obligé. Saint-Preux doit accepter de l'argent ou s'en aller. Il s'en va, car le roman ne saurait admettre un héros trahissant la confiance de qui le nourrit. Il va se réfugier de l'autre côté du lac, à Meillerie, dans un site sauvage en harmonie avec son désespoir. Claire le rappelle brusquement ; Julie délire dans la fièvre et le réclame. Il accourt. M. d'Étange a fiancé sa fille malgré elle ; la passion et le désespoir de l'amant sont à leur comble. Julie cède... La faute est commise. Mais des cœurs vertueux comme ceux de ces amants payent bien cher une minute d'égarement ! Les remords les viennent accabler.

Cependant le ciel s'éclaircit momentanément ; M. et M^{me} d'Étange voyagent. Julie et Saint-Preux pourront se voir librement. Ils se promettent une idylle passionnée en pleine nature. Mais le dévouement du jeune homme à une pauvre protégée de Julie l'oblige à un voyage qui leur interdit de réaliser leur rêve.

Là-dessus arrive un nouveau personnage, Milord Édouard, riche Anglais, célibataire et grand voyageur ; relation, puis ami de Saint-Preux, il lui vient rendre visite à Vevey. Pourquoi Rousseau a-t-il introduit ce

nouveau venu ? D'abord parce que le roman demandait un pendant à Claire ; Saint-Preux devait pouvoir se confier à quelqu'un qui ne fût pas Julie ni Claire. Ce confident nécessaire a pris des traits bien particuliers ; il sera le philosophe de la bande ; point insensible certes, ayant même connu dans sa vie des aventures passionnées et dramatiques, c'est cependant avant tout une grande âme, une raison lumineuse, un « caractère » fort.

Les amants ne peuvent malheureusement se voir aussi souvent qu'ils le voudraient. Julie est contrainte de recevoir son amant dans sa chambre, une nuit..

Saint-Preux avoue à son ami ses sentiments, ceux de Julie, et la situation sans issue où leur cœur les met. Milord Edouard va soutenir devant le baron d'Étange la cause du roturier : il le rendra riche. Mais le noble n'admet pas un instant pour sa fille cette mésalliance. L'Anglais s'irrite et réplique avec ironie ; la cause de Saint-Preux est ruinée dans l'esprit du père de Julie. Il ordonne le départ du dangereux précepteur. Claire décide celui-ci à obéir.

L'amant quitte donc Vevey en compagnie de son ami ; ils se dirigent sur Paris. Mais Milord Edouard prend pitié des deux amants et leur offre un asile. Julie hésite, puis refuse... Voilà Saint-Preux à Paris : il observe, il commente longuement. Julie lui envoie un portrait d'elle qui rallume sa passion... Mais la seconde partie s'achève par une surprise dramatique : Madame d'Étange découvre les lettres de Saint-Preux que conservait Julie ; elle découvre leur amour : « ... Adieu, nous sommes perdus ! »

Le récit des événements et l'indication des sentiments ne suffisent pas à rendre compte du contenu des deux premières parties du roman ni du dessein de l'auteur. Le fils de l'intrigue est lâche et enserre bien des digressions.

Le voyage de Saint-Preux dans le Valais est l'occasion pour Rousseau de raconter des souvenirs et d'exposer des théories. D'abord Saint-Preux, sans argent, ne peut partir. Julie lui en fait parvenir. Accepterait-il ce cadeau ? La question s'était posée pour Rousseau vis-à-vis de Madame de Warens ; elle l'avait beaucoup aidé pécuniairement avant qu'il pût à son tour lui abandonner la plus grande partie de l'héritage de sa mère. Recevoir de l'argent d'une femme aimée et aimante, un homme en a-t-il le droit ? Saint-Preux et Rousseau répondent : oui.

Dans les montagnes sauvages du Valais, Rousseau avait trouvé, soit en 1744 en revenant de Venise, soit en 1754, pendant son voyage à Genève, un peuple aussi ignorant que possible de la fausse civilisation des villes, un peuple témoin, image de cette première humanité dont ses *Discours* voulaient recréer l'état. Saint-Preux l'y voit comme lui et nous en parle longuement.

Plus loin, nouvelle dissertation sur la musique italienne, révélée à Saint-Preux par Milord Edouard. Rapport avec l'intrigue ? aucun. Mais Rousseau avait beaucoup à dire sur le sujet, qui sera d'ailleurs repris dans la lettre 23 de la II^e partie. Avant son séjour à Venise, Rousseau ne connaît que la musique française et, dans la théorie comme dans la pratique, il admire et imite Rameau. A Venise, il découvre la musique italienne. Son charme, sa chaleur, sa puissance senti-

mentale, son pathétique lui firent une profonde impression. A son retour, son intrusion chez La Popelinière fut fort mal vue de Rameau, qui voulait régner en maître chez le financier et manœuvra contre le nouveau venu. En 1752, les comédiens italiens donnent à l'Opéra une série de représentations d'opéras-bouffes, avec le plus grand succès. Mais ce succès même divisa le public en deux camps. Les pamphlets abondent ; un des plus solides est la *Lettre sur la musique française* de Rousseau (1753). Il s'y faisait le champion de la musique italienne. Il fut attaqué et craignit même un moment pour sa vie au point que le lieutenant de police le fit protéger par ses hommes.

Ailleurs (lettres 46 et 50 de la I^{re} partie) Julie ou son amant discutent sur la pudeur, sur le duel (lettre 57), sur les mariages entre nobles et roturiers (lettres 63)...

C'est surtout la seconde partie qui contient de ces digressions dans lesquelles Rousseau développe ses idées ou rappelle des souvenirs. On peut même dire qu'elle n'est faite que de cela.

Saint-Preux arrive à Paris venant de Vevey tout comme Rousseau y était venu de Chambéry en 1741. La plus grande partie de sa correspondance sera remplie, de remarques sur la vie de Paris. Et ces remarques sont non pas celles que Rousseau lui-même eût pu faire à son arrivée à Paris, mais celles qu'une observation de quinze ans lui a permis de consigner dans sa mémoire. Saint-Preux y dose, avec, il faut le reconnaître, une fort grande délicatesse, le bien et le mal, les défauts et les qualités ; il n'essaie pas de donner des traits généraux qui suppriment les contradictions : il oppose constamment, au contraire, des traits contradictoires et

pourtant simultanés. Le style y a de la force et de la précision. On eût pu craindre sous la plume du solitaire de l'Ermitage plus de partialité. La société, les mœurs, le sentiment, le théâtre (Rousseau écrit la *Lettre à d'Alembert* en même temps qu'il rédige la *Nouvelle Héloïse*), les femmes, la famille, Saint-Preux dit son mot (ou plutôt s'étend fort longuement) surtout. D'ailleurs, Saint-Preux se contente de signer la lettre ; c'est Rousseau qui l'a dictée.

Voilà donc, avec son contenu multiple et complexe son ardente passion, ses vertueuses méditations et ses dissertations documentaires, l'œuvre que Rousseau avait entièrement rédigée au début de 1757, peut-être même à la fin de 1756. Est-ce à dire que le texte que nous en avons soit celui-là même qu'il avait recopié avec tant d'amour pendant les mauvais jours de l'hiver et qu'il lisait le soir à ses gouvernantes attendries ? Nous n'en avons aucune preuve, cette première rédaction n'ayant pas été conservée. Il est probable au contraire que ce premier texte a été remanié en de nombreux endroits. Rousseau a dû introduire des lettres nouvelles et exposer avec plus de détails des sentiments ou des situations analogues à ceux qu'il a connus en 1757 et qui devaient bouleverser sa vie.

*
* *

L'héroïne du roman, qui n'était d'abord qu'un symbole de la femme rêvée, une vague entité pétrie de vertu, de tendresse et de sensualité, se confondit peu à peu avec un être bien réel et bien vivant, la comtesse d'Houdetot. La comtesse d'Houdetot exaspéra la sen-

sibilité de Rousseau, et par contre-coup transforma la *Nouvelle Héloïse*.

Élisabeth-Françoise-Sophie de La Live de Bellegarde était née à Paris le 18 décembre 1730. Elle avait épousé à dix-huit ans, le 10 février 1748, le comte d'Houdetot, capitaine de la compagnie des gendarmes du Berry, de six ans plus âgé, et qu'elle n'avait pour ainsi dire jamais vu. Rousseau avait souvent rencontré la jeune Sophie de Bellegarde chez sa belle-sœur, M^{me} d'Épinay, à Paris, puis, après son mariage, à Épinay ou au château de la Chevrette. Il avait eu l'occasion de faire avec la jeune femme de longues promenades à pied et « l'entretien ne tarissait pas » entre eux. Quand elle devint la maîtresse de Saint-Lambert, ce fut un lien de plus entre elle et Rousseau. Celui-ci, en effet, s'était lié d'amitié avec l'officier poète, qui devait publier en 1769 ses *Saisons*.

Vive, gaie, distraite, incroyablement étourdie, bonne et constante dans ses affections, voilà comment tous ceux qui l'ont connue nous la représentent. Même sous la plume de l'épineuse châtelaine de la Chevrette, on ne trouve rien qui soit un grief un peu profond. Ce n'était pas une beauté, Rousseau lui-même nous l'avoue, mais sa bonne grâce et sa sensibilité attiraient plus les cœurs que ne peuvent faire les plus beaux yeux du monde.

Son mari avait, avant son mariage, une liaison avec une femme mariée, dont l'histoire ne nous a pas transmis le nom. Son mariage ne changea rien à cette habitude : il fut terriblement fidèle à sa maîtresse, pendant quarante-huit ans encore !

M^{me} d'Houdetot, elle, avait un cœur trop désireux

d'aimer pour qu'il fût satisfait du voisinage de ce mari correct. Elle rencontra Saint-Lambert en 1751 ; elle devait lui demeurer fidèle jusqu'à la mort de cet amant en 1805. Saint-Lambert était âgé de quarante ans ; il venait d'arriver à Paris, précédé de la gloire d'avoir supplanté Voltaire dans le cœur de M^{me} du Châtelet à la cour de Lunéville.

En 1757, quand Rousseau et M^{me} d'Houdetot commencèrent à se voir plus souvent et plus intimement, celle-ci était venue s'installer à Eaubonne ; M. d'Houdetot était aux armées, ainsi que Saint-Lambert. Plus heureuse, M^{me} d'Épinay pouvait conserver auprès d'elle Grimm, son amant.

Rousseau, qui avait fui Paris, « ses palais et ses marbres », et surtout ses coteries littéraires, ses compromissions nécessaires, la vie mondaine obligatoire, était donc loin de se trouver entièrement isolé à l'Ermitage. Sans doute il était libre de ne voir personne, et l'« ours » serait demeuré dans sa tanière en grondant à tous les visiteurs, qu'on ne s'en fût point trop étonné. Mais son caractère était plus sociable que sa réputation ne le laissait entendre ; son commerce d'esprit avec M^{me} d'Épinay l'attirait souvent hors de chez lui, à la Chevrette ; ces liens de l'amitié, qu'il estimait les plus précieux de tous, lui faisaient ouvrir volontiers et souvent sa porte aux visiteurs venus de Paris. Certes, il n'allait pas perdre son temps à écouter les bavardages de n'importe quel jeune fat venu de sa province pour l'entretenir de ses états d'âme ; mais Coindet accompagné de quelques Genevois ; Deleyre ; Diderot au début ; Croismare même et Margency, amis de M^{me} d'Épinay ; Rey, qui vient pour affaires ; Saint-

Lambert, retour des armées ; Casanova, accompagné de M^{me} d'Urfé ; Lenieps, le banquier ; le duc de Luxembourg ; le chevalier de Lorenzy ; les uns une fois, les autres souvent, tous viennent peupler la solitude de Rousseau, le tenir au courant de ce qui se passe à Paris, l'avertir de ce qu'on dit de lui.

Mais voisins ou Parisiens, Genevois en pèlerinage, ou compatriotes installés à Paris, son esprit en est occupé ; son esprit seul ; il voit continuellement M^{me} d'Épinay et son milieu : son œuvre n'en sera nullement influencée.

C'est l'amour qui va le bouleverser. M^{me} d'Houdetot, nous l'avons dit, avait installé sa solitude à Eau-bonne ; ce petit village était distant d'une lieue environ de l'Ermitage, à un des sommets d'un triangle à peu près équilatéral, dont l'Ermitage et la Chevrette formeraient les deux autres sommets, l'Ermitage à l'est, la Chevrette au Sud de ce dernier.

Un dimanche de janvier 1757, à la fin du mois, M^{me} d'Houdetot, eut l'idée de venir rendre visite à l'« Ours ». Voici comment Rousseau raconte cette entrevue :

Cette visite eut un peu l'air d'un début de roman. Elle s'égara dans la route. Son cocher, quittant le chemin qui tournait, voulut traverser en droiture, du moulin de Clairvaux à l'Ermitage son carrosse s'embourba dans le fond du vallon ; elle voulut descendre et faire le reste du trajet à pied. Sa mignonne chaussure fut bientôt percée ; elle enfonçait dans la crotte ; ses gens eurent toutes les peines du monde à la dégager, et enfin elle arriva à l'Ermitage en bottes, et perçant l'air d'éclats de rire auxquels je mêlais les miens en la voyant arriver. Il fallut

changer de tout ; Thérèse y pourvut, et je l'engageai d'oublier sa dignité pour faire une collation rustique, dont elle se trouva fort bien. Il était tard ; elle resta peu ; mais l'entrevue fut si gaie qu'elle y prit goût, et parut disposée à revenir.

Quelques mois après, « seconde visite imprévue. A ce voyage, elle était à cheval et en homme. Quoique je n'aime guère ces sortes de mascarades, je fus pris à l'air romanesque de celle-là, et, pour cette fois, ce fut de l'amour ». C'était sans doute de l'amour depuis sa première visite. Rousseau s'aperçoit que « voulant penser à Julie » il ne peut « plus penser qu'à M^{me} d'Houdetot ». Julie est vivante ; c'est Sophie. La rêverie de Rousseau va se transformer en un drame ; la situation du roman va changer ; pour recevoir l'ample peinture des sentiments nouveaux et complexes que cet amour fait naître en lui, Rousseau doit élargir le cadre de son histoire.

Comme M^{me} d'Houdetot, Julie sera mariée ; mais son mari ne sera pas l'indifférent M. d'Houdetot ; ce sera Saint-Lambert que Rousseau-Saint-Preux ne saurait trahir sans forfaiture. Le mari appellera Saint-Preux à son foyer, comme Saint-Lambert a lui-même rapproché Jean-Jacques et sa maîtresse.

Ainsi, pendant toute l'année 1757, pendant les premiers mois de 1758, jusqu'au 6 mai exactement, Rousseau mènera deux vies parallèles. Il aimera M^{me} d'Houdetot de l'amour le plus passionné et il souffrira de cet amour sans avenir ; il écrira à Sophie des lettres enflammées ; l'amour n'aura jamais parlé langage plus éloquent ; il recevra de sa voisine des lettres tendres et

affectueuses ; tout un commerce réel remplira sa vie. En même temps toute cette réalité sera transposée immédiatement dans le roman ; situations, sentiments, expressions même, nous retrouvons dans l'œuvre à peu près tout ce qui faisait sa vie. Jamais roman ne fut plus personnel, en ce sens qu'il n'est pas le fruit d'une méditation sur le passé, mais une transcription immédiate des mouvements du cœur. Jamais, enfin, Rousseau ne sera plus *lui* que dans ce roman si romanesque. Il est plus sincère dans la *Nouvelle Héloïse* que dans les *Confessions*. L'artiste est sans doute beaucoup plus habile, plus maître du style, plus souple et varié dans la narration des mémoires que dans celle du roman ; mais l'homme se trahit plus lorsqu'il se croit protégé par le masque d'un héros de roman que lorsqu'il prétend s'exposer directement aux regards.

Quand Rousseau composait son *Discours sur l'Inégalité*, il était allé chercher dans la forêt de Saint-Germain l'image de cette humanité primitive que son imagination voulait reconstituer. Le livre avait été le refuge du rêve ; la *Nouvelle Héloïse* fut également le refuge de son rêve d'amour.

Mais, dira-t-on, la réalité n'est-elle pas une copie de l'œuvre d'art ? Rousseau qui écrit à Sophie comme Saint-Preux écrit à Julie, ne copie-t-il pas son héros ? En tous cas, Sophie, qui n'avait pas encore lu les lettres de Julie, écrit comme elle ; certaines phrases sont presque textuellement les mêmes ; c'est donc Julie qui copie Sophie ; c'est donc le roman qui copie la vie.

L'idylle fut courte, mais sa marque dans l'œuvre fut profonde ; d'une brève et dramatique histoire

d'amour, elle devait faire un paradoxal plaidoyer pour un bonheur invraisemblable dans la plus fausse des situations.

La seconde partie s'était achevée sur l'annonce de la catastrophe : M^{me} d'Etange venait de découvrir la paquet des lettres de Saint-Preux reçues par Julie. En même temps qu'elle apprend l'amour de sa fille, elle voit combien il est irréalisable ; elle se désespère pour elle ; elle tombe malade. Claire, qui apprend l'état de M^{me} d'Etange et celui de Julie, qui souffre d'être la cause des souffrances de sa mère, supplie Saint-Preux d'écrire à la mère de Julie qu'il va se taire, rester éloigné, disparaître de la vie de celle qu'il aime. C'est ce que fait Saint-Preux, la mort dans l'âme. M^{me} d'Etange n'en meurt pas moins, et Julie n'en est pas moins persuadée qu'elle est la cause de cette mort.

La correspondance continue entre Claire et Saint-Preux ; celui-ci exprime sa détresse infinie devant une vie désormais sans lumière. Claire lui répond que celle du passé est trop belle et trop puissante pour ne pas éclairer tout l'avenir.

N'est-ce pas là, après la naissance d'un amour qu'il savait également impossible, la consolation que Jean-Jacques se donne ? Ne pensait-il pas qu'en effet, même après la scène délicieuse et si cruellement interrompue, dans le bosquet du Mont Olympe, le 5 juin 1757, après ces paroles d'amour si brûlantes sous la lune dans toute sa beauté, après les troubles plaisirs d'une attente inquiète, ne pensait-il pas dès lors, que le souvenir de l'extase devrait former tout son bonheur pour le reste de sa vie ?

M. d'Etange rappelle à propos à Julie qu'il l'a promise déjà à un de ses amis. Que faire ? L'amante ne trouve d'autre solution que de déclarer à son père qu'elle a juré à Saint-Preux de n'épouser jamais un autre que lui. Que Saint-Preux la délie donc de sa promesse ! C'est ce qu'il *doit* faire ; c'est encore une fois ce qu'il fait.

Mais Julie ne peut résister à l'émotion et à la tristesse. Elle tombe malade, attrape la petite vérole. Dans sa fièvre, elle a cru voir Saint-Preux, agenouillé à côté de son lit, lui prendre la main et y poser ses lèvres. Ce souvenir la poursuit dans sa convalescence. Claire lui révèle que cette image n'est pas une des illusions du délire. Saint-Preux, à la nouvelle de la maladie de Julie, est venu en toute hâte, courant la poste jour et nuit.

Ce rêve de Julie, cette apparition de son amant, le récit que fait Claire de l'arrivée de Saint-Preux, ce passage est un de ceux qui ont le plus ému les lecteurs contemporains. Ils y retrouvaient une trace de roman d'aventures, un mystère dans l'intrigue et un geste de passion auxquels les avait habitués les romans anglais et ceux de l'abbé Prévost.

Aussitôt après cette brève visite, Saint-Preux était reparti. Il avait pris les germes de la maladie ; il tombe malade à son tour, mais guérit. Cependant leur résistance morale à lui et à elle est brisée par tant d'événements. S'ils conservent intact au fond de leur cœur l'amour de la vertu, ils ne se sentent plus capables de lui obéir dans leurs actes. Julie épousera donc l'homme que son père lui destine, mais comme elle ne peut renoncer à Saint-Preux, elle ressemblera

à tant d'honnêtes femmes selon le siècle, qui rendent aux obligations sociales ce qui leur revient par un mariage imposé, mais laissent au cœur tous ses droits. Saint-Preux accepte. La joie renaît.

L'évolution par laquelle Saint-Preux et Julie passent d'un amour sincère pour la vertu à un respect lointain qui la cache pour ainsi dire au fond du temple, loin de la vie pratique, Rousseau ne l'a-t-il pas éprouvée lui-même ? Et ce qu'il n'a pas osé demander directement à Sophie d'Houdetot, cette trahison envers son ami Saint-Lambert, dont ses lettres à Sophie repoussent avec tant d'horreur l'idée, ses rêves ne l'ont-ils pas admis comme un bonheur irréalisable ? Oui, Rousseau a pu sentir au fond de lui-même chanceler sa vertu et ses principes romains s'amollir au souffle brûlant de son amour.

Une fois l'idée de l'adultère entrée dans le cœur des amants, le drame prend quelque chose de plus pressant. La trahison admise en pensée restera toujours comme une menace. La fidélité qui rendait à son cœur qu'elle torturait M^{me} d'Houdelot si aimable, il a voulu en faire la plus belle qualité de Julie. Mais pour être parfaitement belle, cette vertu devait être constamment menacée.

Le danger est écarté cependant, tout de suite, et, semble-t-il, définitivement. Julie écrit à Saint-Preux une longue lettre ; elle retrace tout le passé de leur amour. Aujourd'hui, promise à M. de Wolmar, elle doit l'épouser ; car cet homme, qui a jadis sauvé la vie à son père, et qui était riche lorsque celui-ci lui avait promis sa fille, est devenu pauvre, et se refuser maintenant à lui serait insulter à sa mauvaise

fortune. Elle s'apprête donc à épouser M. de Wolmar. La cérémonie même la bouleverse. Elle croit entendre la voix de Dieu dans celle de son ministre. Claire et son mari lui offrent l'image d'un couple moins passionné mais plus digne que celui qu'elle pensait former avec Saint-Preux. « J'envisageai le saint nœud que j'allais former comme un nouvel état qui devait purifier mon âme et la rendre à tous ses devoirs. Quand le pasteur me demanda si je promettais obéissance et fidélité parfaite à celui que j'acceptais pour époux, ma bouche et mon cœur le promirent. Je le tiendrai jusqu'à la mort... Je crus me sentir renaître ; je crus recommencer une autre vie. Douce et consolante vertu, je la recommence pour toi ; c'est toi qui me la rendras chère... »

Le sage, devant la fatalité, ne proteste pas ; il l'adopte, il l'intègre à ses principes. Puisque M^{me} d'Houdetot est fidèle et doit rester fidèle à Saint-Lambert, sous peine de ne plus mériter l'amour même qu'elle inspire, Julie restera également vertueuse ; elle le promet ; le pourra-t-elle ?

Ici, le roman se fait personnel par un nouveau côté.

Un drame avait bouleversé l'esprit de Rousseau pendant les mois précisément que son amour naissait, puis s'épanouissait ; un drame intellectuel sans doute, mais sentimental aussi.

Depuis son installation à l'Ermitage, la situation de Rousseau était aussi fausse vis-à-vis des « Philosophes » qu'elle allait le devenir vis-à-vis de Sophie. Ami intime de Diderot, disciple respectueux de Voltaire, tenant par mille relations aux foyers de

« philosophie » qu'étaient certains salons, il tendait cependant de plus en plus à se tourner vers un Dieu secret et à se détourner des négations de l'*Encyclopédie*. Après la dispute avec Diderot, après la réconciliation, bien des germes d'irréductible et foncière opposition subsistaient.

Ces tentations, qui égarèrent un moment le cœur des deux amants et aveuglèrent leur conscience, à qui les attribuer ? Aux « philosophes ». N'était-ce pas eux, les responsables, sinon par leurs livres, du moins par leurs conversations, leurs mœurs, leurs applaudissements à l'amoralité d'autrui, les responsables de cet étrange état d'esprit qui faisait alors de l'adultère « le remède naturel et nécessaire du mariage » ?

Non, Julie ne suivra pas leurs conseils impies. Elle demeurera fidèle. Mais, comme elle n'oublie certes pas Saint-Preux pour cela, ne trahit-elle pas la confiance de M. de Wolmar en pensant à son amant de jadis, en se cachant ainsi de son mari ? Si, et celui-ci doit connaître le passé de sa femme ; il doit savoir la place que Saint-Preux a tenue et tient encore dans son cœur. La loyauté véritable est à ce prix.

Même franchise absolue entre M^{me} d'Houdetot, Saint-Lambert et Rousseau ; celui-ci s'était fait le confident des deux amants, et c'est même en parlant à Rousseau de son amour pour Saint-Lambert que M^{me} d'Houdetot a d'abord enflammé le cœur du philosophe et l'a transporté dans cette atmosphère de passion.

Cependant Julie va-t-elle être heureuse ? Oui, à condition que Saint-Preux continue à l'aimer,

comme elle continuera à penser à lui. Telle est donc la situation trouble et équivoque, mais relativement peu dangereuse que Rousseau imagine d'abord ; les deux amants séparés par le devoir et éloignés dans l'espace, mais donnant à leur cœur la satisfaction de ne pas oublier et le nourrissant de cette pâture de rêves et d'amours irréalisables. N'est-ce pas cet état incertain qui doit en effet devenir le sien auprès de Sophie ? On a fait des rapports à Saint-Lambert ; il a douté un moment, rien qu'un moment, de la fidélité de sa maîtresse ; il a écrit une lettre dure, dont elle a beaucoup pleuré ; leurs relations sont trop ostensibles ; ils doivent se séparer ; mais l'amour de la part de Jean-Jacques, la tendre amitié de la part de Sophie, restent intacts.

C'est donc un dernier adieu que Julie envoie à Saint-Preux ; il est raisonnable et volontaire ; il n'en est pas moins déchirant. Et quand Saint-Preux le reçoit, sa vie lui paraît désormais si pleine de ténèbres qu'il veut se tuer. Peut-être Rousseau y a-t-il pensé pour lui-même. Peut-être n'est-ce que l'âpreté de la dispute avec ses nouveaux ennemis, Grimm, Diderot, M^{me} d'Epainay bientôt ; peut-être n'est-ce que la nécessité absolue de défendre sa mémoire et de plaider sa cause devant l'opinion que trompent ses calomniateurs, qui l'a arrêté au bord du suicide.

Milord Édouard réfute tous les arguments de son ami en faveur du suicide ; Saint-Preux est convaincu, et va faire le tour du monde avec la flotte de l'amiral Anson. Nous avons la lettre par laquelle Rousseau demande, et celle par laquelle il rend à M^{me} d'Epainay (fin mars 57) le *Voyage de l'amiral Anson*...

La quatrième partie commence six ans après la fin de la troisième. Julie mène une vie paisible, et, en somme, heureuse ; elle a deux beaux enfants, une vie active, un mari, sinon sensible, du moins bon et tel qu'elle s'attendait qu'il fût. Mais ce bonheur ne repose-t-il pas sur un mensonge ? Car elle n'a pas avoué à M. de Wolmar qu'elle avait été la maîtresse de Saint-Preux. D'autre part, le souvenir de son amant ne peut la quitter. Elle doit lutter chaque jour pour garder, sinon l'équilibre du cœur, du moins l'apparence de cet équilibre ; elle est sans nouvelles de Saint-Preux ; que faire ? Claire lui conseille de ne rien avouer. D'ailleurs une lettre de Saint-Preux arrive : il va passer par Clarens en descendant en Italie ; il veut revoir Julie...

C'est M. de Wolmar qui répond : Julie a tout dit ; il invite Saint-Preux à venir habiter chez eux. Paradoxe étrange et que rien ne justifie, dira-t-on. Comment M. de Wolmar ne sent-il pas que même si sa femme a une vertu désormais assez solide pour résister à la tentation, il lui imposera, par la présence de son ancien amant, bien des souffrances ? Comment ne comprend-il pas que quelque discrétion, quelque délicatesse qui règne dans la conversation et dans les rapports entre ces trois personnes, mille occasions de trouble ou de souffrance peuvent surgir à chaque instant ?

Aussi n'est-ce pas M. de Wolmar qui a cette idée, mais bien Rousseau. Les rapports entre Julie et Saint-Preux tels que les présentait la troisième partie ne pouvaient le contenter ; éloigné un peu de M^{me} d'Houdetot, avec, cependant, le droit de lui

écrire les lettres les plus brûlantes, il souffrait trop pour ne pas désirer mieux. Son rêve eût été de se trouver en tiers entre Saint-Lambert et elle ; son bonheur eût ainsi été complet. A la place des faux amis qu'il avait si brusquement perdus, Diderot et Grimm ; en plus des relations cordiales sans doute, mais insuffisantes à son cœur, qu'il avait avec un Coindet, un Deleyre, un Lenieps, il sait trouver en Saint-Lambert une amitié profonde, fondée sur beaucoup de points communs, une égale élévation d'âme, pense-t-il, et le même amour pour le même objet.

« Nous (*lui et M^{me} d'Houdetot*) faisons des projets, écrit-il à Saint-Lambert le 5 septembre 1757, pour le temps où nous pourrions lier entre nous trois une société charmante, dans laquelle j'osais attendre de vous, il est vrai, du respect pour elle et des égards pour moi. » Et Saint-Lambert de répondre, le 11 octobre, aux craintes que Rousseau avait exprimées dans la suite de sa lettre sur la possibilité de cette « société » si Saint-Lambert se laissait envahir par le doute et le soupçon : « Son cœur (*de M^{me} d'Houdetot*) n'est point changé pour vous, elle vous aime, elle vous honore... C'est moi qui ai cherché à vous lier l'un à l'autre, et ce n'est assurément pas cela que je me reproche. Il y a dans mon cœur un désir continu d'unir et de rassembler ce que j'aime et ce que j'estime le plus, et je me suis toujours fait une image charmante de la manière dont je passerais ma vie à Éaubonne, entre elle et vous, si nous pouvions vous engager à vivre chez elle. »

Il n'est que de lire cette lettre pour comprendre

que si le paradoxe existe, Rousseau ne l'a pas forgé de toutes pièces pour les besoins de son cœur ; que peu de cœurs sont aussi stables et équilibrés que l'était celui de Saint-Lambert ; qu'il n'y a donc rien d'étonnant que cette proposition de M. de Wolmar n'ait pas paru comique, ridicule ou sottise aux contemporains. Le paraît-elle beaucoup plus aux lecteurs de notre temps ? Ce qu'écrit Saint-Lambert ne me semble pas le diminuer ; je trouve même qu'il y a dans sa proposition, dans sa volonté de ne pas admettre le danger ni la possibilité même de la trahison, une noblesse d'âme et un éloignement pour la bassesse, une capacité de foi et d'estime qui honorent profondément l'amant de M^{me} d'Houdetot.

On dira qu'il y a moins de risques pour Saint-Lambert à recevoir Jean-Jacques que pour M. de Wolmar à héberger Saint-Preux ; sans doute ; mais il ne me déplaît pas de voir le roman porter à l'extrême la situation, et rendre l'état d'âme plus sensible par la moindre vraisemblance des circonstances.

Quoi qu'il en soit, il ne faut pas voir dans cette proposition de vie à trois une absurde rêverie de Rousseau, irréalisable, à peine admissible dans le roman. Il s'en est fallu de peu que son rêve ne devienne la réalité, et je ne doute pas que l'âme complexe de Jean-Jacques n'ait trouvé une sorte de bonheur dans cette situation trouble qui mît aux prises sa sensualité, son cœur et son amour pour la vertu et lui donnât l'occasion de jouer dans les choses du cœur le rôle que ses chers héros de Plutarque ou de Tite-Live jouaient dans celles de la politique.

Saint-Preux revient donc. Il retrouve d'abord

le pays. L'analyse des sentiments de Saint-Preux quand il revoit le paysage et quand il attend de revoir Julie, nul ne pouvait la faire mieux que Rousseau. Qui a connu comme lui ces attentes délicieuses, ces bouleversements de la sensibilité, ces suffocations avant un moment heureux ? Sur combien de souvenirs personnels, dont une partie seulement est passée dans les *Confessions*, repose cette lettre, où il raconte son arrivée ?

La vie à trois s'organise assez vite. Après les tâtonnements forcés du début, quand chacun cherche à prendre vis-à-vis des autres le ton convenable, également éloigné d'une froideur réticente et d'une familiarité dangereuse, l'harmonie semble régner ; elle règne en effet. La tendresse, une tendresse franche et loyale, a remplacé chez Saint-Preux et chez Julie la passion d'autrefois. Les plus profondes joies du cœur peuvent s'épanouir dans le calme ; la confiance du mari reste absolue ; il va même quitter Clarens pour cinq ou six jours.

Pendant son absence, Julie et Saint-Preux vont faire une promenade en barque. Le temps est d'abord clair, puis une tempête s'élève, qui les pousse à Meillerie. Le récit de cette promenade est célèbre ; c'est sans doute le passage le plus fameux du roman ; il mérite de l'être par la gravité douce du style, la vérité des sentiments, la sensibilité à la nature. Saint-Preux et Julie, rapprochés par les circonstances, ont livré ce jour-là le plus grand combat de leur vie, et ils ont vaincu. Le flot des souvenirs s'est heurté contre leur volonté de ne pas aller plus loin que la tendresse. Leur vertu, sinon leur bonheur, semble assurée ;

ils ont touché le fond de leur cœur et ils en sont revenus purifiés.

Après avoir reçu la lettre de Saint-Lambert du 11 octobre, Rousseau porte, ou croit porter, un cœur « tout nouveau » ; il est « rendu à lui-même » ; et il court chez Sophie sûr de lui maintenant, et digne de son amitié.

Cette promenade résume et condense de multiples sentiments qui ont agité Rousseau à un moment de ses relations avec M^{me} d'Houdetot. Peu à peu, vers la fin de 1757, celle-ci laissait bien voir à son ami que leurs relations ne pouvaient continuer sur le même ton. Rousseau fut contraint à plus de calme et de tenue dans ses lettres. Mais le souvenir de sa passion n'était pas mort ; comme celui de Saint-Preux pour Julie, il suffisait d'une circonstance, pour le laisser reparaître à la surface de leur conscience. Cette circonstance, M^{me} d'Houdetot sut l'éviter. D'abord elle passa tout l'automne à Paris ; elle revint à Eaubonne en février 1758. Mais son mari était avec elle, et elle a toujours été soucieuse de n'avoir pas à présenter Rousseau à M. d'Houdetot, persuadée qu'ils se déplairaient également l'un à l'autre. Cette séparation n'empêchait d'ailleurs pas Rousseau de rêver, et de regretter ; il transposa rêverie et regrets dans le cadre d'une nature sublime, et imagina une circonstance qui eût pu lui permettre de lire encore une fois dans les « yeux rougis » de son amie la preuve qu'il n'était plus seulement pour elle un ami...



Nous avons vu que les deux premières parties formaient une sorte de roman d'amour tout frémissant de passion, mais fort simple, où Rousseau avait mêlé ses rêves du printemps de 1756 et les souvenirs de toute sa vie antérieure d'amoureux ardent et timide ; que les troisième et quatrième parties sont un roman personnel où chaque événement de la vie sentimentale de l'auteur auprès de M^{me} d'Houdetot est transcrit, parfois avec les phrases mêmes que lui ou Sophie employaient dans leurs lettres. Les deux dernières parties viseront une autre fin. La grande passion de Jean-Jacques n'est pas finie, mais elle doit se cacher ; elle ne peut plus même se produire sous les dehors de la tendresse ; le secret de son amour a été trahi par l'indiscrétion des faux amis auprès de qui il avait eu l'imprudence de révéler les secrets de son cœur trop plein ; la jalousie de M^{me} d'Epinay avait fait le reste ; on avait voulu l'emmener à Genève ; il ne s'était pas laissé faire ; on lui en avait voulu ; la lutte s'était ouverte ; il ne pouvait s'y défendre, aux yeux du public, qu'en reprenant son rôle de prophète et de guide et qu'en plaçant la bataille sur le terrain des idées.

Quittant la voie austère qu'il avait suivie depuis 1750, et qu'il avait indiquée à ses contemporains comme celle de la vraie philosophie, il s'était perdu dans ses rêves d'amour, puis avait bientôt retouché terre avec M^{me} d'Houdetot ; il devait, après ce détour dans les campagnes de la rêverie sentimentale

et de la passion douloureuse, retrouver cette route de vertu et de bonheur, continuer à y marcher et se remettre à la tête de ceux que le monde et ses vanités, la « philosophie » et sa sécheresse foncière, avaient déçus.

Or les troisième et quatrième parties justifiaient encore mal les deux premières. Sans doute à une passion coupable avait succédé une tendresse contenue dans les bornes du devoir ; cependant la promenade sur le lac montrait bien que Julie et Saint-Preux n'avaient pas vaincu et ne pouvaient pas vaincre tout à fait leurs cœurs. Il restait à montrer que ces troubles du cœur qui avaient agité les deux héros, loin de ruiner en eux les principes naturels de la vertu sociale, avaient peut-être contribué à les faire naître, en tous cas n'avaient pas empêché, sous le toit de Julie, le règne de la vertu, de la bonté, de la morale la plus clairvoyante, de la religion la plus ferme et la plus tolérante.

Il restait en somme à légitimer la peinture de la passion par le tableau de la vertu, et à nous montrer son triomphe non plus dans le cœur, et sur l'amour, mais dans une image de la société, et sur les préjugés ou les vices. Tel sera le dessein de Rousseau dans ses cinquième et sixième parties.

Le problème moral est donc au premier plan ; il y a toujours été pour Rousseau. Celui-ci, écartant les dogmes, ne trouvait dans la religion que Dieu, et l'acte religieux n'était à ses yeux qu'une intense adoration pour la personne divine. Mais la religion ne lui donne pas de morale ; l'homme doit la chercher ailleurs, c'est-à-dire en soi ; chacun doit se créer

sa règle morale. Rousseau cherche maintenant la sienne avec plus d'ardeur qu'il n'a jamais fait ; il rédige la *Profession de foi du vicaire savoyard* ; il écrit les *Lettres Morales*, ou *Lettres à Sophie sur la vertu et le bonheur*. Il n'était pas le seul à cette époque à chercher des règles de conduite ; bien des esprits et des cœurs, détachés de la religion, non satisfaits par l'épicurisme de la « philosophie » vulgarisée, désiraient accorder les besoins de leur cœur et ceux de leur conscience ; c'est pour eux, en même temps que pour lui et contre les « philosophes », que Jean-Jacques écrit.

Saint-Preux raconte donc à Milord Édouard la vie que mènent dans la propriété de Clarens M. de Wolmar et sa femme, et comment ils ont trouvé le secret du bonheur. Avec une fortune médiocre, ils sont riches, parce qu'ils ont soin de laisser une marge entre leurs possibilités de dépense et leurs dépenses réelles, et cela en modérant leurs goûts et en ne dépensant pas pour les futilités de la mode ou les inutilités du luxe. Ils font l'aumône, et distribuent de l'argent ou des secours en nature, non point, comme dans le monde, pour soulager leur conscience par un geste hâtif et aveugle, mais avec réflexion et étude de chaque cas particulier.

Julie n'omet ni les soins ni les plaisirs du corps ; elle a soin simplement de doser les plaisirs et de n'admettre d'excès en rien ; mais on sait, au château, faire de bonne cuisine ; on y est bien habillé ; rien n'y est refusé au plaisir des yeux.

S'ils peuvent ainsi ne se priver de rien de ce qui est plaisir sain et luxe honnête, c'est que M. et M^{me} de

Wolmar administrent eux-mêmes leur domaine et en tirent presque tout, en achetant le moins possible au dehors. On n'invite pas à tort et à travers une bande de désœuvrés ; les visiteurs sont des voisins, campagnards, officiers en retraite, amis de passage, qui ont quelque chose à dire ou à raconter. D'ailleurs, point besoin d'étrangers ! C'est dans l'intimité d'une « matinée à l'anglaise » qui réunit dans la même pièce, pendant et après le petit déjeuner, tous les maîtres du château, que Saint-Preux a le mieux senti la source principale du bonheur qui règne autour de lui ; ce bonheur se fait du « plaisir d'être ensemble » dans le calme, le silence, la confiance, la douceur d'une contemplation souriante. On trouvera plus loin la description que fait Rousseau de la planche qui doit représenter cette scène, une des plus importantes du roman.

Le long développement sur l'éducation des enfants ne doit pas étonner. Rousseau songe à écrire l'*Emile* ; sans doute a-t-il déjà dans sa tête l'essentiel du livre ; en tous cas les idées qu'il y va développer sont toutes prêtes en lui.

Saint-Preux, au milieu de tout ce paisible bonheur, croit cependant lire en Julie un chagrin secret ; il en trouve la cause : M. de Wolmar est athée ; ce point est essentiel dans le dessein de Rousseau, bien qu'il paraisse singulièrement hors du sujet.

Il écrit en effet le 24 juin 1761 à Vernes, le pasteur de Genève, son ami, qui avait sans doute critiqué le rôle de Wolmar :

« Je n'ai jamais prétendu justifier les innombrables défauts de la *Nouvelle Héloïse*, je trouve qu'on l'a

reçue trop favorablement... ; mais vos griefs contre Wolmar me montrent que j'ai mal rempli l'objet du livre ou que vous ne l'avez pas bien saisi. Cet objet était de rapprocher les partis opposés par une estime réciproque, d'apprendre aux philosophes qu'on peut croire en Dieu sans être un hypocrite, et aux croyants qu'on peut être incrédule sans être un coquin. On aurait beaucoup fait pour la paix civile si l'on pouvait ôter de l'esprit de parti le mépris et la haine qui viennent bien plus de suffisance et d'orgueil que d'amour pour la vérité. Julie dévote est une leçon pour les philosophes, et Wolmar athée en est une pour les intolérants. Voilà le vrai but du livre ; c'est à vous de voir si je m'en suis écarté. Vous me reprochez de n'avoir pas fait changer de système à Wolmar sur la fin du roman ; mais, mon cher Vernes, vous n'avez donc pas lu cette fin ; car sa conversion y est indiquée avec une clarté qui ne pouvait souffrir un plus grand développement sans vouloir faire une capucinade... »

Après la philosophie, le sentiment : Claire arrive à Clarens rejoindre sa fille qui se trouvait déjà auprès de Julie. Elle restera au château de Wolmar jusqu'à la fin. La vie champêtre continue ; la célèbre description des vendanges de Clarens nous invite à goûter les travaux salutaires de la campagne et veut nous montrer directement ce qu'a de sain, de joyeux, cette activité en plein air.

Milord Édouard arrive à son tour, puis repart, emmenant Saint-Preux en Italie ; le jeune homme est réveillé par des songes lugubres qui lui représentent Julie morte ; cependant, correspondance entre Julie et Claire, devenue veuve, entre temps ; Julie veut

démontrer à sa cousine qu'elle croit éprouver de l'amitié à l'égard de Saint-Preux, mais qu'en réalité, elle l'aime. Distinctions subtiles, mais intéressantes, capitales en tout cas pour Rousseau. Celui-ci n'a-t-il pas connu maintes fois cette amitié amoureuse ? Cet état incertain, où derrière le voile d'une paisible amitié se cache une passion qui n'ose ou ne veut se déclarer, n'a-t-il pas été celui de Rousseau devant tant de femmes dont l'intimité lui était si précieuse qu'il craignait de la perdre en découvrant son amour ? Et pour conserver ses relations avec M^{me} d'Houdetot, n'a-t-il pas jeté en hâte le masque d'une platonique et vertueuse amitié sur le visage encore brûlant de sa passion ?

Saint-Preux refuse d'épouser Claire, malgré une lettre de Julie, la première depuis son mariage. Lettre fort belle et fort émouvante. Julie a tout pour se plaire à la vie ; cependant elle n'est pas heureuse. Avant Chateaubriand, on ne trouve nulle part mieux exprimé ce « dégoût du bien-être » qui s'empare de Julie. Rousseau avait-il lui-même éprouvé ce sentiment ? On n'en trouve pas trace dans ses œuvres autobiographiques. Sa vie n'a jamais été assez longtemps stable et organisée au sein du bien-être matériel ou moral, pour qu'il en ait pu éprouver du dégoût. Ce dégoût conduit Julie vers une plus intense et fréquente adoration de Dieu, cette « source du sentiment et de l'être » qui peut seule apaiser sa soif d'infini.

Mais, brusquement, on apprend à Saint-Preux que Julie, qui s'est jetée à l'eau pour sauver un de ses enfants tombé dans le lac, est restée gravement

malade à la suite de sa demi-noyade. Une longue lettre de M. de Wolmar annonce la mort de Julie et raconte ses derniers moments. Surtout elle transmet à Saint-Preux la profession de foi de Julie.

Dans l'édition du roman publiée à Paris en contrefaçon, mais en contrefaçon autorisée et surveillée, la censure n'a pas laissé intacte la profession de foi de Julie. Nullement catholique, puisqu'elle ne tient aucun compte des sacrements, elle n'est cependant pas calviniste. Ici encore, au point de vue religieux comme au point de vue sentimental, Julie, c'est Jean-Jacques, comme le Vicaire Savoyard est Rousseau.

Julie fait donc une longue récapitulation de sa propre vie et expose sa foi en la Providence, en développant l'optimisme philosophique que Rousseau venait de soutenir contre Voltaire à propos du *Poème sur le désastre de Lisbonne*, et auquel Voltaire allait répondre par *Candide* (1759). Toutes ces discussions qui remplissent la sixième partie du roman paraissent des hors-d'œuvre bien inutiles ; mais elles sont dans le courant même de la pensée de Rousseau quand il l'écrivait. C'est dans ces digressions qu'il a mis l'essentiel de sa pensée, à peine adaptée aux exigences de l'intrigue.

*
* *

Les amours de Milord Edouard Bomston forment comme une septième partie de la *Nouvelle Héloïse*, quoique le récit ne se fasse pas sous forme de lettres, et que le seul personnage commun à la *Nouvelle Héloïse* et aux *Amours* soit Milord Édouard Bomston.

Ce récit est resté inédit du vivant de Rousseau. Pourtant Duclos, à qui Rousseau communiquait les bonnes feuilles du roman, lui conseille en novembre 1760 de l'y introduire ; d'ailleurs il ne l'avait pas lu, mais les allusions qu'on fait à ces aventures dans le cours du roman lui faisaient juger nécessaire « l'addition de l'histoire d'Édouard ».

Voici ce qu'en dit Rousseau, au livre VIII des *Confessions* :

A propos de cet exemplaire manuscrit de l'*Héloïse* que voulut avoir M^{me} de Luxembourg, je dois dire ici ce que j'imaginai pour lui donner quelque avantage marqué qui le distinguât de tout autre. J'avais écrit à part les aventures de lord Édouard, et j'avais balancé longtemps à les insérer, soit en entier, soit par extrait, dans cet ouvrage, où elles me paraissaient manquer. Je me déterminai enfin à les retrancher tout à fait, parce que, n'étant pas du ton de tout le reste, elles en auraient gâté la touchante simplicité. J'eus une autre raison bien plus forte, quand je connus M^{me} de Luxembourg ; c'est qu'il y avait dans ces aventures une marquise romaine d'un caractère très odieux, dont quelques traits, sans lui être applicables, auraient pu lui être appliqués par ceux qui ne la connaissaient que de réputation. Je me félicitai donc beaucoup du parti que j'avais pris, et m'y conformai. Mais dans l'ardent désir d'enrichir son exemplaire de quelque chose qui ne fût dans aucun autre, n'allai-je pas songer à ces malheureuses aventures, et former le projet d'en faire l'extrait pour l'y ajouter ? Projet insensé, dont on ne peut expliquer l'extravagance que par l'aveugle fatalité qui m'entraînait à ma perte !

Quos vult perdere, Jupiter dementat.

J'eus la stupidité de faire cet extrait avec bien du soin, bien du travail, et de lui envoyer ce morceau comme la plus belle chose du monde, en la prévenant toutefois, comme il était vrai, que j'avais brûlé l'original, que l'extrait était pour elle seule, et ne serait jamais vu de personne, à moins qu'elle ne le montrât elle-même ; ce qui, loin de lui prouver ma prudence et ma discrétion, comme je croyais faire, n'était que l'avertir du jugement que je portais moi-même sur l'application des traits dont elle aurait pu s'offenser. Mon imbécillité fut telle que je ne doutais pas qu'elle ne fût enchantée de mon procédé. Elle ne me fit pas là-dessus les grands compliments que j'en attendais, et jamais, à ma très grande surprise, elle ne me parla du cahier que je lui avais envoyé. Pour moi, toujours charmé de ma conduite dans cette affaire, ce n'est que longtemps après que je jugeai, sur d'autres indices, de l'effet qu'elle avait produit. »

C'est seulement dans l'édition de Genève de 1780 que les *Amours...* furent imprimés. Le marquis de Girardin avait fait prendre copie du manuscrit offert par Rousseau à M^{me} de Luxembourg. Une note du marquis précise que la copie a été faite sous ses yeux et collationnée par lui avec le plus grand soin. Nous avons conservé cette copie, qui se trouve à la bibliothèque de Neufchâtel. Nous pouvons lui accorder, semble-t-il, autant de crédit qu'au manuscrit même de Rousseau.

Voici ce qu'écrit celui-ci au début de ces *Amours*.

Les bizarres aventures de milord Édouard à Rome étaient trop romanesques pour pouvoir être mêlées avec celles de Julie sans en gêner la touchante simplicité. Je me contenterai donc d'en extraire et abrégé ce qui sert

à l'intelligence de deux ou trois lettres où il en est question. » Rien ne laisse d'ailleurs supposer qu'il y ait eu une rédaction des *Amours* plus complète que celle que nous possédons.

A Rome, Milord Édouard fit la connaissance d'une dame de qualité qui lui inspira une vive passion. Celle-ci ressentit également un amour ardent, mais, craignant les principes austères de l'Anglais, elle se fit passer pour veuve, alors que son mari servait sous l'Empereur. Milord propose le mariage, découvre forcément la tromperie, cesse, sinon toute relation, du moins toute relation coupable avec la marquise, résiste à ses habiles séductions. Celle-ci, ne sachant comment retenir un amant à qui elle ne peut rien accorder, lui fait faire la connaissance d'une courtisane, Laure, pour qui elle prie son amant de réserver ses faveurs. Après avoir hésité longtemps, Milord, « aimant mieux manquer de délicatesse que de vertu », s'en fut voir Laure. Mais, à son grand étonnement, cette Laure lui refuse ce qu'elle a déjà accordé à tant d'autres ; c'est que « la pudeur éteinte était revenue avec l'amour ». Elle aime trop l'Anglais pour lui offrir son corps perdu. Édouard est sensible à tant de délicatesse, lui rend visite souvent, mais ne la touche point. La marquise, à qui il raconte l'étrange évolution de ses sentiments pour Laure, sent naître en elle une jalousie aussi violente que sa passion. Laure, à qui sa vie d'autrefois est devenu intolérable, n'a d'autre ressource que de se jeter dans un couvent. Édouard continue cependant à voir la marquise, et se trouve en butte à la colère du mari, qu'on a averti, pendant que ses relations avec Laure excitent celle des anciens protecteurs de cette fille, furieux de voir sa beauté leur échapper.

Étrange situation ! Étranges surtout les sentiments qui ne cessent de l'attacher à la marquise, qu'il aurait assez de raisons de mépriser et de haïr. Celle-ci de plus

en plus jalouse touche à la folie, mais ne cesse de l'aimer en le faisant attaquer dans la rue. Le résumé de Rousseau ne contient que de très brèves indications sur le caractère de cette femme aigrie, jalouse de ce qu'il y a de beau en son amant, et souffrant des qualités mêmes qui sont la raison de son amour ; mais la situation psychologique est fort intéressante. Édouard, lui, s'est donné comme mission de ramener au bien la marquise aigrie et méchante, et ne cesse pas ses visites. Le marquis meurt ; mais l'empressement même que met sa veuve à profiter de sa liberté indispose contre elle Édouard. « Il passa plusieurs années ainsi partagé entre deux maîtresses ; flottant sans cesse de l'une à l'autre ; souvent voulant renoncer à toutes deux et n'en pouvant quitter aucune ; repoussé par cent raisons, rappelé par mille sentiments... » Mais la marquise se dégrade par ses vices, Laure perfectionne sans cesse son esprit...

C'est la lettre XII de la Cinquième Partie de la Nouvelle Héloïse, qui nous apprend la suite de l'aventure. Saint-Preux a accompagné Édouard à Rome ; il a vu la marquise et, effrayé de ses vices de cœur, il a poussé son ami vers Laure, pensant, en combattant l'affection la plus forte par la plus faible, détourner Édouard des deux femmes. Mais Édouard trouve toujours plus de charmes à Laure et prétend l'épouser. Saint-Preux intervient et fait comprendre à Laure que son amour même pour Édouard doit lui interdire d'accepter le mariage qu'il lui propose et qui le déshonorerait. Elle comprend et prend le voile dans le couvent où elle s'était réfugiée. La marquise venait de mourir. Édouard reste libre.

Le romanesque abonde sans doute, mais la psychologie n'est guère en défaut. Le caractère de la marquise est particulièrement curieux. Celui de Laure est original, car la courtisane relevée par l'amour

n'était pas alors le sujet trop banal qu'il est devenu ; on ne peut guère citer que deux romans où cette situation soit traitée à la même date. Si la marquise offre certains points de ressemblance avec la maréchale de Luxemgourg, comme Rousseau nous le laisse penser, Laure est évidemment un souvenir de la Zuietta qu'il avait connue, peu connue sans doute, à Venise. Malgré l'originalité des peintures et ces quelques souvenirs, ces *Amours* eussent sans doute été déplacés dans la *Nouvelle Héloïse*, dont ils n'ont pas le ton. On comprend qu'un Duclos ait été intéressé par ce qu'en laissait deviner la fin de la *Cinquième Partie* du roman ; mais si ce sommaire que nous a transmis Rousseau avait été développé, c'eût été un roman d'un genre bien différent de la *Nouvelle Héloïse* par les mœurs et les caractères sinon par les passions.

*
* *

Ainsi, nous trouvons dans la *Nouvelle Héloïse* le souvenir constant des préoccupations philosophiques, des sentiments, des épreuves et des rêves de Rousseau pendant les années 1757, 1758, 1759. Tout Rousseau est contenu dans le roman, le bon et le mauvais, le déclamatoire et le sensible, le rhéteur et le passionné, le prêcheur et l'amoureux. Un examen suivi de l'œuvre nous a permis d'en distinguer les trois phases et de comprendre que chaque phase dépend étroitement des événements qui ont affecté successivement Rousseau pendant qu'il écrivait son roman ; que celui-ci commença par être le rêve idyl-

lique et sensuel d'un printemps, puis devint celui d'une vie heureuse fondée sur une situation paradoxale, pour finir par des vues morales et philosophiques sur le secret du bonheur et la religion véritable.

CHAPITRE III

LES MANUSCRITS

Il n'est pas de prosateur qui ait travaillé plus que Rousseau le détail de ses œuvres, qui soit plus incessamment revenu sur son style, qui ait avec plus d'amour rédigé, transcrit, copié et recopié certains ouvrages et parmi les plus longs. Je me suis amusé à faire le total des heures passées par Rousseau à recopier son manuscrit de la *Nouvelle Héloïse* ; ce total est impressionnant. Mais qu'on n'aille pas croire que ce soit pour lui pure besogne de scribe. Si le philosophe tenait à recopier de la musique, ce n'était pas uniquement par goût musical, mais bien parce qu'il prétendait vivre par là indépendant. Tandis que tout en recopiant son roman, Rousseau corrigeait ; autant de copies, autant de textes. L'impression commencée, il copie encore, et sur un manuscrit antérieur à celui qui a servi à l'imprimeur. D'où la complexité infinie du travail pour un éditeur qui voudrait donner de ce roman une édition synthétique aussi complète que celle que M. P.-M. Masson

a donnée de la *Profession de foi du vicaire savoyard*. Aussi personne n'y a-t-il songé, les changements opérés par Rousseau important d'ailleurs peu ici au fond des sentiments ou des idées, tandis que pour un texte comme la *Profession de foi*, chaque variante peut jeter une lumière sur les changements de la pensée de l'auteur.

Nous n'avons point conservé tous les manuscrits. Mais nous savons qu'il y en eut au moins cinq comprenant l'ensemble du roman :

1^o le brouillon, première rédaction d'ensemble, qui suppose en beaucoup d'endroits l'existence d'une rédaction antérieure :

2^o la copie personnelle de Rousseau.

3^o la copie qu'il envoie à Rey, son éditeur à Amsterdam, sa copie personnelle n'étant pas suffisamment nette.

4^o la copie pour M^{me} d'Houdetot.

5^o la copie pour M^{me} de Luxembourg.

De ces manuscrits sont conservés trois états, soit complets, soit fragmentaires :

1^o une partie fort réduite des brouillons ; le peu que nous en avons se trouve dispersé entre la bibliothèque de la Chambre des Députés, qui a recueilli ce que Hérault de Séchelles avait laissé à la bibliothèque de la Convention ; la bibliothèque Victor Cousin, à la Sorbonne ; la bibliothèque de Neuchâtel ; celle de Genève ; le musée J.-J. Rousseau à Genève.

2^o les IV^e, V^e et VI^e parties de la copie personnelle, conservées à la Chambre des Députés ; la III^e partie appartenant à M. Louis Barthou.

3^o la copie pour M^{me} de Luxembourg, à la Chambre des Députés.

De la comparaison des différents manuscrits et de l'édition originale, il résulte qu'on peut classer ces manuscrits ou rédactions différentes dans l'ordre chronologique suivant :

1^o Brouillon.

2^o Copie pour M^{me} d'Houdetot (?)

3^o Copie personnelle.

4^o Copie destinée à l'impression, identique à 3^o.

5^o Copie pour M^{me} de Luxembourg.

6^o Corrections sur la copie 3^o (personnelle) en attendant les épreuves et report sur les épreuves de ces corrections.

C'est ce qui explique que la copie 3^o, quoique faite antérieurement au n^o 4, soit, par ses corrections, le dernier état de la pensée de Rousseau, puisque, à la date où il renvoyait ses épreuves, toutes les autres copies étaient terminées.

La comparaison entre ce que nous avons des brouillons et de la copie personnelle et l'étude des corrections nous instruisent sur la manière dont Rousseau travaillait. L'examen des brouillons est particulièrement instructif. Il nous montre comment l'intrigue du roman progressait dans l'esprit de l'auteur, comment les sentiments de ses personnages se développaient, comment l'œuvre s'est grossie et pour ainsi dire épanouie.

La méthode est diamétralement opposée à celle de Racine. On raconte que celui-ci rédigeait en prose

ses tragédies, fixant ainsi la moindre réplique et *prévoyant* jusqu'au moindre détail des réactions sentimentales. Rien de tel pour Rousseau. Les personnages semblent vivre d'une vie indépendante de sa pensée, s'imposer à lui et le mener où ils veulent, où veut leur passion. Quand il rédige une lettre, il entend en même temps la réponse, et il note d'avance au verso du feuillet précédent telle phrase, tel cri, telle situation. Lent à écrire, il a l'imagination prompte et il place d'avance des jalons ; mais au moment où il pourrait utiliser ces phrases écrites d'avance, la situation a changé et il ne peut s'en servir.

Quand il relit, il semble se griser de son propre texte et le trouver trop faible dans l'expression ; il accentue toujours le mouvement de la passion et complète la description des sentiments. Débarrassé, à la seconde lecture, du travail de rédaction, il voit mille choses à dire qu'il n'avait pas vues d'abord, et il ajoute presque toujours, sans guère retrancher.

Pour les passages qui exposent des idées ou analysent des sentiments plutôt qu'ils ne crient la passion, Rousseau, à la revision, trouve de nouveaux arguments, précise la dialectique, crée même quelquefois la discussion d'abord éludée, raffine sur l'analyse sentimentale, se fait plus ingénieux à motiver les actes des personnages.

L'ensemble donne à certaines pages de son brouillon un aspect infiniment complexe. On reconnaît aux encre et aux écritures une série de revisions successives ; presque toujours la correction vise l'harmonie et la musique de la phrase, son rythme ou sa valeur émotive, plutôt qu'elle ne cherche une

plus grande précision dans la valeur descriptive ou rationnelle.

Il a corrigé pendant près de quatre ans avant que le livre ne paraisse ; mais il n'a pas considéré sa tâche comme terminée une fois l'ouvrage imprimé ; d'édition en édition il a révisé, revenant parfois à des formules abandonnées, jamais satisfait, l'oreille toujours tendue au rythme de ses phrases, à la recherche de cette musique mystérieuse, qui, sans qu'ils s'en aperçussent, enchantait les lecteurs autant que les situations, les caractères, les passions ou l'amour de la vertu.

CHAPITRE IV

LA PUBLICATION

L'étude de la publication de la *Nouvelle Héloïse* offre un exemple frappant de ce que pouvaient être au XVIII^e siècle les relations si complexes entre auteurs, éditeurs, contrefacteurs et gouvernement. Grâce en effet aux lettres de Rey et de Malesherbes, directeur de la librairie, adressées à Rousseau, nous pouvons suivre de très près la marche de la publication. Sans doute plusieurs ouvrages ont-ils dû à cette époque donner lieu à d'aussi subtiles tractations ; il n'en est aucun à coup sûr sur lequel nous soyons renseignés avec autant de précision que sur la *Nouvelle Héloïse*, la monumentale édition de la *Correspondance* de Rousseau donnée par MM. Th. Dufour, et P.-P. Plan nous donnant à cet égard tous les documents voulus.

Les relations entre Rousseau et Marc-Michel Rey, libraire à Amsterdam, commencèrent à la fin de 1754 à l'occasion du *Discours sur l'Inégalité*, que celui-ci édita. En 1758, Rey vint à Montmorency

voir Rousseau, qui lui lut quelques morceaux de sa *Nouvelle Héloïse*. A peu près à la même époque, il écrit à M^{me} d'Houdetot (13 février 1758) en lui envoyant une partie de la copie qu'il fait pour elle de son roman : « Mon dessein est d'achever cet ouvrage et de l'achever pour vous seule ; car quand même les quatre parties faites verraient le jour, la cinquième, que je vous destine, ne le verra jamais. »

Le 13 septembre 1758, il écrit à Rey : « Au reste, l'ouvrage dont je vous ai lu quelques morceaux est entièrement achevé, il est en six parties, et si vous aimiez mieux commencer par celui-là, cela dépendra de vous »

Le 20 du même mois, Rey se déclare prêt à éditer soit des œuvres complètes, soit « le manuscrit que vous avez de prêt. » Et il propose de commencer en février prochain (1759) par les deux premières parties de cet ouvrage.

Le 24 octobre, Rousseau reprend le même sujet : « Que si vous aimiez mieux commencer par l'ouvrage dont vous avez vu quelque chose (*la Nouvelle Héloïse*), je l'aimerais mieux aussi. Il est fini, et contient six parties dont la première est la plus grande et la dernière la plus petite.

Voici mes conditions... Le prix des lettres est déjà fait à quinze louis chaque partie, ce qui fait quatre-vingt-dix louis. »

Rey a dû écrire qu'il acceptait ces conditions. La lettre s'est-elle perdue ? Rousseau n'a pas répondu. Rey s'en étonne le 19 février 1759 : voilà près de quatre mois qu'il a écrit ! Il réclame l'envoi des deux premières parties du roman, promettant de payer

en mars « 30 louis neufs », prix convenu ; il compte sur les deux suivantes pour juin ou juillet, et sur les deux dernières pour la fin de l'année. Le 27, à la suite d'une saute d'humeur de Rousseau, comme il arrive fréquemment, Rey a reçu une lettre qui le trouble et l'inquiète. « J'espère cependant, écrit-il, que vous avez encore assez d'amitié pour ne point me... refuser » d'éditer la *Nouvelle Héloïse*.

La cause du silence de Rousseau avait été la publication de la *Lettre à d'Alembert* ; bien des lecteurs lui avaient écrit ; il avait répondu. *Julie* était un peu oubliée. Elle va maintenant passer au premier plan.

Le 14 mars 1759, il écrit à Rey pour lui signifier son accord au sujet du roman ; il compte lui envoyer copie de la 1^{re} partie fin avril, et les autres parties chacun des mois suivants. « L'ouvrage sera imprimé sur beau papier, avec le plus grand soin... » Les feuilles ne seront tirées qu'après réception des épreuves corrigées. « On suivra exactement mon manuscrit, l'orthographe, la ponctuation, même les fautes, sans se mêler d'y rien corriger ». Car les expériences précédentes rendent Rousseau prudent et l'ont averti de se défier de la hâte de l'éditeur et du sans-gêne des correcteurs. L'ouvrage devra paraître en un tout, et non par parties, « attendu que les premières parties sont faibles et mauvaises, et qu'il n'y a que les dernières qui puissent les faire valoir ».

Le 23, Rey accepte.

Vers la même date, on voit, par une lettre de Rousseau à Coindet, que Rousseau lui a remis un manuscrit contenant le sujet de douze estampes destinées à illustrer

son roman. Coindet doit proposer ces sujets à Boucher. L'affaire n'eut d'ailleurs pas de suite, et c'est Gravelot qui fit les planches.

Le 18 avril, Rey a reçu la première partie de la *Julie*, et il demande des instructions complémentaires pour l'imprimeur. Le 2 mai, Rousseau envoie la seconde partie, et Rey l'a reçue le 14. Il promet à Rousseau de lui envoyer son dû. Mais le 1^{er} juin, Rousseau, n'ayant rien reçu, demande à Rey de lui renvoyer son manuscrit. Celui-ci proteste le 11 et réclame encore des instructions sans lesquelles il ne peut commencer ; on lui répond le 21 qu'on est d'accord. Mais, n'ayant rien reçu le 6 août, Rousseau réclame encore son manuscrit. Le 13, Rey lui répond que les paiements commencés de 400 livres par partie vont se poursuivre régulièrement. Le 5 septembre, Rousseau envoie la 3^e partie, et annonce le 7 que la copie de la 4^e est prête. Il n'a d'ailleurs encore reçu aucune épreuve. Le 13 octobre, Rey attribue ce retard à la maladie de son maître imprimeur et à la fonte de nouveaux caractères. Le 20, Rousseau envoie la 4^e partie et avertit que le public va se lasser d'attendre. Le 27, Rey promet de commencer l'impression dans deux ou trois mois. Le 15 décembre, en envoyant la cinquième partie, Rousseau élève une protestation platonique contre un tel retard et aborde l'épineuse question de l'envoi des épreuves. Il propose, pour éviter des frais de poste très élevés et des indiscretions, la pratique suivante :

1. Faire de petits paquets d'une feuille chacun, ne portant aucun signe extérieur.
2. Les entourer d'un fil cacheté qui les rende inviolables.

3. Mettre le tout dans une enveloppe.

4. Adresser l'enveloppe alternativement, en variant le cachet et l'écriture du suscripteur, à Monsieur de Chenonceaux, fermier général, et à M. Coindet, secrétaire de M. le garde des Sceaux.

Ces intermédiaires, prévenus, feront ensuite passer à Rousseau le contenu des enveloppes. Sans doute la peur qui commence à naître en Rousseau, dès cette année 1759, d'ennemis acharnés à le perdre et désireux de surprendre ses ouvrages avant leur apparition pour les ridiculiser ou les mieux calomnier est un peu cause de ces précautions de conspirateur ; cependant n'étaient-elles pas nécessaires à qui voulait à la fois ne pas payer des ports exorbitants et être à peu près sûr du secret ?

Le 24 décembre, Rey a reçu la 5^e partie ; il propose d'adresser les épreuves à Malesherbes, qui a la gratuité du port et qui pourra ainsi lire le livre au fur et à mesure. Enfin, le 18 janvier 1760, la dernière partie est envoyée.

Le 28 février, Rey envoie un échantillon des caractères, mais... le papier n'est pas là et la guerre prend les meilleurs ouvriers. Heureusement, le 6 mars Rousseau apprend que M. de Malesherbes veut bien servir d'intermédiaire entre l'éditeur et l'auteur ; il donne enfin les instructions que Rey attend et propose dès maintenant des changements à effectuer dans la première partie.

Enfin, le 3 avril 1760, soit un an et demi après la conclusion des pourparlers, la première épreuve arrive.

Nous ne suivrons pas l'échange de correspondance entre Rousseau et son éditeur pendant toute la durée

du travail de la correction des épreuves, quoique nous soyons renseignés avec minutie. L'impatient et nerveux Rousseau proteste souvent contre un retard inadmissible dans l'envoi des épreuves. Rey, plus flegmatique, laisse entendre que Rousseau n'est pas toujours un modèle d'exactitude dans l'expédition des siennes.

Entre temps plusieurs questions se posent. Le titre, d'abord ; le premier auquel Rousseau avait pensé et qu'il avait mis en tête de sa copie était : *Julie ou la moderne Héloïse*. En juin 1760, il adopte définitivement l'autre.

La devise ensuite ; Rey ne cesse d'insister pour que celle que Rousseau avait mise à son premier *Discours* et qui figura ensuite sur d'autres œuvres, sur son cachet, fréquemment en tête de ses lettres, *Vitam impendere vero*, figurât aussi à la tête du roman. Rousseau proteste, ne voulant pas ajouter à l'italien de l'épigraphe le latin d'une devise, et trouvant fort déplacée cette devise philosophique en tête du complaisant récit des malheurs de Julie.

Les vignettes enfin ; Rey eut trouvé qu'elles auraient ajouté du charme aux titres ; Rousseau n'est pas de cet avis, et on le conçoit ; mais il doit beaucoup insister pour y faire renoncer l'éditeur.

Un ouvrage de cette importance ne pouvait être mis en vente sans être préalablement présenté au public au moyen d'un prospectus alléchant. Rey envoie le sien fin 1760. Il annonçait :

« *La Nouvelle-Héloïse ou Lettres de deux Amants, Habitans d'une petite ville au pied des Alpes*, recueillies et publiées par J.-J. Rousseau, 6 vol. grand in-douze, 1761, à Amsterdam, chez Marc-Michel Rey à L. 7... 10 de

Hollande. » Suit une brève analyse avec le nom des personnages. Enfin : « Ce précis peut suffire pour ceux qui veulent lire ce recueil dans le seul dessein de s'amuser. Quant à ceux qui y chercheront quelque chose de plus solide, on les avertit qu'ils y trouveront une foule de réflexions intéressantes amenées par les différentes situations des personnes qui écrivent ces Lettres. »

Pour un éditeur moderne, le travail serait à peu près fini. Pour un éditeur du XVIII^e siècle, surtout un éditeur non français, il ne fait guère que commencer.

Rey avait tiré à quatre mille exemplaires ; les caractères étaient neufs, le papier assez beau, le transport en France coûtait cher ; le prix du volume ne pouvait en conséquence qu'être assez élevé. Comme étranger, Rey ne pouvait être protégé par aucun privilège ; en conséquence, aussitôt en possession d'un texte, n'importe quel éditeur parisien pourrait le faire imprimer à la hâte sur papier à chandelles et le faire débiter à bas prix, gênant ainsi considérablement, empêchant peut-être le débit de l'édition étrangère. La pratique était si courante, si évidemment prévisible, qu'aucun éditeur étranger ne tentait de débiter un livre en France sans essayer d'y parer. Quels moyens avait Rey pour cela ?

Il pouvait transformer le contrefacteur possible en revendeur, et l'intéresser à la vente de son édition étrangère en lui en cédant une partie avec une remise importante sur le prix qui serait pratiqué pour le public. Encore faut-il que le directeur de la librairie, M. de Malesherbes, autorise l'entrée de l'ouvrage en France. Le 6 octobre 1760, Rey a déjà demandé cette autorisation depuis six semaines, mais n'a pas encore reçu de

réponse ; il s'inquiète ; néanmoins, ne supposant guère qu'on dût la lui refuser, étant donné les services que Malesherbes a déjà rendus à Rousseau, il est entré en pourparlers avec Robin, libraire à Paris, au Palais. Il doit lui fournir 2.000 exemplaires, soit la moitié de son tirage, au prix de 8 livres. Robin lui-même doit pouvoir vendre l'ouvrage 14 ou 16 livres aux clients et 12 aux libraires ; on voit par là tout l'intérêt qu'il aurait à vendre l'édition d'Amsterdam qui lui procurerait un bénéfice net de 4 ou 6 livres par exemplaire vendu. D'ailleurs l'affaire est si avantageuse que plusieurs libraires se mettent sur les rangs.

Cependant un arrangement de ce genre ne fait que retarder un peu la contrefaçon ; si ce n'est Robin, ce sera Duchesne, ou Guérin, qui la fera. Rousseau, plus soucieux des intérêts de son éditeur que des siens propres, bien loin de négocier avec quelque libraire parisien une autorisation d'édition dont il pourrait vendre le droit tacite un bon prix, écrit à M. de Malesherbes pour le prier d'interdire la contrefaçon. Celui-ci répond le 29 octobre 1760 qu'il n'a aucun droit d'empêcher qui que ce soit de contrefaire un ouvrage imprimé à l'étranger. Mais il engage Rousseau à vendre ses droits pour la France, estimant ce bénéfice parfaitement licite. Rousseau n'y consent point.

Le péril est grand pour Rey. Si une contrefaçon autorisée ou non par Rousseau, parvient à se vendre avant les exemplaires de Hollande, ou en même temps, Robin ne pourra pas écouler ses deux mille exemplaires, ni par conséquent payer à Rey les 16.000 livres qu'il lui doit. Rey vient donc à Paris fin décembre 1760, pour essayer d'obtenir de M. de Malesherbes une sorte

de privilège. Il s'en retourne sans avoir rien obtenu.

Tant qu'aucun exemplaire n'avait pu circuler, le danger n'était pas imminent, et on pourrait croire qu'avant l'arrivée des ballots de livres à Paris, il n'en circulait point dans le public. Or les ballots partis d'Amsterdam le 22 décembre par eau, devaient passer par Bruxelles ; mais le froid arrêta la navigation et ils n'arrivèrent à Paris que le 15 janvier environ. Malheureusement Rey avait envoyé à Malesherbes sept exemplaires pour lui présenter l'ouvrage et le remercier de ses bons soins, et Malesherbes ne les garda pas pour lui. Malgré tous les soins que prend Rousseau pour que nul ne voie l'ouvrage avant la mise en vente, les exemplaires de Malesherbes circulent de main en main. Rey lui-même s'est montré un peu trop confiant et lors de son premier voyage à Paris, a prêté le livre à un ami de Rousseau.

Aussi l'inquiétude de l'éditeur augmente-t-elle. Il écrit le 31 décembre 1760, de Paris :

« Si M^r de Malesherbes refuse à Robin le droit de réimprimer cet ouvrage et ne fasse pas faire une défense expresse aux libraires de ne point le réimprimer, je regarde comme certaine la perte réelle de 16.000 l., heureux peut-être si j'en tire un quart. Ce qu'il y a de plus malheureux pour moi dans cette affaire, c'est que, cette somme me manquant, je ne sais où je donnerai de la tête pendant 1761, que j'ai pris des arrangements pour payer, et je serai hors d'état d'acquitter.

Quand tout cela se présente à mon esprit, que je pense à une femme et à des enfants dont le sort est attaché à ma fortune, je ne puis que m'attendrir et tomber dans un découragement total. Puisque le tout

ne dépend que de la volonté de M^r de Malesherbes, vous me feriez plaisir de lui en écrire, et que je ne dois point être la victime des différends qu'il peut y avoir entre lui et tel ou tel libraire. »

Une seule solution reste : puisqu'on ne peut éviter la contrefaçon, il faut y prêter les mains et la rendre en quelque sorte officielle. Rey demande donc à Malesherbes de donner à Robin, si l'on peut dire, le privilège de la contrefaçon. Lui seul aurait le droit de faire une édition française. Malesherbes accepte, malgré sa crainte d'entraver la librairie française, au profit d'un éditeur étranger, parce qu'il y voit un moyen de donner à Rousseau une part des bénéfices provenant de la vente de son livre en France. Robin aura donc le droit d'imprimer une édition à condition qu'il verse à Rousseau cent pistoles.

Malesherbes ayant eu l'initiative de cette édition, veut la protéger. Quand celle d'Amsterdam arrive, il n'a aucun souci d'en aider la vente ; car le produit de cette vente irait à la poche du Hollandais sans profiter en rien à la France ni à Rousseau. Or l'édition étrangère risque de faire une sérieuse concurrence à celle de Robin ; celle-ci, faite à la hâte, à peine corrigée, se présente mal. Malesherbes empêche donc la vente de l'édition Rey jusqu'à ce que celle de Robin soit écoulée, c'est-à-dire jusqu'au début de février, alors que dès le 25 janvier l'édition de Paris était en vente.

La contrefaçon de Robin s'imprime au su de Malesherbes. Le texte en doit donc être approuvé par la censure ; Malesherbes envoie une liste des suppressions à faire, peu de chose d'ailleurs. Rousseau consent et l'éditeur corrige selon ces indications. Mais l'édition

de Robin est pleine de fautes. Rousseau proteste : son texte est défiguré ; sa pensée, trahie. Il hésite à lancer un avertissement au public d'avoir à se défier de cette édition ; finalement il garde le silence.

Édition fautive et édition correcte s'épuisent vite, dès la mi-février Dangirard écrit à Rousseau pour lui demander s'il est vrai qu'il prépare une troisième édition, mais celui-ci répond qu'il n'a entendu parler de rien. En tout cas, le livre se vend bien en Allemagne et en Angleterre ; à Londres, on imprime la seconde édition ; la traduction en anglais sera bientôt prête. Le 1^{er} juin, Rey songe à réimprimer son édition, réimpression contre laquelle Rousseau proteste le 9 août, parce qu'il prévoit qu'il ne pourra la corriger ; c'est pourquoi il envoie, au début de septembre, un exemplaire corrigé de la première édition. Mais les contrefaçons se multiplient, et jusqu'à Hambourg.

Parallèlement aux éditions, l'impression des planches et celle de la nouvelle préface se poursuivent. Planches et préface devaient dans l'idée de Rousseau, être publiées à part. Pour les planches, d'ailleurs, l'éditeur les estimait peu nécessaires, et ne consentit pas à les payer le prix que Rousseau en demandait. Nous avons vu que Coindet s'était chargé de les faire dessiner et graver ; Rousseau s'était complètement déchargé sur son jeune ami de cette partie de l'édition. Le recueil d'estampes parut en mars, avec les sujets de ces estampes rédigés par Rousseau. Il comportait douze gravures, deux pour chaque partie.

Depuis que la publication est en train, Rousseau s'occupe activement des planches ; il fonde sur elles ses plus grandes chances de succès ; il en élabore les

sujets avec plaisir ; il veut les charger de dire au public, sur l'atmosphère qui doit régner dans l'ouvrage, tout ce qu'il estime lui avoir dit d'une manière incomplète. Quand on lui a envoyé les dessins, il les examine comme à la loupe, critiquant les attitudes ou les expressions, demandant plus de naturel ou de simplicité ; il trouve un œil de Julie fâcheusement plus grand que l'autre ; quitte à s'apercevoir ensuite, que c'est plutôt l'autre qui est trop petit ; il remarque que l'heure inscrite à la pendule est peu vraisemblable...

Il avait lui-même, dans ses *sujets d'estampes*, donné une description minutieuse des tableaux. Il ne laisse rien au hasard, presque rien à l'imagination du dessinateur. Voici par exemple la description de la planche 9 : *La matinée à l'anglaise* :

Un salon : sept figures. Au fond, vers la gauche, une table à thé couverte de trois tasses, la théière, le pot à sucre, etc... Autour de la table, sont, dans le fond et en face, M. de Wolmar (pour chaque personnage, Rousseau avait déjà dessiné un portrait général), à sa droite en tournant, l'Ami tenant la gazette ; en sorte que l'un et l'autre voient tout ce qui se passe dans la chambre.

A droite aussi dans le fond, Madame de Wolmar assise, tenant de la broderie ; sa femme de chambre assise à côté d'elle, et faisant de la dentelle ; son oreiller est appuyé sur une chaise plus petite. Cette femme de chambre, la même dont il est parlé ci-après, Planche onzième, est plus jeune que celle de la Planche sixième.

Sur le devant, à sept ou huit pas des uns et des autres, est une autre petite table couverte d'un livre d'Estampes que parcourent deux petits garçons. L'aîné, tout occupé des figures, les montre au cadet ; mais celui-ci compte

furtivement des jonchets qu'il tient sous la table cachés par un des côtés du livre. Une petite fille de huit ans, leur aînée, s'est levée de la chaise qui est devant la femme de chambre, et s'avance lestement sur la pointe des pieds vers les deux garçons. Elle parle d'un petit ton d'autorité en montrant de loin la figure du livre, et tenant un ouvrage à l'aiguille de l'autre main.

Madame de Wolmar doit paraître avoir suspendu son travail pour contempler le manège des enfants : les hommes ont de même suspendu leur lecture pour contempler à la fois Madame de Wolmar et les trois enfants. La femme de chambre est à son ouvrage.

Un air fort occupé dans les enfants ; un air de contemplation rêveuse et douce dans les trois spectateurs. La mère surtout doit paraître dans une extase délicieuse.

Voici maintenant la critique qu'il adresse à son ami Coindet, qui lui sert d'intermédiaire avec les artistes :

Saint-Preux a le dos trop tourné vers les enfants, ce qui fait qu'il ne peut les regarder sans tourner la tête : son siège fait un angle aigu avec celui de M. de Wolmar, au lieu qu'il doit faire équerre comme fait celui de la Fanchon du côté opposé. Il importe que tous les spectateurs paraissent dans une attitude stable, et comme en contemplation.

Celui des deux garçons qui montre les images à l'autre doit être en culottes et me paraît devoir être celui qui est en face du spectateur. Au moyen de quoi le livre doit être ouvert en sens inverse, en sorte que le petit bonhomme en jaquette tienne les jonchets sous la partie de la couverture qui est relevée de son côté, et l'autre est à plat. Il résultera de là encore un autre avantage, c'est que la petite fille verra bien mieux dans le livre... (Décembre 1760)

D'une manière générale : « Je trouve, écrit-il encore, que Julie et Claire ont le sein trop plat. Les Suissesses ne l'ont pas ainsi. Probablement M. Coindet n'ignore pas que les femmes de notre pays ont plus de tétons que les Parisiennes. »

Plusieurs des corrections qu'il indiquait ont été faites ; d'autres non, soit que le dessinateur ne les eût pas jugées nécessaires, soit qu'elles eussent entraîné la nécessité de refaire toute la planche.

C'est donc avec amour que Rousseau s'est occupé de ses planches.

Nous avons vu que dès 1759, il chargeait Coindet de faire dessiner douze planches par Boucher, mais que l'on ne put s'entendre avec ce peintre ; on s'adressa à Gravelot, qui accepta. Les estampes achevées furent cédées pour 150 louis à Duchesne, qui les mit en vente accompagnées des *Sujets*. Mais elles furent contrefaites par Rey, qui en orna une réédition de *La Nouvelle Héloïse*,

Nous ne suivrons pas plus loin l'examen détaillé des éditions. Nous avons vu le texte lancé dans le public ; nous avons assisté aux difficultés qui entourent alors toute édition en l'absence de droit international en matière de librairie ; quittons maintenant le côté de l'auteur et de l'éditeur, pour passer du côté du public. Sans nous soucier du détail des éditions qui se succèdent et des changements, peu importants en somme, qu'elles apportent, essayons de préciser les réactions de la critique et du public.

CHAPITRE V

L'ACCUEIL DE LA CRITIQUE ET DES GENS DE LETTRES

La critique fut sévère pour la *Nouvelle Héloïse*. Rousseau, personnellement brouillé avec les philosophes au moment où cette brouille pouvait passer pour un abandon de poste devant l'ennemi, puisqu'elle coïncide avec les plus graves attaques que le parti philosophique ait subies, ne devait s'attendre qu'à des injures de leur part. En fait, elles ne lui manquèrent pas. Ce rêve idyllique et trouble pouvait enchanter en secret bien des cœurs ; mais l'œuvre était trop complexe, trop indépendante de toute doctrine, et en même temps trop pleine d'idées pour rencontrer l'approbation d'un parti littéraire ou seulement l'indifférence de la critique.

Parmi les jugements que nous allons citer ou résumer, tous ne sont pas formulés par des critiques de métier pour une publication périodique, mais tous s'adressent au public et prétendent juger l'ouvrage.

Nous verrons ensuite l'accueil de la foule anonyme, ou du moins l'écho des impressions ressenties à la

lecture du roman par des gens qui ne prétendent pas juger l'ouvrage devant le public mais qui veulent simplement crier leur admiration ou leur ennui.

*
* *

Le *Journal encyclopédique* publie, dans son numéro de février 1761, l'entreilet suivant :

Du jargon, des portraits, une intrigue et quelques situations touchantes, voilà, à peu de choses près, ce qui fait le fonds des romans ordinaires ; mais instruire, plaire, toucher, ajouter de la science au style des *Lettres Portugaises*, de la vérité aux plaisanteries d'Usbeck et de la douceur au ton des moralistes, voilà ce qu'il n'appartient de tenter qu'à un homme de génie... Les cœurs corrompus qui ne veulent que des romans, les âmes communes pour lesquelles l'amour n'est qu'une faiblesse, tous ceux qui ne croient enfin ni au sentiment ni à la vertu ne s'amuseront point à la lecture de ces *Lettres*.

Cet ouvrage n'est pas fait pour réussir médiocrement. On y retrouve ce style véhément qui caractérise les autres ouvrages de cet Écrivain. Celui qui après avoir lu ces lettres, ne se sentirait pas porté à devenir meilleur, donnerait bien mauvaise opinion de son cœur. Honneur ! Vertu ! Bonheur ! voilà sur quoi roulent toutes ces lettres. Gens du monde, ne les lisez pas ; elles ne seront qu'un roman pour vous. Si pour convaincre, il faut être persuadé de ce qu'on dit, si un Écrivain Philosophe se peint ordinairement dans ses écrits, quel homme que M. Rousseau !

Le mois d'après, nouvel entreilet moins élogieux :

Tout dans ce roman sort des lois ordinaires, et choque la vraisemblance. ...Il y a dans cet ouvrage des longueurs, des répétitions, quelquefois même des choses peu liées... Mais tous ces défauts, quoique considérables, sont bien rachetés par des beautés de détail, l'intérêt, les moralités, la variété des tableaux, le style en général.

En avril 1761, le *Mercur de France* résume en vingt pages le contenu des trois premiers volumes et annonce ce qui fera le sujet des suivants.

Le premier article important, la première étude approfondie du roman se trouve dans la *Correspondance littéraire* de Grimm, à la date du 1^{er} février 1761.

Le parti des philosophes trouvait là une occasion de se venger publiquement de Rousseau. Grimm, leur porte-parole en l'occasion, ne la laissa pas échapper. Remarquons cependant que, pour être d'un parti pris évident, l'attaque est moins rude et moins violente qu'on eût pu s'y attendre. Tout n'est pas faux dans cette critique et, si les beautés de l'œuvre y sont systématiquement négligées, certains défauts qui y sont relevés ne peuvent être niés. Grimm n'a-t-il pas d'ailleurs protesté contre la satire dégradante de Voltaire?

Voici l'essentiel de cet article fort abondant : Rousseau est un sophiste, et ce mot l'explique tout entier.

En quittant son genre, on ne quitte pas son naturel ; aussi trouverez-vous dans la *Nouvelle Héloïse* l'amour du paradoxe avec le fiel et le chagrin dont son auteur est obsédé. Tout le monde peut s'apercevoir de l'absurdité de la fable, du défaut du plan et de la pauvreté de l'exécution.

L'ouvrage manque essentiellement de génie et de goût ; les personnages manquent d'élévation : ils sont tristes et chagrins au milieu du bonheur. Julie est inconvenante quand elle parle à son amant des inconvénients de la solitude.

Une seule chose sublime : le rêve de Julie. Mais Rousseau a gâté l'endroit, comme il gâte tout, en faisant raconter la vérité par Claire. « Il ne fallait pas non plus que l'amant vînt uniquement pour s'inoculer la petite vérole en léchant la main de sa maîtresse. »

Peu satisfait du passage du dîner qui suit la mort de Julie, Grimm le refait, lui, avec *génie*.

En somme l'article est un « éreintement ». Cependant, Grimm n'en critique pas moins violemment les *Lettres* de Voltaire dont on lira plus loin un extrait ; il leur reproche : « Une platitude indigne... des personnalités odieuses. » La meilleure critique lui semble, ajoute-t-il plaisamment, avoir été faite par un procureur du Châtelet : voyant sa femme fort engouée du roman, il lui dit avec humeur : « Ne m'en parlez de votre vie : un précepteur qui séduit une écolière, c'est un cas pendable ; la loi y est formelle ; paragraphe : « Si un maître de danse... »

Les reproches de Grimm sont donc les suivants : manque de génie, ou de sublime, et de goût ; donc platitude et inconvenances ; contradictions entre les paroles et les actes, invraisemblance, paradoxe perpétuel. Ce seront toujours ces mêmes reproches que nous rencontrerons, mais l'un appuiera plus sur le défaut moral, l'autre sur l'imperfection technique.

Déjà, dans l'article de Grimm, la vengeance personnelle se laisse trop voir. Elle devait apparaître en pleine

lumière lorsque Voltaire dit son mot à propos du roman.

Comme Grimm, il saisit en toute hâte l'occasion d'écraser celui qui, de plus en plus, tentait de devenir son rival. La *Lettre à d'Alembert* avait ouvert les hostilités entre Rousseau et lui ; aux lettres mielleuses ou ironiques, aux entremises intéressées d'amis communs avait succédé l'attaque brusque et la défense âpre. Aussitôt le livre paru, Voltaire va l'accabler, avec un parti pris évident et une verve parfois si grossière que même ses admirateurs s'en montrèrent surpris ou choqués.

Dans ses œuvres, dans sa correspondance, les allusions à la *Nouvelle Héloïse* sont fréquentes ; nous n'en donnerons point le détail, parce que ces différentes critiques se trouvent réunies dans le pamphlet intitulé *Lettres sur la Nouvelle Héloïse ou Aloïsia de Jean-Jacques Rousseau, citoyen de Genève*.

Cet opuscule parut dès la fin de février 1761, sous le nom du marquis de Ximénès ; celui-ci avoua, au début du XIX^e siècle, à Beuchot, qu'il n'était pas l'auteur de ce pamphlet, et qu'il n'avait fait que signer la prose de Voltaire ; personne, dès 1761, d'ailleurs, n'avait été trompé par la signature.

Ces quatre lettres sont fort violentes ; les trois premières seules critiquent le roman, la quatrième, la plus vulgaire de ton et déplaisante dans la plaisanterie, raconte comment Jean-Jacques reçut un jour une volée de coups d'archets administrée par les musiciens de l'Opéra, défenseurs de la musique française.

Voltaire a d'abord relevé les audaces du style. Tout ce qui, précisément, nous paraît avoir donné de l'originalité ou de la force au style est à ses yeux le comble du

charabia, de l'impropriété, du bouffon. Même en faisant effort pour retrouver l'oreille du XVIII^e siècle, nous ne pouvons guère être choqués par : « Une pitié tendre à tous les maux d'autrui... », si même nous concevons que les « baisers âcres » de Julie aient pu froisser le goût de Voltaire. Il veut faire passer Rousseau pour un écrivain prétentieux et barbare, Suisse ignare égaré dans les salons de Paris.

Le style jugé sur quelques extraits habilement mis en valeur, Voltaire-Ximénès en vient à l'intrigue, dont l'in vraisemblance le fait s'esclaffer, ainsi qu'aux caractères et aux passions, dont il stigmatise d'une plume vengeresse la grossièreté ridicule et la tartufferie nauséabonde. Mais on ne résume pas du Voltaire, même du plus mauvais, et c'est bien là le plus mauvais Voltaire ; on le cite. Voici donc un extrait de la seconde lettre, qui présente des reproches faits bien souvent ailleurs par Voltaire, et qui montre jusqu'où l'insulte pouvait aller dans les discussions « littéraires ». Je ne puis résister au désir de faire les lecteurs juges de ce chef-d'œuvre de méchanceté.

... Jean-Jacques s'est mis à inventer cette ancienne histoire (*celle d'Héloïse et d'Abélard*) sous d'autres noms ; mais fâché qu'un homme aussi bien fait, et d'une figure aussi agréable qu'on nous peint Abélard, eût perdu dans le cours de ses amours le principal mérite de sa figure, il a retranché de son roman cette particularité de l'histoire : et comme il est aussi grand, aussi noblement fait qu'Abélard ; comme il est, ainsi que lui, l'objet des soupirs de toutes les dames de Paris, il s'est fait le héros de son roman. Ce sont les aventures et les opinions de Jean-Jacques qu'on lit dans la *Nouvelle Héloïse*...

Pour ennoblir les personnages et le lieu de la scène, Jean-Jacques à choisi pour son théâtre un petit pays sujet d'un canton suisse. Le principal personnage est une espèce de valet suisse, qui a un peu étudié et qui enseigne ce qu'il sait à une *Julie, fille d'un baron du pays de Vaud*. Vous savez qu'il n'y a rien de plus grand que ces barons. Le petit valet, philosophe suisse, débite à Julie son écolière la morale d'Épictète, et lui parle d'amour. Julie, en présence de sa cousine Claire, donne à son maître un baiser très long et très âcre dont il se plaint beaucoup, et le lendemain le maître fait un enfant à l'écolière. Les dames pourraient croire que c'est là la conclusion du roman : mais voici, Monsieur, par quelle intrigue délicate, par quels événements merveilleux ce roman philosophique dure encore cinq tomes entiers après la conclusion...

Et Voltaire va nous raconter à sa façon l'intrigue du roman, chaque événement étant tourné en ridicule et l'invraisemblance des faits et des caractères soulignée par la feinte naïveté du récit. En voici un exemple. Voltaire raconte les lettres LXII à LXV de la première partie.

Milord... courut sur-le-champ chez M. le baron du pays de Vaud, à qui il avait demandé sa fille en mariage, *et la lui demanda pour le précepteur Jean-Jacques*. Le baron fut assez malavisé et assez impudent pour dire qu'on se moquait de lui, et que Jean-Jacques, quelque grand philosophe qu'il pût être, et quoiqu'il eût un père excellent garçon horloger, qui avait porté un mois le mousquet, n'était point pourtant fait pour épouser la fille d'un baron. Milord trouva la réponse du père très ridicule, et lui soutint qu'il n'y avait point de baron en Suisse qui ne dût être très honoré de donner sa fille à un philosophe ; qu'il savait bien que Jean-Jacques n'était qu'un gueux, mais qu'il lui donnait la moitié de son bien en mariage, attendu qu'une fois, en passant par Genève, il avait entendu parler ce grand homme *sur l'égalité des*

conditions, et prouver démonstrativement qu'un garçon horloger qui sait lire et écrire est parfaitement égal aux grands d'Espagne, aux maréchaux de France, aux ducs et pairs d'Angleterre, aux princes de l'Empire, et aux syndics de Genève.

Le baron du pays de Vaud s'échauffa furieusement à ce discours ; et, sans un tiers, ils allaient se battre, car milord n'était pas si endurant avec le baron qu'avec les Jean-Jacques...

Puis c'est la dispute grossière du père et de la fille, la gifle paternelle, le « faux-germe », le refus par « Jean-Jacques » de ses gages, et l'acceptation de l'argent que lui offre Julie, la visite aux filles de joie de Paris, le voyage avec l'amiral Anson, qui nous porte à « croire que Jean-Jacques est aujourd'hui un des plus riches marins du canton de Berne que nous ayons à Paris » ; le retour de Saint-Preux, reçu à « bras ouvert » par le « Russe » Wolmar, qui lui dit : « Monsieur, comme vous avez été l'amant de ma femme, je me flatte que vous serez toujours son bon ami, et que vous voudrez bien être le mien : nous vivrons tous trois familièrement en bons Suisses avec nos parents, comme si de rien n'était, et vous pouvez compter que cette petite vie sera le modèle de la philosophie et du bonheur », car ce bon Russe-Suisse aimait à dire « qu'il était très content du tonneau, quoiqu'un autre l'eût percé ; propos, à la vérité, qui ne sent point l'homme élevé à la cour, mais très convenable à la noble simplicité du pays dont il avait, dit-il, adopté les maximes... Toutes ces grandes aventures sont ornées de magnifiques lieux communs sur la vertu. Jamais catin ne prêcha plus, et jamais valet suborneur de filles ne fut plus philosophe... »

Comme on a pu s'en rendre compte, chaque mot porte ; chaque phrase distille son venin ; on ne saurait déployer plus d'habileté dans l'art de ridiculiser ; on ne saurait lancer acide plus mordant à la face d'un adversaire. Toutes les critiques qui vont se faire jour dans les revues ou les pamphlets ne feront que reprendre avec pédantisme et lourdeur celles que Voltaire a exprimées dans ces *Lettres* : invraisemblance de l'intrigue ; mœurs d'autant plus dangereuses qu'elles se parent du nom de vertu ; longueur des développements parasites ; sévérité excessive des jugements d'un Saint-Preux sur Paris ; mélange ridicule d'un familier qui côtoie le grossier et d'un sublime qui frise l'emphase.

Aussi ne passerons-nous point en revue le détail de ces critiques délibérément hostiles. Les arguments sont toujours les mêmes. Celle de Borde mérite cependant une allusion.

Charles Borde publia en mai 1761, dans le *Journal Encyclopédique*, une *Prédiction tirée d'un vieux manuscrit* ; ce morceau ne fut accueilli par le journal qu'avec retouches. En somme, Borde adopte une méthode contraire à celle de Voltaire. Tandis que celui-ci affecte de confondre l'auteur et le héros du roman, et ridiculisant le « valet » Saint-Preux, pense insulter le « philosophe » Jean-Jacques, Borde sépare en Rousseau l'homme de l'auteur. Il ne doute pas de la pureté et de l'honnêteté de Jean-Jacques ; mais il estime que le livre est dangereux par l'habileté même du style et le ton persuasif et touchant que l'auteur a su employer ; il songe aux jeunes esprits qui liront ces aventures et entraînés par l'éloquence ou la chaleur des mots prendront pour vertu l'art d'excuser le vice.

Mais Borde n'avait pas l'autorité de Voltaire ; on le lui fit savoir. Le *Journal Encyclopédique* désavoua son collaborateur et publia, comme contrepoison, la *Contre-prédiction* de Panckoucke. Celui-ci, de Lille, avait envoyé à Rousseau, au début de février 1761, à propos de la *Nouvelle Héloïse*, une lettre non signée, mais si touchante que Rousseau lui répondit par la voix du *Mercury*, en demandant à faire sa connaissance. Le 20 avril, Rousseau écrit à Lenièps qu'il sait qui est son correspondant. Le 25 juin, Pauckoucke fait savoir à Rousseau qu'il l'a défendu dans le *Journal Encyclopédique*... Les deux hommes devaient se lier d'une assez étroite amitié.

Voltaire et Borde n'étaient pas isolés. Tout le parti philosophique aurait pu faire les mêmes critiques. Peu sensibles, en général, au charme d'un style aussi peu « spirituel » et « raisonnable », ils sont plus frappés des défauts évidents de l'œuvre que de ses non moins évidentes beautés. Le seul *tempérament* qui dans la coterie philosophique eût pu trouver des échos en la *Nouvelle Héloïse*, c'est Diderot. Sa longue et étroite amitié avec l'auteur était fondée en partie sur un commun enthousiasme et une égale richesse de cœur. Mais l'influence de Grimm n'avait pas tardé à remplacer celle de Rousseau. Depuis 1758 ils étaient séparés et aussi hostiles l'un à l'autre que peuvent l'être d'anciens intimes. Nous ignorons les réactions de Diderot à la *Julie*. Peut-être les *Lettres à M^{lle} Volland*, dont on nous annonce la prochaine publication vont-elles, dans leurs parties inédites, nous donner quelques renseignements sur ce point.



Le sort, ses idées, sa forte personnalité n'ont cessé, depuis 1750 de mettre Rousseau entre le marteau philosophique et l'enclume bien pensante. Les anciens amis les philosophes ne l'ont pas épargné ; les gens de lettres du parti adverse ne lui furent pas tendres.

L'abbé Iraïlh, dans ses *Querelles littéraires* (1761) est frappé du mélange « des grands défauts et des grandes beautés », et des contradictions entre les paroles et la conduite des personnages : « Ils semblent préconiser le vice, en rendant inutile l'amour de la vertu ». L'auteur est parfois « Platon lui-même dans toute la force de la raison, et dans l'enthousiasme de la vertu ; mais c'est souvent aussi un disciple grossier d'Épicure. »

Fréron, dans l'*Année littéraire* de 1761, reproche à Rousseau l'in vraisemblance des personnages, le peu de faits, le peu de situations, le peu d'intérêt ; trop de hors-d'œuvre. Rien ne se tient ; on pourrait détacher du livre vingt, trente, cinquante pages sans que le sujet en souffrît. Le style : « prolix, emphatique, énigmatique, précieux, ignoble, suivant les passages ». Ces reproches acerbes sont corrigés par la fin de l'article : l'ouvrage « renferme de grandes beautés. L'éloquence du cœur, le ton du sentiment, cette douce mélancolie qui n'est connue que dans la retraite, un goût exquis de la nature physique et morale, un génie mâle et flexible qui sait la contempler dans sa grandeur et la saisir dans ses détails, un pinceau souvent aimable et voluptueux... M. Rousseau écrit souvent avec chaleur ; quelquefois

même son style brûle, si je puis parler ainsi, de la flamme de la passion. »

Le *Mercur de France* attend août 1761, pour juger à fond. Il publie à cette date des *Lettres* qui constatent le succès, remarquent que dès la première lecture, il est impossible de quitter l'ouvrage, débordent enfin d'enthousiasme : « Je ne saurais vous dire encore toute l'impression que m'a faite cet ouvrage. Ce n'est point seulement un livre de philosophie ; ce n'est point l'histoire d'un héroïne de roman, c'est celle du cœur humain, vu sous le plus beau jour, c'est-à-dire au milieu des faiblesses les plus excusables et des vertus les plus réelles... Tout est grandeur et séduction dans *Julie*. » L'auteur des *Lettres* est frappé par la simplicité et la grandeur du roman, enchanté par les simples tableaux de la vie quotidienne. Et même : « On conçoit une nouvelle existence ; on se rapproche de la nature ; on sent renaître dans son cœur l'espoir confortable d'un bonheur plus réel. » Cela tient à ce que Rousseau, au lieu de nous présenter des modèles infailibles, donc peu sympathiques, ne craint pas de nous montrer les chutes d'une âme vertueuse et les efforts que tout être humain doit faire pour rester dans le droit chemin.

Formey, en 1763, juge que peu d'ouvrages conviennent aussi bien que la *Nouvelle Héloïse* à être présentés sous forme d'extraits ; il y a du mauvais et de l'excellent, des longueurs et de grandes beautés ; c'est pourquoi il donne son *Esprit de Julie*.

L'abbé Gauchat, dans le tome XIX de ses *Lettres critiques* ou *Analyse et réfutation de divers écrits modernes contre la religion* (1763) accorde plus de soixante-dix pages au roman de Rousseau. Sans parler des nom-

breuses critiques qu'elle contient au point de vue de la religion, et spécialement à propos du personnage de Wolmar, l'athée honnête homme, sa critique est fort sévère. Dangereux pour les mœurs, indigne de celui qui avait critiqué la comédie, ce roman est spécialement abominable par son imposture : tout est recouvert du voile trompeur de la vertu ; la seconde partie du livre ne rachète pas la première, car les lecteurs attirés par le charme voluptueux du début ne liront même pas les sermons de la fin, et ceux qui se plairont à la fin n'auront pas été contaminés par le début. Pourquoi faire un roman pour instruire ? Si l'auteur voulait réellement conduire au bien ses contemporains, que ne faisait-il un « ouvrage philosophique et chrétien » ?

*
* *

L'opinion des gens de lettres ne s'est pas manifestée seulement par ces études en somme approfondies. Quantité d'hommes de lettres ou d'apprentis écrivains débitèrent contre la *Nouvelle Héloïse* articles ou pamphlets, factums ou chansons, dont il nous est impossible de retrouver l'original, mais dont Mercier nous a conservé le souvenir, parfois même le sujet dans son opuscule « Des écrits publiés à l'occasion de la *Nouvelle Héloïse* », ajouté à l'*Edition des œuvres de Rousseau* de 1788.

Lettre d'un curé à M. Rousseau, Nancy, 1761. Le Curé s'attache à relever les fautes grammaticales pour montrer que l'auteur ne savait pas le français. Rousseau a introduit en France un mauvais livre étranger *bon pour pervertir les Hollandaises...* Il trouve *dégoûtante* la

lettre sur l'inoculation, et, selon lui, l'auteur est en contradiction, parce qu'il a osé imprimer après avoir défendu aux jeunes filles de lire son ouvrage. « C'est, dit-il, comme si l'on sonnait du cor dans la place publique, et qu'on exigeât que chacun fût sourd. »

Lettre d'un militaire à l'auteur... Bruxelles, 1761. Le militaire accuse Saint-Preux de n'être qu'un vil séducteur ; un précepteur n'est d'ailleurs pas si différent d'un laquais qu'on ne puisse le punir pour *vol domestique*. D'ailleurs Rousseau a été laquais, et tout cela, c'est sa propre histoire.

La Nouvelle Héloïse au tombeau, Cologne, 1761. Pourquoi parler du roman, *mort en naissant*. Julie est une *impudique* ; l'histoire est d'ailleurs invraisemblable, car « toute fille qui a un peu d'esprit redemande ses lettres à mesure qu'elle les écrit, surtout lorsqu'elle est chez son père. » D'ailleurs Julie avoue sa gourmandise ; c'est avouer son libertinage, car « ces deux défauts-là sont inséparables. » L'auteur, ajoute le pamphlétaire, n'a jamais su être galant, car « je l'ai vu plusieurs fois sans manchettes. »

Les Amours Suisses du Pont-aux-Choux, Genève, 1762. Rousseau avoue son penchant pour le vin ; il a dû écrire son roman au cabaret. « Toutes les filles suisses sont sages, discrètes et continentes. » L'auteur de la brochure a fait des recherches dans la région de Vevey et n'a pu trouver aucune trace d'une histoire pareille. « C'est déshonorer une nation utile à tous les potentats que d'attribuer à Julie une pareille conduite après la défense de son père. » Jamais en Suisse une femme n'a installé son amant dans la maison de son mari. « Cela

est bon en France ; encore y a-t-il beaucoup de maris qui regimbent. »

Parallèle du Devin du village et de la Nouvelle Héloïse, 1762. Pas plus de style dans le roman, que de musique dans l'opéra. Jean-Jacques perdu à l'orchestre a fait ce roman par désespoir, mais il s'est ruiné dans le cœur des femmes.

Lettre de M^{me} de Wolmar à l'auteur de la Nouvelle Héloïse. 1762. Julie critique les principes d'éducation que lui attribue Rousseau. D'ailleurs, « une mère attentive et prudente ne promène pas ses enfants en bas âge sur le bord d'un lac » ; et puis on ne meurt pas d'en avoir repêché un, vu que la joie dilate, et ne resserre point le cœur. Rousseau a tort de la faire mourir ; elle vit encore ; elle aime son mari mieux que son amant et rendra le premier parfaitement heureux « en dépit de la philosophie libidineuse du siècle. »

Parallèle de Clarisse et de la Nouvelle Héloïse. 1763. Rousseau est plus moral que l'auteur anglais, malgré l'apparence.

Le Jardin de Julie, Lyon, 1763. Un jardinier propose une réforme des jardins qui tienne compte des indications de Rousseau dans son roman.

Dernière lettre du Roman de Julie, 1764. Mercier s'était essayé à imiter le style de Rousseau.

C'est Saint-Preux qui écrit à Wolmar. Il lui exprime son désespoir, puis lui raconte qu'il a cru voir Julie encore vivante dans son tombeau. Il veut se tuer et s'avance à cette fin. Mais Julie lui apparaît. Elle parle. Elle lui présente ses enfants, dit : « *Ami, remplis tes*

devoirs... » et rentre dans le tombeau. Justement ému, Saint-Preux réfléchit. Cette mission lui impose de vivre ; il vivra ; il vivra pour se consacrer aux enfants de Julie ; il vivra pour eux, avec Wolmar. D'ailleurs d'aussi étranges événements ne laissent pas de frapper son cœur : il y voit la preuve de l'existence de Dieu.

Réclamation de Richardson, Paris, 1765. Rousseau a imité Richardson, et il a bien fait.

Nous pouvons joindre aux brochures citées par Mercier l'ouvrage suivant :

La Pétrissée. Badinage en vers, où se trouve, entre autres, la conclusion de Julie... par Pierre de Bullioud, 1763. Ce *badinage* a 12 chants et 320 pages ! Dans un voyage en coche aux environs de Paris, voyage qui fait tout le sujet du poème, l'auteur apprend qu'un des voyageurs n'est autre que... Saint-Preux que les circonstances ont forcé à prendre le nom de Timandre. Saint-Preux avoue que le voyage autour du monde est de l'invention de Rousseau. Pour la fin du roman, il a pu arriver juste après la mort de Julie. Il a trouvé deux lettres, les lit, tombe évanoui. Il se réveille dans le lit de Julie, où on l'avait transporté.

Du lit sautant avec vitesse,
Je descends, m'évade sans bruit...
Adieu, dis-je, sacré réduit
Des grâces et de la sagesse...

Il sort, court au cimetière pour aller se tuer, y trouve un cercueil, l'ouvre, reconnaît Julie ; il se tue sur son corps, mais Julie s'éveille. Fanchon et Claude Anet entrent sur ces entrefaites, mais s'enfuient en aperce-

vant Julie vivante, enlaçant Saint-Preux. Le pasteur arrive et constate le miracle ; il ramène les amants chez M. de Wolmar. Saint-Preux s'était seulement blessé ; il guérit. M. de Wolmar fuyant ces lieux de deuil était déjà reparti pour la Russie. Ils courent à sa suite. A Strasbourg, ils saluent le tombeau du père de Julie. Mais la contrée est en guerre ; ils tombent au milieu des troupes, sont faits prisonniers. Saint-Preux doit prendre du service pour subsister et faire subsister Julie... On m'excusera de n'être pas allé jusqu'au bout de l'histoire.

D'ailleurs la manie des « suites » à la *Nouvelle Héloïse*, des résumés en vers, des chansons à propos de... ne s'est pas bornée à cette *Pétrissée*. Voltaire, paraît-il, aurait composé une sorte de ballade en cinquante-sept strophes qu'il se plaisait à *chanter* (?) à Ferney. Oscar Honoré nous l'a conservée tout au long dans sa *Vie privée d'autrefois*. Mais cette chanson d'une insigne platitude ne ressemble en rien même au plus mauvais Voltaire. Qu'on en juge :

Quand le fier baron d'Etange
Quitta le pays de Vaud,
Pour conduire sa phalange
Contre les Impériaux,
Sa fille encore innocente
N'avait pas senti son cœur ;
Mais la baronne imprudente
Lui fournit un précepteur.

.

STR. LVII

C'est ici que se termine
Un roman si dangereux,



Rousseau veut que l'on devine
Ce que devint l'amoureux.
Pour moi, je crois nécessaire
Qu'il meure subitement.
Et qu'au livre on devrait faire
Un semblable traitement.

On ne prête qu'aux riches ; mais on leur prête de singulières pauvretés !

On signale diverses *Parodies* et *Romances*, des drames. Lavoisier lui-même aurait, dans sa jeunesse, ébauché un drame en prose dont la *Nouvelle Héloïse* était le sujet ; mais il n'en écrivit que quelques scènes.

Tous ces opuscules, ces essais, ces parodies, montrent que les gens de lettres ne sont pas restés insensibles à la *Nouvelle Héloïse*. Ces ouvrages amusants ou qui veulent l'être nous montrent la réaction rapide de la gent littéraire. Aucun ne contient une étude détaillée de l'œuvre. Pour ou contre, maladroits en général, les auteurs ne veulent que dire leur mot à propos du roman et ne cherchent qu'à se tailler un petit succès en écrivant « en marge » du livre à grand succès.

*
* *

Voici enfin quelques jugements un peu plus tardifs, où les haines se font moins sentir et où l'effort pour l'impartialité est méritoire.

Dans le recueil des manuscrits de M^{me} Necker de longs passages sont consacrés à la *Nouvelle Héloïse*. Mais M^{me} Necker regrette le « système » de Rous-

seau, qui consiste à vouloir écrire à la fois un roman et un traité philosophique. Il en résulte de nombreuses disparates. Les personnages sont tantôt des êtres passionnés, tantôt des prédicateurs. Le style, la langue, sont dignes de tous les éloges. Même disparate dans la conduite des personnages : l'ouvrage est « un édifice de vertu établi sur les fondements du vice... Employer le délire de ses fautes pour en composer l'enthousiasme de la vertu, c'est confondre l'un et l'autre et se rendre à jamais incapable de les distinguer. »

Dans bien d'autres passages, M^{me} Necker revient sur cette monstrueuse alliance du vice et de la vertu. Elle trouve, comme on a pu le voir par les extraits précédents, des formules fines pour caractériser ce qui en effet peut être considéré par la critique de notre temps comme le vice essentiel de ce roman.

La plupart des études un peu approfondies sur la *Nouvelle Héloïse* contiennent une comparaison entre Rousseau et Richardson ; tantôt Rousseau est préféré au romancier anglais, tantôt c'est Richardson qui l'emporte ; point n'est besoin de rapporter ces comparaisons à l'ancienne mode. La plus intéressante est sans doute celle que publie Suard dans le *Journal étranger*, de décembre 1761.

C'est à Fielding que le compare la *Correspondance littéraire* de février 1763, et pour donner la palme au père de *Tom Jones* ou d'*Amelia*. Celui-ci est un « homme de génie ». Rousseau n'est qu'un « dissertateur emphatique ».

Cependant, peu à peu, Rousseau grandit et surpasse tous les autres romanciers. Dans son *Idée sur les Romans*, en tête de ses *Sacrifices de l'amour* (1771), Dorat se

demande comment il ose rivaliser avec l'auteur de la *Nouvelle Héloïse* qui est une glorieuse exception au milieu de la décadence de la littérature romanesque de son siècle. Sans doute Dorat est-il un disciple du maître ; il semble néanmoins que peu à peu le roman de Rousseau se soit en effet imposé à la critique comme le monument le plus beau du genre romanesque en France au XVIII^e siècle.

Le 29 juin 1776, la *Correspondance littéraire* revient à la charge contre le roman, dans une étude générale sur Rousseau : « Enfin... il entra dans une nouvelle carrière, et voulut rassembler sa philosophie, ses querelles et ses amours dans l'espèce d'ouvrage qu'on lit le plus, dans un roman... C'est là qu'il ose ce que jamais nul romancier n'aurait imaginé, rendre deux amants heureux avant la fin du premier volume, quand il en reste trois dont tout autre n'aurait su que faire... Mais...on ne peut nier que l'action ne languisse, que quantité de lettres ne soient que très médiocres..., que le mariage de l'héroïne ne soit révoltant... et qu'au total la *Nouvelle Héloïse* ne soit un mauvais roman et un livre médiocre, où il y a de beaux traits. » Telle était l'attitude définitive du parti philosophique, à peine moins sévère que celle qu'il avait adoptée aussitôt le roman paru.

C'est un jugement déjà reculé également que porte M. de Romilly, en 1779 dans les *Mémoires pour servir à l'histoire de notre littérature* de Palissot. Les personnages sont trop uniformes, trop guindés, trop exagérés... C'est toujours M. Rousseau qui parle... Saint-Preux est peu intéressant... Wolmar est contraint... Julie forme un ensemble défectueux de vertus et de vices... Mais malheur à qui ne sentirait que les défauts, et ne serait

pas transporté délicieusement par les beautés de détail !

En Allemagne, la critique des gens de lettres fut également sévère. Moïse Mendelssohn, en juin 1761, dans les *Lettres sur la littérature contemporaine*, ne cache pas la déception qu'il a éprouvée à la lecture du roman : ni invention, ni connaissance du cœur, intrigue trop lente ou trop pressée, aucun art du dialogue, passions excessives, caractères faibles ; Saint-Preux est indigne du nom de philosophe que mérite seul Wolmar. Le style ne vaut pas mieux que le reste et prouve que l'auteur ne connaît rien aux passions !...

Lessing, dans la *Dramaturgie de Hambourg* (1769) fait siennes la plupart des critiques de Mendelssohn.

Je n'ai pas tout cité ; la littérature engendrée par ce seul roman est considérable ; mais les autres textes, parfois signés de noms plus célèbres, reproduisent les mêmes critiques et les mêmes éloges. La critique de métier est d'ailleurs surprise par l'ouvrage ; il échappe à ses règles. La psychologie en est souvent blâmée parce qu'on la juge invraisemblable ; on n'en loue jamais la pénétration et la délicatesse qui nous apparaissent lorsque Rousseau fait effort, surtout dans les dernières parties, pour raffiner sur les sentiments. Les caractères reçoivent peu d'éloges : ils paraissent trop complexes (Julie), ou trop simples (Saint-Preux). La composition est jugée détestable et extravagante. Les mœurs sont fort critiquées. Le style seul reçoit des éloges avec « quelques traits » déclarés heureux, quelques inventions de détail.

Manifestement, les cadres de la critique du XVIII^e siècle se sont trouvés trop étroits pour l'ouvrage. Conçu en

dehors des règles, il les violait par tous les côtés, et comme le charme qui émanait du livre, loin de venir des heureuses proportions, d'une exacte application des règles de l'art, de la perfection du métier, leur échappait au contraire, les critiques qui pouvaient, comme hommes, y être sensibles, ne sachant, comme critiques, de quelle manière l'expliquer, le niaient.

Par contre nous avons trouvé, dans les jugements personnels du public lettré, des appréciations beaucoup plus élogieuses.

CHAPITRE VI

L'ACCUEIL DU PUBLIC

Le succès de la *Nouvelle Héloïse* auprès du grand public fut immédiat, et un des plus grands qu'ait connus la librairie française ; il faut tenir compte en effet de ce que cet ouvrage comporte six volumes de plus de trois cents pages chacun ; que ce n'est pas un ouvrage d'actualité sur lequel le public ait à se précipiter comme sur un pamphlet dont l'intérêt disparaît presque entièrement quinze jours après son apparition ; que les œuvres antérieures de Rousseau ne faisaient guère de lui un auteur à la mode pour le grand public, un de ces auteurs chéris de la foule et dont la moindre production est enlevée d'avance ; qu'un ouvrage de cette taille serait aujourd'hui publié peu à peu, certains volumes faisant vendre les autres. C'est sans reprendre haleine, dirait-on, que le public dévora l'ouvrage.

Sans doute Rousseau, involontairement, et par la force des circonstances, avait piqué la curiosité de bien des gens. Depuis plus de trois ans que l'œuvre était écrite, il n'avait pas été sans en parler. Au moment

même où il la composait, Deleyre, son ami, — son faux ami, sans doute — était au courant.

Dans le premier trimestre de 1757, il en avait montré les deux premières parties à Diderot qui proposait des corrections. Il laisse entendre à Tronchin, vers la même époque, qu'il se fait romancier. L'œuvre terminée, il la transcrit soigneusement pour M^{me} d'Houdetot, pour M^{me} de Luxembourg. En mai 1760, un directeur de journal, Bastide, qui a eu vent de quelque chose, vient le trouver à Montmorency pour lui demander son manuscrit moyennant deux cents louis. Les exemplaires de Rey étant venus d'Amsterdam avant que l'édition simultanée de Paris ne soit prête, pour ne pas faire de tort à l'éditeur parisien, Malesherbes retarde la mise en vente, mais Rousseau fait distribuer un certain nombre d'exemplaires à ses amis. C'est ce qui explique que dès la fin de 1760 des gens ont lu l'ouvrage et que l'on s'arrache les quelques volumes en circulation, quoique Rousseau ait bien recommandé en envoyant les volumes, de ne les prêter à qui que ce soit pendant quinze jours.

Le premier témoignage un peu suivi que nous ayons de l'effet que pouvait produire la lecture du roman nous vient de Duclos.

Rousseau lui avait communiqué les épreuves de l'*Héloïse* sans lui dire le nom de l'auteur. Après la lecture du début, Duclos écrit, le 21 octobre 1760 :

« Je ne vous dirai pas sitôt assez, y eût-il le triple de volumes. Faites-moi le plaisir de me dire le nom de l'auteur, je vous garderai le secret. »

Vers le 18 novembre, devinant un peu, cette fois, que Rousseau est l'auteur, il écrit :

« Mon plaisir va croissant, je vous réponds que je ne trouve pas l'ouvrage feuillu. Eh ! vite, le volume suivant... »

Rousseau répond que la quatrième partie est celle qu'il préfère. Quant aux deux dernières, elles compensent « l'agrément par l'utilité. »

En novembre, Duclos écrit encore : « J'attends le reste avec impatience, et mon plaisir se soutient. » Dans une autre lettre : « Et promptement le sixième ! que je suis fâché qu'il soit le dernier ! »

Rousseau ayant autorisé Duclos à parler du roman au début de décembre, celui-ci en a parlé aussitôt « en pleine Académie et dans plusieurs lieux à peu près aussi secrets. »

Toute cette correspondance entre Duclos et Rousseau est intéressante. Les jugements du Secrétaire perpétuel de l'Académie française sont d'un homme de goût et d'un grand cœur. Duclos est peut-être la figure la plus sympathique de tout notre XVIII^e siècle littéraire ; son attitude envers Rousseau, l'impartialité qu'il a montrée en toute occasion et la sérénité qui lui permet de comprendre ce qui fait la valeur d'écrivains hostiles les uns aux autres, toutes ces qualités apparaissent dans ces quelques lettres pleines de jugements qui comptent parmi les plus mesurés et les plus justes que l'on ait portés sur la *Nouvelle Héloïse*.

Donc une centaine de personnes, à Paris, étaient au courant de ce qui se préparait et les amis de ces amis pouvaient en effet voir leur curiosité éveillée. Mais cela ne ressemble nullement à de la réclame.

Jamais Rousseau n'a usé des procédés que devait si fort utiliser un Beaumarchais ; jamais il n'a su « cuisi-

ner » l'opinion comme le devait faire un Chateaubriand pour son *Génie du Christianisme*, L'avant-goût qu'un public très restreint de gens cultivés pouvait avoir de la *Nouvelle Héloïse* n'explique absolument pas le brusque engouement du grand public.

Ce succès nous est témoigné par les feuilles littéraires comme par les lettres du public. Tout sourd qu'il est, La Condamine sait « que votre dernier ouvrage seul pouvait faire la fortune d'un libraire si tous ne s'empresaient à la partager par des contrefactions, et qu'il plaît généralement (*entendez : à tout le monde*) hors sa préface.

Tout Paris pour *Saint-Preux* a les yeux de *Julie*... Tout le monde vous admire et vous vous faites aimer de ceux mêmes que vous haïssez. » (3 février 1761).

« Je ne sais pas ce que vous pensez du succès de la *Julie*, écrit Duclos à la fin de mars 1761 ; mais à moins que je ne sois comme ceux qui ont la jaunisse, je ne rencontre que des gens engoués de l'ouvrage. » Des environs de Lyon, Cornabès, qui tient la plume pour Gauffecourt, le vieil ami de Rousseau, écrit le 28 mai : « ... Elle (la *Julie*) a ici comme à Paris un succès général... Vous avez aussi rendu ma petite ville de Vevey illustre par votre *Julie*. Il y a des personnes ici, qui se disposent à l'aller voir, de même que les vallées... »

La province, avec un peu de retard, est conquise comme Paris, et les discussions autour de l'ouvrage y excitent les esprits.

Comme le prévoyait la Condamine, le libraire Rey a fait fortune, quoique gêné par les contrefaçons. « J'ai gagné sur la *Nouvelle Héloïse* 10.000 livres... » (7 décembre 1761). Rousseau, ailleurs, se félicite de le voir

avouer honnêtement qu'il « fait bien ses affaires » avec lui. Enfin édition et contrefaçons se multiplient, puisque M. Mornet en a compté soixante-douze entre 1761 et 1800.

Pourquoi l'œuvre connaît-elle ce succès ? Que trouve-t-on en la *Julie* de si unique ? La correspondance adressée à Rousseau au sujet de son livre va nous renseigner. Deux particularités vont en effet nous permettre de préciser la réaction du public à la *Julie*. D'abord beaucoup de gens eurent l'idée, sous le coup de l'émotion provoquée par la lecture, d'écrire à l'auteur leur joie et de lui témoigner leur gratitude ; ensuite Rousseau a conservé beaucoup de ces lettres.

Le fait même que tant de gens aient pensé à prendre la plume (tant de gens à qui on voit qu'elle n'est pas un instrument bien familier) pour exprimer leurs sentiments d'admiration à l'auteur est déjà un indice précieux. Voltaire n'a pas, que je sache, reçu pareille correspondance pour aucun de ses ouvrages, même pour son théâtre, ni Beaumarchais, ni Chateaubriand, ni même Balzac. Cette correspondance indique que l'ouvrage est moins *admiré* que profondément *senti* ; qu'il a ému quelque fibre intime et commune plutôt qu'il n'a éveillé la délicatesse du goût ou de l'intelligence. On n'y voit pas un de ces chefs-d'œuvre de l'art dont les heureuses proportions révèlent des idées ou des passions finement exprimées et enchantent l'esprit. On est remué, on est bouleversé comme par la révélation d'un idéal nouveau ; on sent l'homme plus que l'auteur ; c'est donc à celui-là qu'il faut s'adresser.

Parmi les amis de Rousseau, Gauffecourt qui a soixante-dix ans, est pris au charme : « Les mouve-

ments de son cœur ont été si vifs à la lecture de votre ouvrage, écrit de lui l'abbé Perneti, qu'il a été obligé de l'interrompre et de n'en lire que quelques pages de suite. Il le traite *comme un élixir*, ce sont ses termes, dont il ne faut user que goutte à goutte. » Plus exubérants sont, à la lecture du livre, les transports de Roguin, de Roustan, autres amis de l'auteur, de l'abbé Cahagne, le secrétaire du maréchal de Luxembourg.

Peu probantes, malgré leur enthousiasme, tant de lettres écrites par des relations pour remercier de l'envoi du livre ; il est cependant curieux de voir Fréron féliciter Rousseau, avouer qu'il n'a « de sa vie rien veü ni lu qui l'ait si fort attendry. » Mais il est impossible de discerner le sentiment vrai de la formule de politesse. Cependant la lettre de Moultau (7 mars 1761), toute chargée de points d'exclamation, a quelque chose, de si spontané et vif qu'on y sent autre chose que la politesse :

Non, monsieur, il ne m'est plus possible de garder le silence ; vous avez mis mon âme à la gêne ; elle est oppressée, elle a besoin de s'épancher avec vous.

Que de choses ne vous dirais-je point, si je voulais vous écrire la moindre partie de celles que vous m'avez fait penser !... O Julie, ô Saint-Preux ! oh ! Edouard ! Quel globe habitent vos âmes, et comment pourrai-je m'unir à vous ! Monsieur, ce sont là les enfants de votre cœur, votre esprit ne les eût point fait tels : ouvrez-le moi donc, ce cœur, que j'y contemple vivantes des vertus dont la seule image m'a fait répandre de si douces larmes...

Plus que les lettres de d'Alembert, de M^{me} de Polignac, de Francueil, de M^{me} de Boufflers, de Bastide,

de Necker, de M^{me} de Luxembourg même, de Margency, de M^{me} de Verdelin ou de Vernes, sont significatives celles de tant d'inconnus ou d'inconnues, que conserve la bibliothèque de Neufchâtel avec les papiers de Rousseau. Tous s'accordent à crier à Rousseau la délicieuse souffrance qu'a été pour eux la lecture de son livre.

Tous s'accordent à boire à longs traits les flots de sensibilité qui débordent de ces lettres. Tous les cœurs (si l'on excepte beaucoup d'auteurs et quelques natures trop foncièrement intellectuelles) sont touchés. Mais il est un point qui suscite la discussion, qui divise les lecteurs, les oppose, les brouille parfois : la *vertu* de Julie et, d'une manière générale, l'atmosphère morale du livre.

C'est un des traits les plus curieux de l'état des esprits dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, que cette vertu si étroitement mêlée à la sensualité, cette passion de l'âme pour la beauté morale et cette ardeur du cœur dans les passions ; jamais l'âme et le cœur n'ont été si unis. C'est au point de vue du problème moral que la *Nouvelle Héloïse* marque une date essentielle. Et les contemporains ont bien vu qu'un des ressorts du drame, qu'une des sources essentielles de l'émotion, venait de cette conception de la vertu.

D'innombrables lecteurs, avons-nous vu, ont témoigné à Rousseau des larmes qu'ils avaient versées par torrents à la lecture de son livre. Les mêmes lui témoignent de la force nouvelle que l'amour de la vertu a pris en eux à cette lecture. Sans doute reconnaît-on que Julie n'est pas « impeccable » ; mais on est unanime à déclarer que ses malheurs inspirent la vertu. Des

gens d'âge ou de morale rigoureuse sont du même avis.
Necker écrit le 16 février :

... L'âme tendre, humaine et vertueuse, de Julie, vous a rapproché de moi ; que la lecture de ces lettres me convenait ! Que de bons mouvements elle fortifiait ou excitait ! avec quel plaisir je voyais ces deux pauvres amants agités de sentiments divers, faibles, mais vertueux !... Que de sublimité... non de cette sublimité qui consiste à se percher dans les nues, mais de celle qui pousse les vertus journalières au plus haut point...

Moultou, le 7 mars :

... Malheur à celui qui ne sait pas s'attendrir au touchant spectacle de l'humanité dans sa perfection ! Malheur à celui qui voit du même œil les faiblesses de l'homme de bien et les crimes du méchant ! Non, Julie dans son chalet ne me fait haïr que les misérables conventions des hommes... Mais M^{me} de Wolmar, à Meillerie ou à Clarens, me fait sentir la dignité de l'homme... Quel tableau plus intéressant à offrir à ce peuple même (*corrompu dans l'oubli de la nature*) que celui de deux cœurs honnêtes en qui l'enthousiasme de la vertu se confondrait avec le délire des sens ?

Un fermier général qui tient à garder l'anonymat écrit le 5 février :

J'ai lu et relu, Monsieur, votre sublime roman ; je l'ai savouré et digéré, pour me servir de vos termes les plus expressifs ; j'en ai senti, jusqu'à l'enthousiasme, l'harmonie... Que la vertu vous aura d'obligation !...

L'abbé Perneti, l'ami de Gauffecourt, écrit le 26 février : « Socrate était l'accoucheur des pensées, vous l'êtes des vertus. »

Lenieps écrit de Paris à Rousseau alors à Motiers, le 22 mars 1764 :

Votre Julie fait tous les jours de nouvelles conquêtes ; elle fut lue, il y a quelques semaines, dans un couvent et la conclusion fut, après bien des larmes, que vous méritiez des autels et que l'on vous adorait. Rien n'est si vrai. J'en ai senti les influences, car sachant que j'étais votre ami, on est venu me voir au parloir, et l'on m'a pris en singulière estime, et l'on m'a tendu des mains pour être touchées de mes lèvres en signe d'amitié et de considération. Il a fallu leur envoyer votre estampe bien encadrée, et elles l'ont. Vous serez baisé plus d'une fois, et saint Bernard aura moins de crédit que vous, quoique leur fondateur.

Sous la plume des inconnus dont Rousseau a conservé les lettres, M. Mornet a relevé de bien curieux documents. Certains ne disent pas en quoi les circonstances du roman rejoignaient celles de leur propre vie ; ils louent simplement dans la Julie sa « morale chaste et vraie ». Tel le lieutenant des chasses Le Roy qui écrit : « Malheur à celui qui lira cet ouvrage sans en avoir une forte envie de devenir meilleur, cet homme-là ne vaut rien du tout. »

Mais d'autres se racontent et exposent avec détail la transformation que la lecture de la *Nouvelle Héloïse* leur a fait apporter dans leur moralité ou dans leur vie.

Deux amis, écrit Rousseau de Nantes, professeur de mathématiques, se promenant il y a quelques jours, leur conversation roula sur la *Nouvelle Héloïse* qu'ils venaient de lire. Après en avoir fait l'éloge, leurs cœurs, encore tout enivrés de la douce sensibilité qu'on y puise, s'ouvrirent tout

à coup pour se faire cette mutuelle confiance : qu'il leur semblait que la lecture de cet ouvrage les avait rendus meilleurs ; qu'ils vivaient depuis avec plus de satisfaction dans le sein de leur famille ; que leurs femmes et leurs enfants leur étaient devenus plus chers ; et qu'enfin ils s'attendrissaient toutes les fois que leurs affaires, après les avoir fait sortir de chez eux, leur laissaient la liberté d'y retourner.

Même effet, chez Le Cointe, jeune père de vingt-huit ans.

Ces amis, ce Le Cointe, ce Le Roy, avaient au fond de leur cœur un germe de vertu, que le roman a fait s'épanouir. Mais il a agi aussi sur ceux qui semblaient ignorer jusqu'au nom de la vertu, à qui il a appris, non seulement à la connaître, mais à l'aimer et à la pratiquer.

Le Cointe, tel qu'il se présente dans sa lettre, est un faible qui n'a pas eu la volonté de lutter contre le mal. Il est, écrit-il, d'une famille de petite ville, estimée. Il a pris l'état de son père. « Mais il était médiocre, et il l'a bientôt méprisé. » Il a couru les aventures. Il a perdu le respect de lui-même et le goût de l'honnêteté. Maintenant, il a vingt-huit ans. Il vit d'expédients, chez M. Marchand, potier d'étain. Mais il lut la *Julie* : « Le premier moyen dont s'est sans doute servi la Providence pour me faire revenir de mes erreurs, c'a été de me faire connaître votre *Nouvelle Héloïse*. J'ai voulu faire partager mes bons sentiments à la malheureuse qui partageait mes désordres, et j'ai eu enfin le plaisir de voir qu'elle avait lu votre livre avec fruit. Maintenant, tout au moins, j'aurai le courage de vivre. Je songeais à la mort ; quel bien ne m'a pas fait votre lettre sur le suicide. »

De La Neuville, raconte M. Mornet, a vécu justement l'aventure du roman ; précepteur, il a séduit son élève. Comme M. d'Etange, le père, peu soucieux d'une mésalliance, a imposé à sa fille un autre époux. Longtemps tout s'est arragné au mieux de l'immoralité. Mariée, la fille a repris tranquillement son amant. Mais l'amant apporte à sa maîtresse la *Nouvelle Héloïse*. Le livre lu, celle-ci voit sa conscience s'éclairer. Elle éloigne l'amant, brûle d'imiter les vertus de l'héroïne, et La Neuville termine en jurant à Rousseau « une haine éternelle » bien compréhensible.

Hélas, La Chapelle devait tirer du livre un enseignement tout différent et sa Zélie n'avait pas la vertu de la Julie que La Neuville a dû quitter ! La Chapelle est précepteur ; il aime la sœur de son élève ; il lui porte la *Nouvelle Héloïse*, ils y reconnaissent leur propre histoire ; Zélie ouvre la porte au précepteur : « Mille baisers qu'elle me permit de prendre sur sa bouche, les charmes de son sein qu'elle livra à ma discrétion, avaient tellement embrasé mes sens que j'allais... Elle arrêta mes efforts et me parla en des termes que Julie et son amant n'auraient pas désapprouvés... J'eus honte de ma faiblesse ; comme un trait de feu le charme de la vertu pénétra mon âme... » On peut penser que rendus sages par l'héroïque vertu de Julie, les deux amoureux ont pu éviter la faute qui livra Julie à Saint-Preux ; ils l'évitent sans doute, mais d'une étrange manière : « Nous continuâmes de nous voir presque toutes les nuits... Je couchais dans sa chambre et très souvent avec elle ; cent fois je l'ai vue pâmée dans mes bras... » Etrange maison, et curieux effet d'un roman, qui évite au moins ces demi-mesures. Mais c'est là une exception.

Peu d'écrivains peuvent se vanter d'avoir reçu pareille correspondance ; non pour la quantité, mais pour le contenu : épanchements, biographie, cris, aveux. Car je ne parle pas de beaucoup de ces lettres qui montrent simplement le désir, chez les expéditeurs, de recevoir en retour qui un autographe, qui une recommandation, qui une invitation à venir à Montmorency. Les lettres prétentieuses des postulants à la gloire sonnent d'une tout autre manière que ces aveux naïfs ou cyniques.

*
* *

En dehors des lettres reçues par Rousseau, les mémoires ou les correspondances du temps peuvent nous apporter quelques renseignements sur l'effet produit par le roman.

Voltaire qui s'est montré d'une si terrible ironie à l'égard de la *Julie* dans ses *Lettres...* signées Ximenez, semble, dans le privé, avoir été, sinon un admirateur enthousiaste, du moins un juge moins impitoyable. Dans une brochure écrite par un Genevois demeuré inconnu pour venger l'honneur de sa patrie attaquée par l'ironie de Voltaire, à propos des syndics de Genève, dans ses *Lettres*, nous trouvons l'écho d'une conversation à Ferney où Voltaire montre cette fois, plus de modération : « Que ne puis-je vous peindre, écrit l'auteur anonyme à son correspondant fictif, la candeur, la noblesse avec laquelle il applaudit aux beaux endroits ; que ne puis-je vous rendre avec la même éloquence les éloges qu'il donna aux lettres sur les Duels, sur le

Suicide, sur l'Éducation, et à tout ce qu'il y a de vraiment philosophique.

« Pour achever d'éclairer ceux qui l'écoutaient, il critiqua avec la même générosité. Il désapprouva sans aigreur l'affectation du style de plusieurs endroits. Il condamna avec douceur ce qu'il y avait de trop libre... »

Le 26 janvier 1761, Voltaire écrit : « Et le roman de Jean-Jacques ! A mon gré, il est sot, bourgeois, impudent, ennuyeux ; mais il y a un morceau admirable sur le suicide, qui donne appétit de mourir. »

En général, cependant, le ton est sévère :

Le 25 janvier encore : « Point de roman de Jean-Jacques, s'il vous plaît ; je l'ai lu pour mon malheur, et c'eût été pour le sien si j'avais le temps de dire ce que je pense de cet impertinent ouvrage... »

Le 22 janvier : « Je parcours un roman du citoyen de Genève, moitié galant, moitié moral, où il n'y a ni galanterie, ni vraie morale, ni goût, et dans lequel il n'y a d'autre mérite que de dire des injures à notre nation. »

Mais, selon Mercier, il se serait écrié en lisant les deux premiers volumes : « Cela brûle le papier ! »

M^{me} du Déffand n'est guère moins sévère. « Jean-Jacques, écrit-elle à Voltaire, m'est antipathique ; il remettrait tout dans le chaos ; ... rien de plus contraire aux bonnes mœurs que son *Héloïse*. » A Walpole, elle dit : « Ne sachant que lire, j'ai repris, à votre exemple, l'*Héloïse* de Rousseau ; il y a des endroits fort bons ; mais ils sont noyés dans un océan d'éloquence verbiageuse. Je crayonne les endroits qui me plaisent ; ils sont en petit nombre. »

On peut trouver, dans les *Mémoires de M^{me} d'Epinaï* un témoignage curieux de l'effet produit par une première lecture du roman. C'est M^{me} de Francueil qui parle :

Je venais de lire tout d'une haleine la *Nouvelle Héloïse*, et, aux dernières pages, je me sentis si bouleversée que je pleurais à sanglots. M. de Francueil m'en plaisantait doucement. J'en voulais plaisanter moi-même ; mais ce jour-là, depuis le matin jusqu'au soir, je ne fis que pleurer. Je ne pouvais penser à la mort de Julie sans recommencer mes pleurs. J'en étais malade, j'en étais laide.

Pendant cela, M. de Francueil... courut chercher Jean-Jacques. Je ne sais comment il s'y prit, mais il l'enleva, il l'amena, sans m'avoir prévenue de son dessein. Jean-Jacques avait cédé de fort mauvaise grâce, sans s'enquérir de moi, ni de mon âge, ne s'attendant qu'à satisfaire la curiosité d'une femme, et ne s'y prêtant pas volontiers, à ce que je puis croire.

Moi, avertie de rien, je ne me pressais pas de finir ma toilette..., ne me doutant point qu'il était là, l'ours sublime, dans mon salon. Il y était entré d'un air demi-niais, demi-bourru, et s'était assis dans un coin, sans marquer d'autre impatience que celle de dîner, afin de s'en aller vite.

Enfin, ma toilette finie et mes yeux rouges et gonflés, je vais au salon. J'aperçois un petit homme, assez mal vêtu et comme renfrogné, qui se levait lourdement, qui mâchonnait des mots confus. Je le regarde et je devine ; je crie, je veux parler, je fonds en larmes. Jean-Jacques, étourdi de cet accueil, veut me remercier et fond en larmes. Francueil veut nous remettre l'esprit par une plaisanterie, et fond en larmes. Nous ne pûmes nous rien dire. Rousseau me serra la main et ne m'adressa pas une parole.

S'il est un reproche qu'on ne pensait pas pouvoir

rencontrer dans les critiques adressées à la *Nouvelle Héloïse*, c'est celui de froideur. C'est cependant le seul que Mirabeau adresse au roman dans ses *Lettres à Sophie*. Son amour est si ardent, qu'il trouve Rousseau un peu faible dans la peinture de celui de Saint-Pieux...

A l'étranger, le succès avait été considérable. En Allemagne, la *Nouvelle Héloïse* devint tout de suite le classique de la passion. Caroline Flachsland, la fiancée de Herder, apprend des listes de mots français avec la traduction pour pouvoir lire la *Nouvelle Héloïse* : « C'est un travail ingrat, mais pour Rousseau, je ferais tout ; c'est pour moi un saint, un Prophète ; je l'adore presque. » (1771). Beaucoup veulent lui élever une statue en face de celle de Shakespeare... En 1769, Wieland écrit à Sophie de la Roche : « Ame sensible, âme aimante, si j'ose vous appliquer une expression de votre Rousseau. » A la même date, dans son *Agathon*, le même Wieland reconnaît que Rousseau est le seul à avoir exprimé le sentiment dans toute sa force.

En 1810, Uhland trouve la *Nouvelle Héloïse* : « L'écrit le plus sublime qu'ait produit non pas l'ardeur de l'imagination, mais l'ardeur du cœur. »

En Suède, M^{me} Nordenflycht, qui est morte en 1763, imite les lettres de Julie lorsqu'elle rédige les lettres d'amour qu'elle envoie, malgré ses quarante-trois ans, au jeune Frisherström, qui n'en avait que vingt-six. En 1782, Thould appelle la *Nouvelle Héloïse* « un livre sans rival, écrit pour le cœur, pour toute la vie humaine, par un sage, par un ange. »

En Russie, des Mémoires du temps nous apprennent que le roman a purifié bien des lecteurs et que seuls de

vieux débauchés pourraient n'être pas sensibles à cette action du livre.

Tous ces témoignages *personnels* sont en faveur du livre ; ils prouvent que le roman a agi profondément sur la sensibilité du lecteur. Les critiques qui s'adressent au public, journaux, revues, pamphlets correspondances littéraires sont beaucoup plus sévères. C'est qu'au lieu de n'écouter que la voix du cœur ou les échos de la sensibilité le critique juge l'ouvrage à tête reposée à l'aide des règles du bon goût.

CHAPITRE VII

L'INFLUENCE

I. SUR LES MŒURS

La passion dans toute sa force et la vertu dans toute sa sublimité avaient enflammé l'opinion. Mais, et certains extraits de correspondance ont pu le laisser entrevoir, les lecteurs ont été heureux, bien souvent, de trouver dans le livre la justification des sentiments les plus vifs quand on savait les payer d'un amour sincère de la vertu ; certains ont bien été moralement bouleversés par le roman ; on ne peut cependant en inférer que le livre ait agi sur la moralité de la seconde moitié du XVIII^e siècle. Les idées morales sont trop intimement liées à l'organisation de la vie en société pour qu'un livre puisse agir sur celles-là tant que celle-ci n'a pas été transformée.

Les déclarations sur la vertu et les enthousiasmes pour la sublimité du devoir, c'était chose assez banale dans la littérature, depuis le succès de certains romans

anglais. L'amour de la vie rustique, et le désir de la vie simple datent de plus loin encore. Mais Rousseau est le premier à avoir nettement montré les liens intimes qui reliaient une vie moralement plus intense et un cadre rustique. Certes le goût des jardins anglais datait du début du XVIII^e siècle ; mais comment ce goût aurait-il pu s'intégrer à la vie courante tant qu'on peuplait ces sauvages bosquets de poupées de salon ; et lors même qu'on admettait de vivre sans fard, sans dorure, sans paniers, tant qu'on voyait la perfection humaine dans une certaine forme d'esprit et de cœur, où la subtilité railleuse s'alliait à la fadeur sentimentale, le goût de la nature devait rester trop isolé parmi l'ensemble des sentiments.

D'autre part l'enthousiasme pour la vertu n'était pas une nouveauté en 1761 ; mais cette passion pour le bien, ce désir de vie morale ardente ne pouvait guère passer de la littérature dans les mœurs tant que les conditions matérielles de la vie n'étaient pas changées, tant que l'« honnête homme » était un citadin, ou s'efforçait, même dans sa solitude, de vivre en citadin.

C'est dans la *Nouvelle Héloïse* que l'on vit à plein pour la première fois la vertu dans son cadre et la nature peuplée d'êtres naturels, c'est-à-dire soumis à la seule règle de leur conscience, et ignorants de celles qu'impose le monde.

A ceux qui s'ennuyaient dans leurs terres il a indiqué dans quel état d'esprit on peut ne s'y point ennuyer et y vivre pleinement heureux. A ceux qui languissaient à Paris dans un amour sans espoir pour une vertu constamment battue en brèche par les sollicitations de la ville et les obligations de la Société, il a montré les

lieux où cet amour peut s'épanouir et donner tous ses fruits.

Voyons cependant ce que Rousseau a pu apprendre à aimer dans la nature, de tout ce qu'ignoraient ou méprisaient ses contemporains.

La nature qu'on aimait, c'était la plus douce et la plus délicieuse, celle que Fénelon évoquait comme cadre dans maint passage de son *Télémaque* : les objets qui concourent à flatter les regards par les couleurs les plus riantes, tandis que les frais murmures des ruisseaux ou de la brise enchantent l'oreille. C'est bien celle-là qu'aime et que peint parfois Rousseau ; mais le plus souvent, le cadre se précise, la nature se peuple des travailleurs et des châtelains, s'anime de travaux précis, bien observés et bien décrits : ce n'est plus la nature du rêveur qui l'entrevoit du fond de sa bibliothèque à travers Virgile et Théocrite, l'*Astrée* ou *Télémaque* ; c'est celle du châtelain qui vit sur sa terre, presque celle du paysan.

Ce n'est pas non plus celle de n'importe quel châtelain, ni de n'importe quel paysan. Le lieu est parfaitement défini. On nous a bien montré que Rousseau place parfois à Vevey et à Clarens des travaux et des procédés qui sont ceux de la Savoie de sa jeunesse. Nul des contemporains ne s'en est aperçu. Ce n'est pas n'importe où hors de la ville que le lecteur va désirer vivre ; c'est là-bas, au bord du Léman. Nous avons de multiples témoignages, et j'en ai cité plusieurs, qui nous prouvent l'attrait que les lieux ont pris grâce au livre. Si l'on ne peut rêver de s'installer là-bas, on se composera un cadre aussi semblable que possible à celui de ces rives enchantées.

Tout le monde ne peut pas s'installer à la campagne ; tout le monde peut s'y promener et s'y réfugier. C'est à Rousseau en premier lieu, c'est à Rousseau surtout qu'il faut rapporter cette intime liaison du cœur et de la nature. C'est lui qui a appris les extases devant la magnificence des paysages, les rêveries devant leur douceur, les troubles et les angoisses devant leurs plus sauvages aspects.

On a pu remarquer cependant que les allusions à la nature telle qu'elle se trouve décrite dans le roman sont fort rares dans les études que nous avons résumées ou citées ; rares également les allusions contenues dans les témoignages des gens de lettres ou de la masse anonyme du public. C'est que l'esprit saisit d'abord la proie qu'il peut assimiler ; il discutera à l'infini sur les caractères des personnages, leur moralité ou leur immoralité, leur vertu ou leur hypocrisie ; il approuvera ou réfutera les idées qu'exposent tant de lettres. Mais c'est seulement peu à peu, par un travail plus lent et plus inconscient, que l'atmosphère de l'œuvre gagne le cœur du lecteur. C'est ce qui explique que plus la date du témoignage s'écarte de celle du livre, moins les discussions de détail sont fréquentes et plus le lecteur semble imprégné des sentiments même de Rousseau sur la nature et sur la vie. (Songeons surtout à Madame Roland).

Enfin, il est un point plus précis où se reconnaît l'influence de la *Nouvelle Héloïse* : c'est la découverte de la montagne. On l'ignorait à Paris. On savait bien qu'il existait des régions affreuses qu'il fallait malheureusement traverser pour se rendre en Italie ; dès qu'apparaissaient au loin les cimes neigeuses, le

voyageur se renfrognait et le sombre profil des montagnes jetait son ombre farouche sur la douceur même des pays voisins.

Pourtant les Alpes tiennent bien peu de place dans le roman. Il nous semble parfois que Rousseau eût pu mieux tirer parti de cette source inépuisable de beautés ; la montagne jouait cependant un rôle suffisant pour que ce comparse ne passât pas inaperçu. De Clarens, on suit Saint-Preux dans le Valais, et le Valais ouvre la grande montagne. L'aboutissement de l'influence, c'est *Oberman*. Or *Oberman* n'est pas qu'un livre. Il fut le pendant de René, et comme lui, il est une traduction de l'angoisse de milliers de cœurs. Toute une partie d'*Oberman* se passe dans la montagne ; celle-ci n'est plus seulement un cadre, c'est un sujet permanent de réflexions et une cause constante de sentiments profonds.

L'influence sur les jardins fut surtout sensible assez tard, vers 1775 ; avant cette date, on fait peu attention à l'Élysée de Julie ; après, les mémoires nous révèlent beaucoup de transformations en « jardins anglais » des jardins à la française, seuls admis auparavant. Non seulement on remplace les allées régulières et les arbres taillés par le désordre de la nature, mais on copie le bosquet de Clarens avec minutie.

N'exagérons pas l'influence de la *Nouvelle Héloïse*, ou plutôt, limitons-la et précisons-la ; sans Rousseau, on se fût sans doute tourné vers la nature, les Alpes, les jardins anglais. Mais dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, et de plus en plus à mesure qu'on approche de la Révolution, c'est à lui qu'on attribue ce goût toujours plus prononcé pour la nature libre ;

c'est dans son roman qu'on va chercher l'expression de ce goût ; c'est à lui, incontestablement, que l'on remonte, lorsqu'on en veut chercher l'origine.

II. — INFLUENCE SUR LE ROMAN

1. — *Imitateurs de Rousseau*

Par bien des côtés, Rousseau est lui-même le disciple des Anglais et de Prévost. Il sera donc délicat de discerner dans l'étude de son influence sur le roman français la part qui revient aux Richardson, aux Fielding, aux Sterne, de celle qui lui revient en propre. Les lecteurs, nous l'avons vu, opposent souvent l'auteur de la *Nouvelle Héloïse* à celui de *Paméla*, à celui de *Tristram Shandy* ou à celui de *Tom Jones*. Mais tous n'ont pas le souci de ces distinctions, et beaucoup les confondent, ou, du moins, les mettent à des niveaux différents, dans le même genre.

Cependant beaucoup d'auteurs se réclament spécialement de Rousseau, dans un avant-propos, une épître liminaire, une note, un prospectus. D'autres montrent par le titre même de leur roman qu'ils entendent se mettre à la remorque de celui de Rousseau : *La dernière Héloïse ou Lettres de Junie Salisbury recueillies et publiées par M. Dauphin, citoyen de Verdun* (1784). *Lettres de deux amants habitants de Lyon, publiées par M. Léonard* (1783). *Le nouvel Abailard, ou Lettres de deux amants qui ne se sont jamais vus* (1778) par Restif de la Bretonne. *Sophie ou Lettres de deux amies recueillies et publiées par un*

citoyen de Genève (1779). *Le Philosophe par amour, ou Lettres de deux amants passionnés et vertueux* (1765). *Henriette de Wolmar ou la mère jalouse de sa fille, pour servir de suite à la Nouvelle Héloïse* (1768).

D'ailleurs, ces titres ne sont parfois que des étiquettes alléchantes qui recouvrent quelque fade roman d'intrigue et que l'auteur a utilisées pour profiter d'un grand succès de librairie, et, par lui, faire vendre son livre.

Cependant on a souvent bien tiré du roman ce qui en fait les traits essentiels. On imite le langage de la passion, les tourments délicieux du cœur, la toute puissance du sentiment, les larmes, les cris, les exclamations. A la peinture de la passion, on ne manque pas de joindre celle de la vertu. On trompe les maris, mais on meurt des tortures de la conscience. Le *Nouvel Abailard* de Restif de la Bretonne est écrit " sous la dictée de la Sagesse, avec la plume de la Vertu ", et le nom de Rousseau revient au milieu des exclamations comme celui du maître à qui l'on doit cette alliance féconde en voluptés, des plaisirs de la chair avec les jouissances de l'âme.

D'autres romanciers empruntent à Rousseau certains détails de son intrigue, certaines situations aussi, et cela sans le nommer. Ainsi fait Fleuriau de Langle dans ses *Amours ou Lettres d'Alexis et Justine* (1786).

Plus profonde, parce que moins avouée, donc sans doute moins consciente, est l'influence qui se découvre dans beaucoup de romans où Rousseau n'est

pas nommé, mais où les droits de la passion, exprimés avec force, sont cependant maintenus par les devoirs de la vertu et où l'ensemble de ces deux éléments dégagent une impression analogue à celle que nous ressentons à la lecture de la *Nouvelle Héloïse* : Haine du vice, du libertinage, de la corruption des villes, de l'esprit ; admiration pour la simplicité des mœurs de la campagne ; justification de l'amour sensuel par celui de la vertu.

L'influence de Rousseau sur la place que tient la nature dans le roman est plus facile à discerner. Avant lui, en effet, la nature ne joue presque aucune rôle. Après la *Nouvelle Héloïse* elle a beaucoup d'importance dans l'œuvre de certains romanciers : Baculard, Léonard, Loaisel de Tréogate. Descriptions, et, ce qui est plus caractéristique que les descriptions, communion avec la nature, cadre naturel et campagne obligée des grands mouvements de l'âme.

Le roman allait-il, suivant l'exemple que donnait Rousseau, devenir une manière indirecte de présenter le plus secret de soi et de raconter l'essentiel de sa vie ? On ne suivit pas Rousseau sur cette voie. D'abord bien peu ont deviné la part d'autobiographie contenue dans le roman ; bien peu également ont senti que, en dehors des souvenirs précis, l'état d'âme des personnages et leur manière d'aimer étaient ceux de l'auteur. D'ailleurs y aurait-il quelque chose de personnel dans maint roman écrit par des auteurs dont nous ne connaissons nullement la biographie en détail, que, dans l'ignorance où nous sommes de

la vie de leur cœur, il nous serait impossible de nous en rendre compte.

2. — *Les Théoriciens.*

Après la *Nouvelle Héloïse*, on s'accorde généralement à déclarer que le roman peut être utile aux mœurs et même qu'il offre un cadre merveilleusement apte à la prédication morale. Il n'est plus permis en effet, après les deux dernières parties de la *Julie*, de douter que la vertu puisse s'y trouver peinte avec les couleurs les plus propres à en répandre l'amour. L'abbé Gauchat n'en déclare pas moins que le genre romanesque est tout entier méprisable et dangereux, et l'œuvre de Rousseau, nous l'avons vu, ne fait pas exception à ses yeux, mais l'abbé Gauchat est presque isolé.

Les critiques ou théoriciens du genre reconnaissent également que l'amour de la vertu ne vient pas des raisonnements, mais d'un élan du cœur. C'est en faisant fermenter les sentiments qu'on portera ce cœur à la vertu, et quel meilleur levain qu'un roman passionné ?

3. — *L'influence de la Julie comparée à celle des autres modèles.*

M. Mornet relève une vingtaine de romans où l'influence de Rousseau se fait sentir seule ; ces romans ont en tout cinquante éditions. On peut compter soixante-dix éditions, si l'on ajoute aux premiers les romans où l'influence de Rousseau est mêlée à celle de Richardson ou de Prévost. Or de 1761 à 1780, il y a *neuf cents* éditions de romans.

On voit par ces chiffres que les auteurs dont la gloire a précédé celle de Rousseau n'étaient pas rejetés dans l'ombre par lui !

Il est du devoir de l'historien de la littérature, si modeste que soit son rôle, d'avertir lui-même son lecteur de ne pas se laisser aller au trompe-l'œil de la monographie. M. Servais Étienne, chargé de Cours à l'Université de Liège, qui connaît le mieux du monde le Roman français du XVIII^e siècle, nous invite à ne pas faire à Rousseau une place exagérée. Sans nier l'incontestable succès de la *Nouvelle Héloïse*, il nous montre par de nombreux textes que les lecteurs ou les romanciers sont fort loin d'oublier Richardson ou Prévost ! Les romanciers, particulièrement, se mettront bien plus souvent à la remorque de ces derniers, de Marivaux, ou de Crébillon, qu'à la remorque de Rousseau.

Mais on constate qu'aussitôt après la *Nouvelle Héloïse*, le roman d'intrigue diminue en nombre et en qualité. Un écrivain qui se respecte n'écrit plus de romans dont la seule aventure fait le sujet. Tous croient devoir ajouter à l'intrigue soit des études de caractère, soit l'analyse des passions, soit des développements moraux. Les recueils de romans, les collections, font désormais leur place, à côté des romans d'intrigue, aux romans sentimentaux ou à prétentions morales. Le roman licencieux devient moins fréquent après 1761, tout comme le roman d'intrigue pure.

L'influence de Rousseau sur le roman est donc fort limitée, si l'on veut écarter tout ce qui peut sembler venir d'elle et qui vient en réalité d'Angleterre.

Elle a essentiellement permis d'allier désormais la passion et la vertu au lieu de faire de la première l'ennemie de la seconde, et mis au service de la peinture des sentiments un style ardent qui cherche moins à analyser qu'à rendre directement la passion.

INDEX ALPHABÉTIQUE DE TOUS LES NOMS CITÉS

établi par G. LAVOCAT

Les chiffres suivis d'une *n* indiquent que le nom figure au bas de la page, en note. — Les chiffres marqués d'un astérisque indiquent que le nom n'est désigné que par son titre, ou par allusion. — Les titres en italique (autres que les périodiques ou les écrits anonymes) sont les ouvrages cités de Jean-Jacques Rousseau.

A

ABÉLARD (Pierre), 90.
 Académie des sciences, 13.
 Académie française, 109.
 ALEMBERT (Jean Le Rond, dit d'), 112.
 Allemagne (l'), 92*, 105, 121.
 Alpes (les), 28, 127.
 ALTUNA (M. d'), Espagnol, ami de Rousseau, 15.
Amours de Milord Édouard Boms-ton (Les), imprimés pour la première fois en 1780 dans l'édition de Genève de la *Nouvelle Héloïse*, 59 à 62, 64.
 Amsterdam (Pays-Bas), 67, 79, 108.
 ANET (Claude), jardinier de M^{me} de Warens, 100.
 Angleterre (l'), 92, 132.
Annales Jean-Jacques Rousseau, 17 n.
 Annecy (Haute-Savoie), 9.
 ANSON (George), amiral anglais, 47, 92.

B

BACULARD d'ARNAUD (François Thomas-Marie de), [1718-1805], romancier, 130.
 BALZAC (Honoré de), 111.
 BARTHOU (Louis), 67.
 BASTIDE (Jean-François), [1724-1798], journaliste, 108, 112.
 BAZILE (M^{me}), amie de Rousseau, 28.
 BEAUMARCHAIS (Pierre-Augustin Caron de), 109, 111.
 BELLEGARDE (Sophie de), comtesse d'Houdetot. Voir Houdetot (comtesse d').
 BERNARD (saint), 115.
 Berne (Suisse), 92.
 BEUCHOT (Adrien), [1773-1851], bibliographe, 89.
 BORDE (Charles), [1711-1781], littérateur, 93, 94.
 Borromées (îles), dans le lac Majeur, en Italie, 28.
 BOUCHER (François), [1703-1770], peintre, 74, 84.
 BOUFFLERS (M^{me} de), 112.

Bruxelles (Belgique), 79.

BULLIoud (Pierre de), [1741-1763], capitaine de carabiniers, et poète, 100.

C

CAHAGNE (abbé), secrétaire du maréchal de Luxembourg, ami de Rousseau, 112.

CASANOVA DE SEINGALT (Jacques), [1725-1803], aventurier italien, 39.

CASTEL (le Père), ami de Rousseau 14.

Chambéry (Savoie), 12, 20, 35.

Charmettes (les), hameau de la Savoie, près de Chambéry, résidence de M^{me} de Warens, 12.

CHATEAUBRIAND (François-Auguste, chevalier, puis vicomte de), 18, 58, 110, 111, 127*.

CHENONCEAUX (Dupin de), fils de M^{me} Claude Dupin, fermier général, 14, 16, 75.

Chevrette (château de la), au comte d'Houdetot, près de Montmorency (Seine-et-Oise), 37 à 39.

CLAIRE, personnage de *La Nouvelle Héloïse*, cousine de Julie, 29, 31 à 33, 42, 43, 45, 48, 57, 58, 84, 88, 91.

CLAIRE (mari de), 45.

CLAIRE (fille de), 57.

Clairvaux (moulin de), en Seine-et-Oise, 39.

Clarens (Suisse), hameau de la

commune de Mortreux, sur le lac de Genève, célèbre par le séjour qu'y fit Rousseau, 48, 51, 55, 57, 114, 125, 127.

CLARKE (Samuel), [1675-1729], philosophe anglais, 23.

COINET (François), [1734-1809], secrétaire du garde des sceaux, 38, 49, 73 à 75, 81, 83, 84.

CONDILLAC (Étienne Bonnot, abbé de), [1715-1789], frère puîné de l'abbé de Mably, philosophe, 13, 23.

Confessions (Les) [Genève, 1782-1789, 4 vol. in-8], 29, 41, 51, 60.

Contrat social (Du), ou Principes du droit politique, [Amsterdam, Marc-Michel Rey, 1762, in-8], 23.

CORNABÈS, correspondant de Rousseau, 110.

Correspondance de J.-J. Rousseau, 71.

Correspondance littéraire, de Grimm, 103.

CRÉBILLON (Claude-Prosper Jolyot de), [1707-1777], dit Crébillon fils, romancier, 132.

CROISMARE, ami de M^{me} d'Épinay, 38.

D

DANGIRAN, correspondant de Rousseau, 81.

DAUPHIN, de Verdun, romancier, 128.

DELEYRE (Alexandre), [1726-

1797], ami de M^{me} d'Épinay, 38, 49, 108.

DE LUC (Jacques-François), [1698-1780], horloger et magistrat genevois, ami de Rousseau, 28.

Devin du village (Le), intermède (en 3 actes). [Gravé par M^{lle} Vendôme, Paris, M^{me} Boivin, M. Le Clerc, M^{lle} Castagnerie, et à la porte de l'Opéra s. d. (1753), in-4], 10, 19, 99.

Dictionnaire de musique, 24.

DIDEROT (Denis), [1713-1784], 14, 17, 21, 38, 45 à 47, 49, 94, 108.

Dijon (Côte-d'Or), 19.

Discours qui a remporté le prix à l'Académie de Dijon en l'année 1750, [Genève, Barillot et fils, s. d. (1750), in-8], 9, 10, 17*, 18 à 20, 34, 76.

Discours sur l'origine et les fondemens de l'inégalité parmi les hommes, [Amsterdam, Marc-Michel Rey, 1755, in-8], 19, 20, 34, 41, 71, 92.

Dissertation sur la musique moderne, [Paris, Quillau, 1743, in-8], 13.

DORAT (Claude-Joseph), [1734-1780], poète, 103.

DU CHATELET (Gabrielle-Émilie Le Tonnelier de Breteuil, marquise), 38.

DUCHESNE, libraire à Paris, 78, 84.

DUCLOS (Charles Pinot, sieur), [1704-1772] secrétaire perpé-

tuel de l'Académie française, 60, 64, 108 à 110.

DU DEFFAND (Marie de Vichy-Chamron, marquise), [1697-1780], 119.

DUFOUR (Théophile), érudit suisse, 71.

DUPIN (Louise-Marie-Madeleine Fontaine, M^{me} Claude), [1707-1799], femme du fermier général Claude Dupin, 14, 23.

DUPIN (les), 16. *Voir aussi* Chenonceaux (Dupin de), Francueil (M. et M^{me} de).

E

Eaubonne (Seine-et-Oise), 38, 39, 49, 52.

ÉDOUARD (milord), personnage de la *Nouvelle Héloïse*, 32 à 34, 47, 55, 57, 60 à 63, 91, 92, 112.

Égypte (l'), 17.

Émile, ou De l'Éducation [La Haye, Jean Néaulme, 1762, 4 vol. in-8, avec 5 figures d'après Eisen], 23, 56.

Encyclopédie (L'), 20, 21, 23, 24, 45.

Encyclopédistes (les), 45*, 46*, 55*, 56*, 84*, 87*, 94*, 104*.

ÉPICTÈTE, 91.

ÉPICURE, 95.

ÉPINAY (Louise-Florence-Pétronille Tardieu des Clavelles, M^{me} de La Live d'), 9, 10, 17, 21, 30, 37 à 39, 47, 53, 120.

Épinay (Seine-et-Oise), 37.

Ermitage (L'), à Montmorency (Seine-et-Oise), maison appartenant à M^{me} d'Épinay, où Rousseau résida de 1756 à 1760, 9, 23, 38, 39, 45, 71, 108, 118.

Espagne (l'), 92.

ÉTANGE (baron d'), personnage de la *Nouvelle Héloïse*, père de Julie, 32, 43, 101, 117.

ÉTANGE (baronne d'), femme du précédent, mère de Julie, 32, 42, 101.

Extrait du Projet de paix perpétuelle de M. l'abbé de Saint-Pierre (sans lieu, 1761, in-12), 23.

F

FÉNELON (François de Salignac de la Mothe-), archevêque de Cambrai, 125.

Ferney (Ain), où Voltaire résida de 1758 à 1778, 101, 118.

FIELDING (Henry), romancier anglais, 103, 128.

FLACHSLAND (Caroline), fiancée de l'écrivain allemand Herder, 121.

FLEURIAU DE LANGLE, romancier, 129.

Fontainebleau (Seine-et-Marne), 19.

FORMEY (Jean-Henri-Samuel), [1711-1797], littérateur, 96.

France (la), 77, 80, 92, 99.

FRANCUEIL (M. de), gendre de M^{me} Claude Dupin, 14, 16, 112, 120.

FRANCUEIL (M^{me} de), femme du précédent, fille de M^{me} Claude Dupin, 17 n, 120.

FRÉRON (Élie-Catherine), [1718-1776], critique, 95, 112.

FRISHERSTRÖM, Suédois, 121.

G

GAUCHAT (abbé), critique, 96, 131.

GAUFFECOURT (Jean-Vincent-Cappronniér de), ami de Rousseau, 110, 111, 114.

Genève (Suisse), 19 à 21, 34, 53, 56, 67, 91, 92, 98, 118.

Genève (lac de), 28, 32, 54, 99*, 125*.

Genevois (les), 38, 39.

GENLIS (Stéphanie-Félicité Ducret de Saint-Aubin, comtesse de), [1746-1830], 26.

GIRADUI (marquis de), 61.

GRAVELOT (Hubert - François Bourguignon, dit), [1699-1773], graveur, 74, 84.

Grèce (la), 18.

GRIMM (Frédéric-Melchior, baron de), [1723-1807], écrivain allemand, 38, 47, 49, 87 à 89, 94.

GUÉRIN, libraire à Paris, 78.

H

Hambourg (Allemagne), 81.

HÉLOÏSE, religieuse du 12^e siècle, maîtresse d'Abélard, 90.

HÉRAULT DE SÉCHELLES (Jean-Marie), 67.

HERDER (Jean-Gottfried de), historien allemand, 121.

HOLBACH (Paul-Henri, baron d'), 27*.

Hollandaises (les), 91.

Hollande (la), 78.

HONORÉ (Oscar), littérateur, 101.

HORACE (Quintus Horatius Flaccus), poète latin, 31.

HOUDETOT (comte d'), 37, 38, 40, 52, 72.

HOUDETOT (Élisabeth-Françoise-Sophie de La Live de Bellegarde, comtesse d'), [1730-1816], femme du précédent et belle-sœur de M^{me} d'Épinay, 36 à 41, 44 à 49, 52, 53, 58, 67, 68, 108.

I

Institutions politiques, 23.

ISRAÏLH (abbé), 95.

Italie (l'), 48, 57, 126

J

JEAN-JACQUES. Voir Rousseau (Jean-Jacques).

Journal encyclopédique, 86, 93, 94.

Journal étranger, 103.

Julie ou La Nouvelle Héloïse. Voir *Nouvelle Héloïse*.

JULIE d'Étange, M^{me} Wolmar, héroïne de *La Nouvelle Héloïse* 26, 29, 31 à 35, 40 à 48, 51,

52, 54 à 59, 61, 76, 82 à 84, 88, 90 à 92, 98 à 101, 104, 105, 110, 112 à 114, 117, 120, 121, 127.

L

LA CHAPELLE, correspondant de Rousseau, 117.

LA CONDAMINE (Charles-Marie de), [1701-1774], savant, 110.

LA NEUVILLÉ, correspondant de Rousseau, 117.

LA POPELINIÈRE (Alexandre-Jean-Joseph Le Riche de), [1692, 1762], fermier général, 16, 35.

LA ROCHE (Sophie de), 121.

LAURE, personnage des *Amours de Milord Édouard*, courtisane romaine, 62 à 64.

Lausanne (Suisse), 28.

LE COINTE, correspondant de Rousseau, 116.

LENIEPS (Toussaint - Pierre), [1694-1774], banquier genevois, ami de Rousseau, 20, 39, 49, 94, 115.

LÉONARD (Nicolas-Germain), [1744-1793], romancier, 128, 130.

LE ROY, lieutenant des chasses 115, 116.

LESSING (Gotthold - Éphraïm), [1729-1781], critique allemand, 105.

Lettre à d'Alembert, [dont le titre exact est : J.-J. Rousseau, citoyen de Genève, à M. d'Alembert sur son article Genève dans

le VII^e volume de l'Encyclopédie (Amsterdam, Marc-Michel Rey, 1758, in-8)], 36, 73, 89.

Lettre à Sophie sur la vertu et le bonheur, 55.

Lettre sur la musique française. [Sans lieu, 1753, pet. in-8], 35.

Lettres de deux amans. Voir *Nouvelle Héloïse*.

Lettres d'une Péruvienne [par M^{me} de Graffigny], 30.

Lettres morales, 55.

Lettres portugaises [par Marienne d'Alcoforado], 30, 86.

LE VASSEUR (Marie Renoult, [M^{me}], [1673-1766], 10, 16, 27.

LE VASSEUR (Thérèse), [1721-1801], fille de la précédente et femme de Rousseau, 10, 16, 24, 27, 40, 79.

Lille (Nord), 94.

LOAISEL DE TRÉOGATE (Joseph-Marie), [1752-1812], romancier, 130.

LOUIS XV, 19*.

Lunéville (Meurthe-et-Moselle), 38.

LUXEMBOURG (Charles-François-Frédéric de Montmorency, duc de), [1702-1764], maréchal de France, 112.

LUXEMBOURG (Madeleine-Angélique de Neuville-Villeroy, veuve du duc de Boufflers, duchesse de), [1707-1787], femme du précédent, 39, 60, 61, 64, 67, 68, 108, 113.

Lyon (Rhône), 12, 13, 110.

M

MABLY (M. de), de Lyon, chez qui Rousseau fut précepteur, 12, 13.

MABLY (Gabriel Bonnot, abbé de), [1709-1787], frère du précédent; et frère aussi de Condillac, publiciste, 13.

MALESHERBES (Chrétien - Guillaume de Lamoignon de), [1721-1794], 71, 75, 77 à 80, 108.

MARGENCY (Quiret de), ami de M^{me} d'Épinay, 38, 113.

MARIVAUX (Pierre Carlet de Chamblain de), [1688-1763], auteur dramatique, 13, 132,

MASSON (Pierre-Maurice), 66.

Meillerie (Haute-Savoie), 32, 51, 114.

MENDELSSOHN (Möise), [1729-1786], philosophe allemand, 105.

MERCIER (Louis-Sébastien), [1740-1814], littérateur, 97, 99, 100, 119.

Mercur de France, 19, 87, 94, 96.

MIRABEAU (Honoré-Gabriel de Riquetti, comte de), [1749-1791], 121.

MONTAIGU (Pierre-François, comte de), ambassadeur de France à Venise, dont Rousseau fut secrétaire de 1743 à 1744, 15.

MONTESQUIEU (Charles de Secondat, baron de la Brède et de), [1689-1755], 86.

Montmorency (Seine-et-Oise), 9. Voir aussi *Ermitage* (l').

Morale sensitive ou le matérialisme du sage (La), 23.

MORNET (Daniel), professeur à la Sorbonne, 7, 111, 115, 117, 131.

Motiers (Suisse, canton de Neuchâtel), où Rousseau résida en 1763, 115.

MOULTOU (Paul-Claude), [1731-1787], ami de Rousseau, 112, 114.

Muse allobroge (La), 13.

Muses galantes (Les), opéra, 14 à 16.

N

Narcisse, comédie, 13, 16, 19.

NECKER (Jacques), [1732, 1804], banquier, 113, 114.

NECKER (Suzanne Curchod de Nasse, M^{me}), [1739-1794], femme du précédent, 102, 103.

Neuchâtel (Suisse), ou Neufchâtel, 61, 67, 113.

NORDENFLYCHT (M^{me}), Suédoise, 121.

Nouvelle Héloïse (La), publiée pour la première fois sous le titre : *Lettres de deux amans, habitans d'une petite ville au pied des Alpes*, avec, sur chacun des faux titres : *Julie ou la Nouvelle Héloïse* [Amsterdam, Marc-Michel Rey, 1761, 6 vol. in-12, avec 12 figures de Gravelot, gravées par Frankendall et Folkema], 7, 8, 20, 24, 26, 27, 30, 36, 37, 41, 56, 59, 60,

63, 64, 66, 71 à 74, 76, 84 à 86, 89, 90, 94, 96 à 99, 101 à 104, 107 à 111, 113, 115 à 121, 126, 129 à 132.

Nouvelle Héloïse (premières éditions de *la*) : l'originale d'Amsterdam, 1761, 76 + la contrefaçon de Paris, 1761, approuvée par Rousseau, 59, 80.

P

PALISSOT (Charles de), [1730-1814], littérateur, 104.

PANCKOUCKE (Charles - Joseph), [1736-1798], libraire à Paris, 94.

Paris (Seine), 10 à 17, 19, 22, 27, 33, 35, 37 à 39, 52, 59, 79, 92, 93, 100, 108 à 110, 115, 124. Voir aussi Théâtres + Académies.

Paris (Hospice des Enfants trouvés, à), où Rousseau fit déposer ses enfants, 17.

Paris (Hôtel de Saint-Quentin, à), où habita Rousseau, et où il fit connaissance de Thérèse Le Vasseur, 14, 15.

Parisiens (les), 84.

PERNETTI (abbé), ami de Gauffecourt, 112, 114.

PERRE (Suzanne), amie de Rousseau, 29.

PLAN (Pierre-Paul), éditeur de la *Correspondance* de Rousseau, qui a eu l'intelligence et la conscience de dresser pour chaque volume un précieux index, 71.

- PLATON, [430-347 av. J.-C.], philosophe grec, 95.
 PLUTARQUE, [50-125], historien grec, 12, 50.
 POLIGNAC (M^{me} de), 112.
 PRÉVOST D'EXILES (abbé Antoine-François), romancier, 43, 128, 131, 132.
Profession de foi du vicaire savoyard, 55, 67.

R

- RACINE (Jean), [1639-1699] poète, 68.
 RAMEAU (Jean-Philippe), [1683-1764], compositeur, 16, 34, 35.
 RESTIF DE LA BRETONNE (Nicolas-Edme), [1734-1806], romancier, 128, 129.
 REY (Marc-Michel), libraire genevois établi à Amsterdam, premier éditeur de la *Nouvelle Héloïse*, 38, 67, 71 à 81, 84, 108, 110.
 RICHARDON (Samuel), [1689-1761], romancier anglais, 30, 99*, 100, 102, 128, 131, 132.
 RICHELIEU (Louis-François-Armand de Vignerod du Plessis duc de), [1696-1788], maréchal de France, 16.
 RITTER (Eugène), [1836-1928], 17 n.
 ROBIN, libraire à Paris, 78 à 81.
 ROGUIN (Daniel), [1691-1771], ami de Rousseau, 112.
 ROLAND (Manen Phlipon, M^{me}), 126.
 Romains (les), 17.

- Rome (Italie), 18, 62, 63.
 ROMILLY (M. de), 104.
 ROUSSEAU (Isaac), père de Jean-Jacques, 91*.
 ROUSSEAU (Jean-Jacques), [Genève, 1712, — Ermenonville (Oise), 1778], fils du précédent, 8 et *passim*.
 ROUSSEAU (enfants de Jean-Jacques), 16, 17, 79.
 ROUSSEAU, de Nantes, professeur de mathématiques, 115.
 ROUSTAN (Antoine - Jacques), [1734-1808], ami de Rousseau, 112.
 ROYER, compositeur, 14.
 Russie (la), 121

S

- Saint-Germain (forêt de), en Seine-et-Oise, 41.
 SAINT-LAMBERT (Jean-François, marquis de), [1716-1803], 37, 38, 40, 44 à 47, 49, 50, 52.
 SAINT-PIERRE (Charles - Irénée Castel, abbé de), [1658-1743], littérateur, 23.
 SAINT-PREUX, personnage de la *Nouvelle Héloïse*, amant de Juli., 29, 31 à 36, 40 à 48, 50 à 52, 54 à 59, 63, 83, 91*, 92, 93, 98 à 101, 104, 105, 110, 112, 117, 121, 127.
 Savoie (la), 125.
 SENANCOUR (Étienne Pivert de), [1770-1846], littérateur, 127*.
 SERVAIS (Étienne), professeur à l'Université de Liège, 132.

SHAKESPEARE (William), [1564-1616], écrivain anglais, 121.

SOCRATE [5^e siècle av. J.-C.], philosophe grec, 114.

SOPHIE, prénom de la comtesse d'Houdetot. Voir Houdetot (comtesse d').

STERNE (Laurence), [1713-1768], romancier anglais, 128.

Strasbourg (Bas-Rhin), 101.

SUARD (Jean-Baptiste-Antoine), [1733-1817], littérateur, 103.

Suède (la), 121.

Suisse (la), 91, 98.

Suissesses (les), 84, 98.

Système de notation musicale, 12, 13.

T

Théâtre de l'Opéra, 16, 19, 35, 89.

Théâtre des Italiens, 16.

Théâtre-Français, 19.

THÉOCRITE, [3^e siècle av. J.-C.], poète grec, 125.

THÉRÈSE. Voir Le Vasseur (Thérèse).

THOULD, Suédois, 121.

Tite-Live (Titus Livius), historien latin, 50.

TRONCHIN, ami de Rousseau, 17 n, 108.

U

UHLAND (Jean-Louis), [1787-1862], poète allemand, 121.

URFÉ (Honoré d'), [1568-1625], romancier, 125*.

V

Valais (le), canton suisse, 32, 34, 127.

Vaud (canton de), en Suisse, 91, 92, 101.

Venise (Italie), 15, 28, 34, 64.

VERDELIN (Marie-Louise-Madeleine de Brémont d'Ars, marquise de), [1730-1810], 113.

VERNES, pasteur de Genève, 56, 57, 113.

Vevey (Suisse), dans le canton de Vaux, sur le lac de Genève, 20, 28, 32, 33, 35, 98, 110, 125.

VICAIRE SAVOYARD (le), personnage de la *Profession de foi du vicaire savoyard*, 59.

Vincennes (Seine), 19.

VIRGILE (Publius Virgilius Maro), [70-19 av. J.-C.], poète latin, 125.

VOLTAIRE (François - Marie - Arouet, dit de), [1694-1778], 7, 16, 17 n, 19, 21, 30, 38, 45, 59, 87 à 91, 93, 94, 101, 111, 118, 119.

W

WALPOLE (Horace), [1717-1797], littérateur anglais, 119.

WARENS (Louise-Françoise-Éléonore de la Tour, dite baronne de), [1699-1762], 9, 13, 28, 34.

WIELAND (Christophe-Martin),
[1733-1813], poète allemand,
121.

WOLMAR (M. de), personnage de
la *Nouvelle Héloïse*, mari de
Julie, 44 à 46, 48, 50, 55 à 57,
59, 82, 83, 92, 97, 99 à 101,
104, 105.

WOLMAR (Julie d'Étange, M^{me}
de). Voir Julie.

X

XIMÉNÈS (Augustin-Marie, mar-
quis de), [1726-1817], litté-
rateur, 89, 90.

Z

ZULIETTA, courtisane vénitienne,
64.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS	7
Chapitre I. — ROUSSEAU EN 1756.....	9
Chapitre II. — LA COMPOSITION DE LA <i>Nouvelle</i> <i>Héloïse</i>	23
Chapitre III. — LES MANUSCRITS.....	66
Chapitre IV. — LA PUBLICATION.....	71
Chapitre V. — L'ACCUEIL DE LA CRITIQUE ET DES GENS DE LETTRES.....	85
Chapitre VI. — L'ACCUEIL DU PUBLIC.....	107
Chapitre VII. — L'INFLUENCE.....	123
I. Sur les mœurs.....	123
II. Sur le roman.....	128
INDEX DE TOUS LES NOMS CITÉS.....	135

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 23 SEPTEMBRE 1929
PAR F. PAILLART A
ABBEVILLE (SOMME).

PB-21695
1



1907-47

BIBLIOTHÈQUE DU HÉRISSON

Les Grands Événements Littéraires

Première série entièrement parue :

HENRI D'ALMÉRAS.. ..	<i>Le Tartuffe de Molière</i>	9 fr
ED. BENOIT-LÉVY.. ..	<i>Les Misérables de Victor Hugo.</i>	9 fr
JULES BERTAUT.. ..	<i>Le Père Goriot de Balzac</i>	9 fr.
RENÉ DUMESNIL	<i>La Publication de Madame Bovary</i>	9 fr.
FÉLIX GAIFFE	<i>Le Mariage de Figaro</i>	9 fr.
LOUIS GUMBAUD	<i>Les Orientales de Victor Hugo.</i>	9 fr.
JOSEPH LE GRAS	<i>Diderot et l'Encyclopédie</i>	9 fr.
HENRY LYONNET	<i>Le Cid de Corneille</i>	9 fr.
COMTESSE J. DE PANGE ..	<i>De l'Allemagne de Madame de Staël.</i> 9 fr.	
ALPHONSE SÉCHÉ	<i>La Vie des Fleurs du Mal</i>	9 fr.
LOUIS THUASNE.	<i>Le Roman de la Rose</i>	9 fr.
PAUL VULLIAUD	<i>Les Paroles d'un Croyant</i>	9 fr.

La série complète de 12 volumes : 100 fr. (Sur Lafuma pur fil : 240 fr.)

ROMANS

MAGALI-BOISNARD,	<i>Maadith. — L'Enfant Taciturne.</i>	
EMMANUEL BOURCIER	<i>La Bebeba. — L'Homme de l'Ombre.</i>	
SUZANNE DE CALLIAS	<i>Jerry.</i>	
NONCE CASANOVA	<i>Messaline. — La Libertine. — Phryné.</i>	
CLAUDE CHAUVIÈRE	<i>La Route et la Maison.</i>	
JOEL DUMAS.	<i>La Tentation Bourgeoise.</i>	
S. DEJUST	<i>Chauffage Central.</i>	
RENÉE DUNAN	<i>Baal ou la Magicienne Passionnée.</i>	
RAYMOND ESCHOLIER	<i>Le Sel de la Terre.</i>	
JEAN FAVERY	<i>Théodore, Roi des Iles.</i>	
MARTIN GILLES	<i>Le Voyage Bachique.</i>	
GEORGES GRANDJEAN	<i>L'Épopée Jaune.</i>	
YVES LEEBVE.	<i>La Franque aux Cheveux d'Or.</i>	
LUCIEN FORGES.	<i>La Panique sentimentale.</i>	
G. T. FRANCONI.	<i>Untel, de l'Armée Française.</i>	
MAURICE D'HARTOY.	<i>L'Homme Bleu (Prix Conrad).</i>	
RENÉ-MARIE HERMANT	<i>Kniazii. — En Détresse. — Fakir.</i>	
—	<i>La Femme aux Hommes. — Le Gerfaut.</i>	
JONCQUEL ET VARLET	<i>Les Titans du Ciel. — L'Agonie de la Terre.</i>	
ODETTE KEUN	<i>Le Prince Tariel.</i>	
GÉNÉRAL KRASSNOFF	<i>L'Amazone du Désert.</i>	
GASTON PICARD.	<i>Les Surprises des Sens.</i>	
J.-E. POIRIER	<i>Onagan, Homme rouge.</i>	
L'ABBÉ PRÉVOST	<i>Manon Lescaut.</i>	
RENÉ RANSSON.	<i>Le Duel sur la Plage.</i>	
ROCHAT-CENISE.	<i>Jacques Balmat du Mont-Blanc.</i>	
THIERRY SANDRE	<i>Le Purgatoire (Prix Goncourt).</i>	
—	<i>Mienne. — Mousseline. — Robert-le-Diable.</i>	
A. AUGUSTIN-THIERRY. ..	<i>Un ménage d'Aventuriers.</i>	
PAUL-JEAN TOULET.	<i>Behanzigue.</i>	
THÉO VARLET	<i>Le Démon dans l'Ame. — Le Dernier Satyre.</i>	
VARLET ET BLANDIN	<i>La Belle Valence.</i>	
PAUL VIMEREU.	<i>Les Amants du Rempart. — Chutt le Hutteux.</i>	
—	<i>Le Pêché inconnu.</i>	
WILLY ET MÉNALKAS	<i>L'Ersatz d'Amour. — Le Naufragé.</i>	

Chaque volume format 12×19 sur Alfa 12 fr.

CATALOGUE COMPLET SUR DEMANDE

S. F. E. L. T. MALFÈRE, 12, Rue Hautefeuille, Paris (6^e)